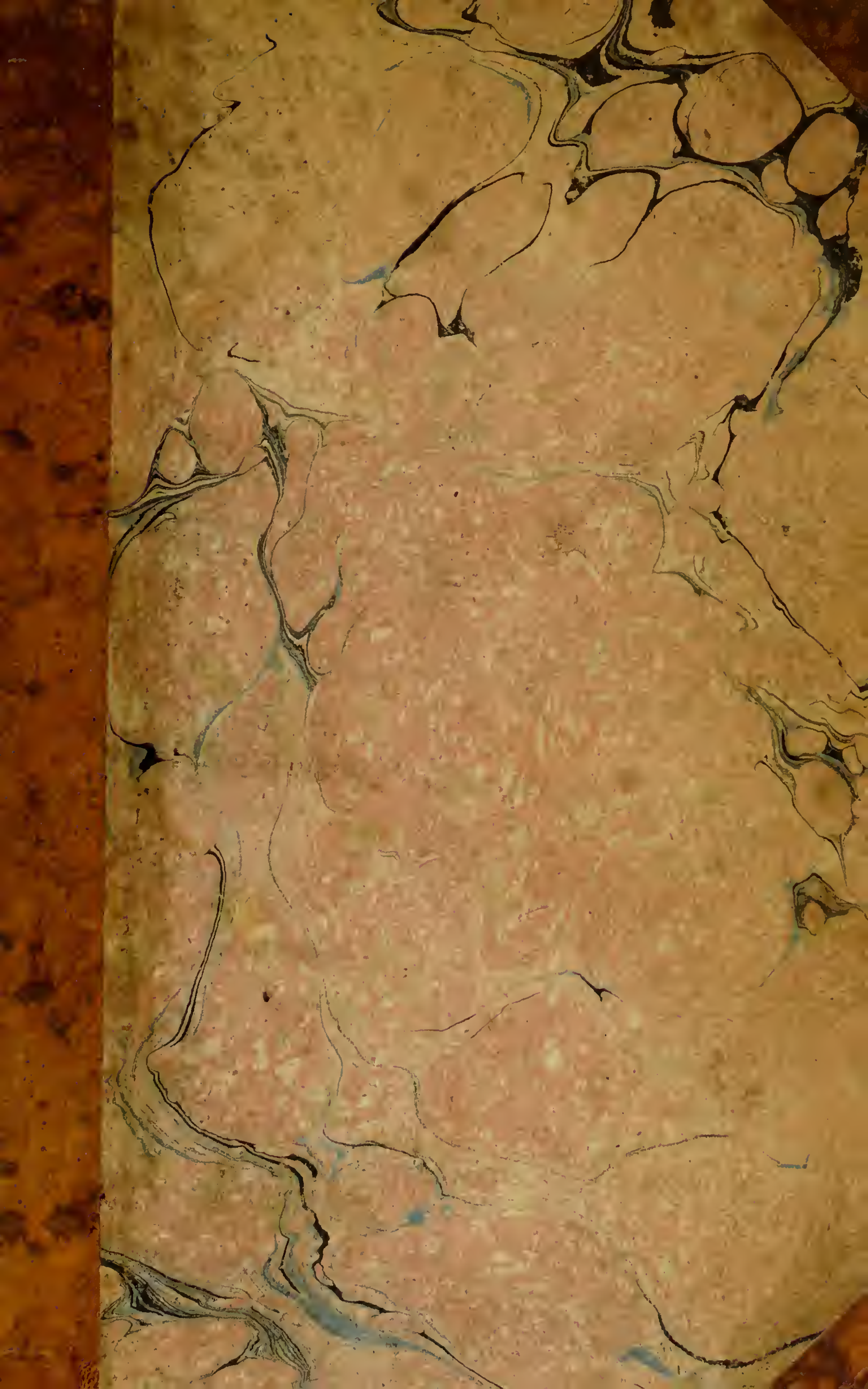


SOINS FACILES

POUR LA PROPRETÉ

DE LA BOUCHE,

ET

POUR LA CONSERVATION

DES DENTS,

SUIVIS

DE L'ART

DE

SOIGNER LES PIEDS.

SOINS FACILES
POUR LA PROPRETÉ
DE LA BOUCHE,
ET
POUR LA CONSERVATION
DES DENTS;

Par M. BOURDET, Chirurgien-Dentiste.

SUIVIS

DE L'ART
DE
SOIGNER LES PIEDS,

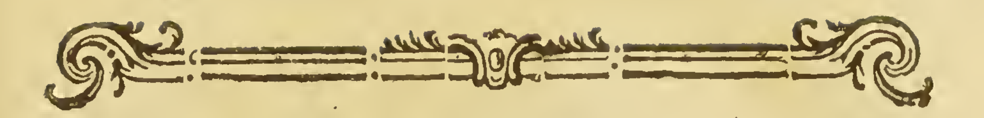
CONTENANT

Un traité sur les Cors, Verrues, Durillons, Oignons, Engelures, les accidens des Ongles & leur difformité.



À LAUSANNE,
CHEZ MOURER, LIBRAIRE,
Sur la Place de St. François.

M. D. CC. LXXXII.



AVERTISSEMENT.

On a tout dit ſur le chapitre des Dents conſidérées, ſoit comme un ornement naturel inſéparable de la beauté, ſoit comme le premier inſtrument de notre ſubſiſtance. Mais peut-on trop réveiller l'attention des hommes ſur un de leurs plus précieux avantages, qui eſt le plus négligé de tous? Eh! pourquoi craindroit-on de ſe répéter ſur un objet qui intéreſſe à-la-fois la propreté, le repos & la ſanté même? Il y a toujours lieu de s'étonner qu'on ſoit obligé d'y revenir ſi ſouvent. Mais ici, comme en bien d'autres matières, la multiplicité des inſtructions, en prouvant le peu de fruit qu'elles produiſent, fait voir au moins la néceſſité de les renouveller ſans ceſſe, & de ne point les épargner.

Tout ce qui forme les agrémens du viſage, eſt arbitraire à bien des égards. Le Nez,

la Bouche & les Yeux peuvent embellir ou déparer ſous une infinité de formes différentes. Les Dents ſeules, nullement ſujettes à l'inconſtance ou à la diverſité de nos goûts, aux opinions des tems & des lieux, n'ont qu'une mode pour être bien, qu'une manière d'être. Il faut qu'elles ſoient blanches, complettes, bien rangées; & tout cela dépend en partie de nous-mêmes.

Les hommes, à peine d'être ridicules, ne prétendent point aux agrémens qui ſont réſervés aux femmes. Mais ils partagent au moins avec elles l'avantage de cet ornement néceſſaire; il ne leur eſt pas même permis d'y renoncer en aucune façon. En effet, la beauté des Dents n'eſt point affaire de coquetterie, ou une beauté d'opinion accréditée par l'envie de plaire. La nature, qui entend bien mieux qu'aucun art le bel effet des oppoſitions, n'a pas négligé ce moyen pour les embellir. Cette blancheur lactée, qui fait leur principal agrément, ne tire point ſeulement ſon luſtre de l'émail éclatant qui les couvre, mais encore de tout ce qui les

environne. Ces gencives, couleur de rose, dans lesquelles est enchassé l'ivoire des Dents, & le vermillon des lèvres qui bordent la bouche, contribuent beaucoup à rendre cette blancheur encore plus piquante. Mais tout ceci n'est qu'extérieur.

Quel prix n'attacheroit-on pas à un simple ornement de l'art, qui pourroit être en même tems un instrument de la santé? C'est là précisément l'attribut des Dents. Tout le monde en est convaincu; tous les Dentistes occupés de la conservation de cet utile ornement, l'inculquent sans cesse, & la plupart des hommes semblent l'oublier. Il ne faut pourtant que la plus légère attention, pour reconnoître que les Dents, chargées d'une des principales fonctions de l'économie animale, sont absolument nécessaires à son entretien. Ce sont les outils qui disposent les alimens solides à passer dans les organes de la digestion; elles sont par conséquent un des plus importans moyens de notre subsistance: car sans trituration point de digestion, ou digestion pénible,

imparfaite, cause de toutes les maladies qui proviennent de crudités, ou de la part des alimens. Du mauvais état ou de l'absence des Dents, s'ensuit tôt ou tard l'affoiblissement de l'estomac, qui recevant les alimens mal broyés, est obligé de réunir toutes ses forces, d'employer toute la contention de ses muscles, pour suppléer à la trituration; il use par conséquent ses ressorts, se relâche, s'affaisse, & bientôt refuse une partie de ses services.

Ces principes exposés cent fois, & répétés par tous ceux qui ont écrit sur les Dents, touchent foiblement la plupart des hommes, qui ne voient qu'un rapport éloigné entre les Dents & l'Estomac. On ne s'apperçoit du besoin que l'Estomac a des Dents, que quand celles-ci viennent à nous manquer, on n'imagine rien au-delà des douleurs actuelles qu'elles causent, lorsqu'elles sont gâtées; il faut qu'elles se rendent sensibles par des maux très-vifs, pour nous avertir de réparer notre négligence, & alors on n'hé-

ſite point à racheter ſon repos par le ſacrifice des Dents qui troublent notre ſécurité.

La difformité que produit viſiblement leur abſence, eſt aujourd'hui preſque la ſeule choſe qui nous les faſſe regretter, & encore ſe réſout-on trop facilement à ſouffrir cette difformité, ſans penſer aux inconvéniens qu'elle entraîne; ou ſi l'on fait réparer des pertes que l'on auroit pu s'épargner, c'eſt ordinairement le plus tard qu'on peut, c'eſt-à-dire, lorſqu'une partie du mal que le défaut de Dents rend inévitable eſt déjà fait, & quelquefois ſans reſſource. Mais tant qu'on ne voudra point comprendre que la vigueur de l'Eſtomac, qui ſoutient toute la machine, dépend en partie & beaucoup des inſtrumens de la trituration, au moins l'intérêt d'un avantage extérieur dont tant d'autres ſont dépendans, quoique fort ſubordonné à celui de l'Eſtomac, qui eſt le plus eſſentiel, doit-il nous rendre plus attentifs à la conſervation de nos Dents.

Je n'ai pas beſoin de faire obſerver que

la nature ne ſépare point l'utilité de l'agrément ; que cet ordre exactement obſervé dans tous ces ouvrages, eſt principalement ſenſible chez nous ; que la beauté même en général n'eſt que la fleur de la ſanté, & qu'il n'y a point de belles Dents qui, pour remplir toute leur deſtination, ne doivent d'abord être ſaines. La plus belle bouche dégarnie de Dents perd bientôt ſes graces ; les joues que ces petits os ſoutiennent, s'affaiſſent & ſe creuſent, les lèvres n'ont plus leur relief ni leur conſiſtance ; le menton ſe ſillonne, ſe ride, & tous les traits ſont altérés. La voix ne tarde pas à ſe reſſentir de la ruine des Dents, la prononciation qui eſt en partie leur ouvrage, dénuée de ce rempart naturel qui modifie & qui répercute le ſon, pour le faire ſortir plus net, maintenant abſorbée par l'air, eſt fauſſe, aigre & déſagréable ; & comme les Dents ſervent auſſi de digue pour retenir la ſalive toujours prête à s'échapper en parlant, leur vuide produit encore des déſagrémens qu'on pardonne à peine à la vieilleſſe.

La propreté des Dents a bien d'autres

avantages que ceux d'en faire remarquer la blancheur, & de conſerver l'haleine douce, la bouche fraîche, & les gencives ſaines. Quand la ſalive que l'on avale continuellement eſt ſale, ce recrément peut porter dans le ſang toutes les ſaletés, ce qui doit produire pluſieurs incommodités, quelquefois même des maladies dont on va chercher bien loin la cauſe. Certaines maladies des gencives peuvent cauſer le même déſordre. La matière purulente qui en ſort, ou le moindre ſuintement mal-propre, ainſi que le limon glutineux qui s'attache aux Dents & ſur la langue quand il ſe trouve vicié, paſſent dans le ſang & le ſaliſſent à coup ſûr. M. Queſnay, *Médecin ordinaire du Roi, dans ſon excellent traité* des Vices des Humeurs, *dit que toutes les maladies proviennent de la corruption du ſang. Or dès qu'on a la Bouche mal-propre, la ſalive que l'on avale, celle qui détrempe les alimens, & toutes les ſaletés différentes que ces mêmes alimens expriment des gencives ou emportent dans la maſtication, forment enſemble un mauvais chile, qui a bientôt altéré le ſang.*

La mauvaiſe qualité des Dents n'entre pour rien dans les reproches que méritent ceux qui les négligent. On naît avec des Dents fragiles & caduques, comme avec un Eſtomac foible, avec une conſtitution cacochyme. Cet état à la vérité exige encore plus de ſoins ; & s'ils n'empêchent pas toujours la ruine des Dents, ils ſervent au moins à l'éloigner. Mais je parle ici principalement pour ceux qui, pourvus de très-bonnes Dents, en négligent les avantages extérieurs & les avantages ſolides. On a fait autrefois la fable de l'Eſtomac & des Membres : ſi l'on faiſoit aujourd'hui celle de l'Eſtomac & des Dents, ô combien les torts de celles-ci fourniroient de griefs à l'Eſtomac !

L'art heureuſement, eſt venu chez nous au ſecours de la nature, ce qui diminue les inconvéniens d'une perte ineſtimable & qu'on ne peut trop regretter. Les Dents poſtiches, invention moderne dont l'époque me paroit ignorée, ſuppléent preſque en tous points aux Dents naturelles. Il eſt bien étonnant

ſans doute, que ceux qui ont recueilli avec tant de ſoin les découvertes des Modernes, pour les oppoſer aux anciennes, n'ayent jamais parlé d'un art important dont on ne trouve aucunes traces dans l'induſtrieuſe Antiquité. Je finis par cette réflexion, & j'expoſe en deux mots le plan de ce petit Ouvrage.

Toutes mes vues ici ſe réduiſent,

1°. *A l'attention que chacun, en plein état de ſanté, doit avoir pour conſerver ſes Dents propres, parce que de leur propreté dépend preſque toujours leur durée.*

2°. *Aux moyens de prévenir les accidens ordinaires qui les altèrent extérieurement, ou intérieurement.*

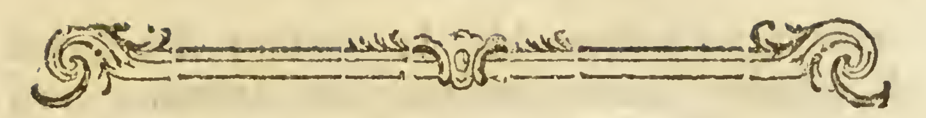
3°. *Aux ſoins qu'exigent les atteintes que les Dents ont reçues, ſoit pour avoir été négligées, ſoit par les divers accidens qui demandent l'œil & la main du Dentiſte.*

4°. *A quelques observations sur les Dents Artificielles.*

5°. *A des instructions très-utiles, non seulement aux pères & mères, mais encore à tous ceux qui élèvent des Enfans.*

Voilà toute la matière de cet Ouvrage, extrait en partie des Recherches sur toutes les parties de l'Art du Dentiste, *que j'ai publiées l'année dernière. J'ai voulu faire un petit Livre, un Livre très-substanciel; qui fût portatif, & que la commodité du format pût faire lire à ceux qui ont besoin d'être éclairés sur les intérêts les plus sensibles; & qui dans l'instruction ne craignent rien tant que l'ennui.*

Je joins ici quelques notions générales; qu'on verra bien n'être pas mises dans le dessein d'étaler une érudition superflue; mais que j'ai cru pouvoir être utiles, par la nécessité d'instruire ceux pour qui tout est peut-être nouveau dans cette matière.



SOINS FACILES
POUR LA PROPRETÉ
DE LA BOUCHE,
ET
POUR LA CONSERVATION
DES DENTS.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

LEs dents ſont les os les plus durs, mais les ſeuls qui ſoient à découvert, & par conſéquent les plus délicats, les plus ſujets à s'altérer. Le corps entier de la dent eſt expoſé à toutes les impreſſions de l'air, à toutes celles des alimens, aux efforts de la maſtication, & ſouvent à des efforts étrangers. C'eſt à ces divers accidens que l'Auteur de la nature a voulu pourvoir, en couvrant les dents d'un émail qui les défend d'une partie de leurs atteintes, & qui paraît inaltérable. Mais cet émail plus dur que le diamant, ſans participer à ſon incorruptibilité, s'uſe comme ce précieux foſſile, par le

frottement inſéparable de l'action des dents. Il s'altère encore de pluſieurs façons, ainſi que par mille ingrédiens qui enlèvent ſon éclat, ſa blancheur, & quelquefois même ſa ſubſtance.

Le corps des dents, ſous cet émail, eſt fort ſujet à ſe gâter, à ſe fracturer, à s'uſer, à s'ébranler, ou à ſe luxer.

Les gencives ſont des parties glanduleuſes, qui, avec les autres glandes de la bouche, concourent à filtrer la ſalive. Elles ſervent encore à ſertir & à conſolider les dents. De toutes les parties molles ou charnues, elles ſont auſſi les plus ſujettes à différentes maladies. Elles s'affaiſſent, ſe détruiſent, ſe conſument, & leurs glandes s'obſtruent, tant par les diſpoſitions intérieures, que par notre propre négligence, quelquefois même par les remèdes dont on fait uſage. Car les meilleurs, quand ils ne ſont pas appliqués à l'eſpèce de maladie pour laquelle ils conviennent uniquement, ou adminiſtrés à propos, loin de produire aucun bon effet, ne ſont qu'agraver le mal.

Les alveoles ſont les étuis où logent les racines des dents : ils ſervent par conſéquent à les affermir ſur leur baſe. Quand ils ſont détruits, la dent n'a plus de ſoutien ; elle devient branlante & incapable de contribuer à la maſtication. Ainſi la conſervation des alveoles n'eſt pas moins importante que celle des gencives. Cette gaine oſſeuſe en bien des perſonnes eſt fort mince, ce qui fait que leurs dents ſont faibles & ne peuvent faire certains efforts ſans

être bientôt ébranlées. Ces sortes de dents exigent donc beaucoup de ménagemens & de soins; la moindre négligence est irréparable. Pour peu de tartre qu'il s'y amasse, pour peu que les gencives se gonflent, le sang par son séjour se corrompt, & il altère non-seulement les gencives, mais encore l'alveole, qui se consume ou se détruit peu-à-peu.

La plupart de ceux qui sont dans le cas de ces dents, dont la base est mal assurée, disent tous les jours qu'ils ne veulent point faire toucher à leurs dents, parce qu'elles sont trop mauvaises, ou trop délicates, & qu'ils n'osent pas y toucher eux-mêmes. Dans cette idée, on laisse amasser sur les dents du limon, du tartre, sans oser jamais le faire enlever. Ainsi les gencives s'engorgent & se gonflent, sans qu'on pense à donner une issue au sang superflu qu'elles contiennent.

Une malheureuse expérience ne fait que trop voir l'illusion d'une pareille conduite. Quiconque est en pleine santé, ne doit point faire de remèdes, il doit seulement s'occuper à la conserver par un bon régime. Un malade, au contraire, ne peut appeller un trop prompt secours; car s'il laisse faire à son mal de certains progrès, il ne retirera souvent aucun fruit des meilleurs remèdes. Ceci a son application aux maladies des dents & des gencives.

On entend dire tous les jours, qu'il ne faut point tant toucher aux dents, parce que cela les ébranle, les déchausse, en ôte l'émail; parce qu'on connaît plusieurs personnes qui ont

perdu leurs dents de bonne heure, pour y avoir trop fait travailler; tandis qu'on en voit d'autres qui les ont très-belles & très-bonnes, quoiqu'elles n'y faſſent preſque jamais rien.

Je réponds que ceux qui ont perdu leurs dents de bonne heure, avoient des dents mal conſtituées, ou de mauvaiſes diſpoſitions qui en ont occaſionné la perte. S'ils ont eu recours au dentiſte, ils l'ont ſans doute appellé trop tard, ou quand tout ce qu'il était poſſible de faire humainement pour eux, était d'en retarder la ruine. Lorſqu'on s'adreſſe à un bon dentiſte, il n'y a rien à craindre des différentes opérations qu'il peut pratiquer ſur les dents, tout ce qu'il fera tant à leur conſervation.

Les dents mal diſpoſées ou mal rangées ne ſe trouvent pas placées au milieu du corps de la mâchoire, elles penchent en-dedans ou en-dehors; & alors le contour oſſeux de la racine, d'où dépend la ſolidité de la dent, eſt bien plus foible du côté de ſa pente: ainſi la dent eſt bien moins ſolide que quand elle eſt dans ſa ſituation naturelle. Or peut-on imaginer qu'une dent bien remiſe en ſa place, dans un âge propre à entreprendre une pareille opération, en ſoit plus foible ou moins ſolide, lorſqu'au contraire il eſt évident qu'elle acquiert ainſi plus de force & une meilleure conſiſtence? Il eſt vrai que les premiers jours la dent eſt néceſſairement ébranlée par la dilatation faite à l'alveole; mais peu-à-peu toutes les parties qui l'environnent ſe reſſerrent, de façon que le vide qu'elle a laiſſé du côté de ſon an-

cienne pente ſe trouve rempli, & que la partie oſſeuſe ſe fortifie en s'épaiſſiſſant.

Les dents trop longues ont encore moins de force du côté des racines que les dents courtes, & elles ſont aiſément ébranlées. On ne peut donc leur redonner la ſolidité convenable qu'en les racourciſſant beaucoup avec la lime. Croira-t-on que cette opération leur faſſe du tort, quand l'expérience montre le contraire?

Les dents gâtées dans leurs interſtices périſſent, ſi l'on n'a ſoin d'emporter exactement avec la lime toute la partie altérée. Or cette opération ne ſaurait ſe faire dans la face de ces interſtices, ſans qu'on n'emporte non ſeulement l'émail, mais même une partie du corps de la dent malade. Ce qu'on a retranché de cette dent n'empêche pourtant point qu'elle ne dure encore plus que nous, & elle ne périt jamais par-là. Les exemples en ſont ſi communs, qu'il n'eſt plus permis d'en douter.

On ne comprend point aſſez combien l'émail des dents eſt précieux. Cette admirable incruſtation orne la bouche par ſa ſeule blancheur; elle garantit la dent de l'impreſſion continuelle de l'air, & par ſa dureté c'eſt encore la partie la plus propre à moudre ou à broyer les alimens. La dent eſt comme ferrée par l'émail; & lorſqu'il manque à l'extrêmité du corps des molaires, ces dents s'uſent bientôt par leur frottement réciproque.

Les dents dépouillées d'émail ſont jaunes & déſagréables; mais il ne faut pas croire que

ce ſoit en ôtant le tartre qui s'y attache qu'on peut le détruire. Il eſt à l'épreuve du fer, & l'inſtrument n'y ſaurait mordre. Il faudrait qu'un dentiſte (s'il en était d'aſſez mal intentionné pour cela) s'armât de patience pour le détruire. Six mois de tems ne ſuffiroient pas en y travaillant une heure par jour; au lieu que l'on voit quantité de perſonnes le détruire aiſément elles-mêmes en très-peu de tems par certaines drogues, ou par les ſoins mal entendus qu'elles donnent à leurs dents.

Lorſqu'un dentiſte ne trouve rien ſur les dents, il n'y porte point le fer; il ſe contentera d'y paſſer un peu de poudre, ſi elles ſont ternies: ainſi c'eſt fort mal-à-propos qu'on redoute tant la main du dentiſte. Mais ſi on ne peut ſurmonter de vaines frayeurs, il faut donc obſerver ce que nous preſcrivons, pour n'être point obligé d'y avoir ſi ſouvent recours.



CHAPITRE I.

Des causes qui gâtent les dents, & des moyens de les prévenir.

QUand on considère la dureté des dents, il semble que ces petits os devroient être les moins sujets à s'altérer; cependant c'est tout le contraire, & la raison en est évidente. Tous les autres os sont généralement enveloppés de parties charnues; & lorsqu'il en reste quelqu'un peu de tems à découvert, il se desseche, ou se carie promptement.

L'émail dont les dents sont revêtues ne suffit point pour les garantir des impressions du froid & du chaud. Or ces impressions congèlent, ou coagulent les liqueurs qui circulent dans les dents; elles y forment des obstructions qui les décomposent, les mollifient ou les minent peu-à-peu. D'ailleurs le tissu de la dent est bien plus serré que celui des autres os; ainsi leurs vaisseaux étant bien plus à l'étroit, il s'y forme plus aisément des embarras & des obstructions, sur-tout quand quelque liqueur y est portée trop froide ou trop chaude, ou quand les fibres offensées s'affaissent par quelque effort que ce soit.

Si les sucs que charient les vaisseaux dentaires sont trop épais, ils s'arrêtent, & se corrompant par leur séjour, ils affectent bien plutôt

la dent; mais elle est encore plus promptement gâtée, s'ils sont eux-mêmes affectés de quelque vice, ou si la dent même en s'organisant & en s'ossifiant s'est trouvée mal constituée.

Les dents des personnes qui ont été nouées, ou qui ont eu quelque maladie dans les tems qu'elles n'avoient pas encore de consistence, non-seulement sont difformes & remplies d'aspérités à leur surface, mais se gâtent encore ordinairement peu de tems après leur sortie; & les grosses molaires y sont les plus sujettes.

Lorsqu'une dent se gâte, la dent parallele du côté opposé se gâte assez souvent dans le même endroit, & avec la même symétrie. Cette espèce de sympathie me paraît avoir une cause fort simple. Comme toutes les dents paralleles s'ossifient d'ordinaire ensemble & suivent les mêmes progrès, elles sont susceptibles des mêmes impressions & des mêmes engorgemens. Ainsi pendant l'ossification, le principe de la maladie commune aux dents du même ordre, s'est porté aux mêmes endroits, & il y fait plus ou moins de ravage, suivant la qualité de l'humeur. C'est ce qui fait que quand une dent se trouve marquée de quelque tache jaune ou noire, la pareille de l'autre côté a presque toujours la même marque.

Les dents se gâtent aussi, quand elles sont trop serrées, parce que par leur pression réciproque dans l'action des deux mâchoires, les fibres osseuses s'affaissent dans leurs interstices, & que le fluide n'y circule plus librement. Les dents de devant à la mâchoire supérieure sont

très-ſujettes à ſe gâter dans leurs interſtices, tant parce qu'elles ſont ordinairement trop preſſées, que parce que l'air froid ou chaud frappe plus ces dents-là que les autres.

La carie provient d'une infinité d'autres cauſes internes ou externes.

Les cauſes internes les plus communes ſont, tous les excès de la bouche; l'uſage des alimens qui font un chile imparfait ou trop abondant; l'excès du ſommeil & des veilles; une vie trop ſédentaire ou trop agitée; enfin toutes les paſſions capables d'altérer la digeſtion, d'aigrir ou d'altérer autrement la maſſe du ſang, de produire des obſtructions, de ralentir les ſecrétions & les excrétions qui doivent ſe faire journellement, & d'opérer d'autres déſordres dans l'économie animale.

Les dents des pituiteux & des pléthoriques ſont auſſi fort ſujettes à ſe gâter, & s'ébranlent facilement. Les femmes pendant leurs groſſeſſes y ſont plus expoſées qu'en tout autre tems, par l'abondance du ſang qui eſt alors retenu chez elles. Lorſqu'elles ceſſent d'être réglées, leurs dents ſe gâtent auſſi très-ſouvent, ou s'ébranlent par les fréquentes fluxions qui ſe jettent alors ſur les gencives.

Celles dont le lait n'a pas bien pris ſon cours durant leurs couches, en ſorte qu'il en ſéjourne une partie chez elles, ont une ſanté fort chancelante, & ſouvent leurs dents ſe gâtent ou s'ébranlent par des fluxions que cette humeur laiteuſe occaſionne.

Les dents ſont encore altérées par la petite

vérole, loſqu'elle eſt maligne, & par d'autres maladies de cette nature.

Les cauſes externes qui altèrent, & qui enfin dégradent les dents, ſont en très-grand nombre. Les plus ordinaires, comme je l'ai dit, ſont l'uſage des alimens trop froids ou trop chauds; les diverſes impreſſions de l'air, tous les efforts que l'on fait faire aux dents & qui en affaiſſent les fibres, ou même en font quelquefois éclater le corps, les vapeurs de l'eſtomac & des poumons, qui en s'élevant forment un limon ſur les dents, les reſtes des alimens qui ſéjournent dans leurs interſtices & qui s'y corrompent.

Il eſt encore très-nuiſible aux dents de trop ſe dégarnir la tête, & de s'expoſer au ſerein, ainſi que de dormir la tête nue ou trop peu couverte: de-là proviennent bien des fluxions. D'autre part les ingrédiens dont on uſe pour ſe conſerver les dents, leur ſont quelquefois très-nuiſibles.

Il en eſt de même de certains remèdes que l'on employe pour en calmer la douleur, tels que l'encens, l'eau forte, & pareils cauſtiques qui gâtent toutes les dents qu'ils touchent; ce qui fait voir qu'il ne faut point faire de remède qui ne ſoit approuvé ou preſcrit par un dentiſte expérimenté. L'uſage exceſſif des ſucreries contribue auſſi à la deſtruction des dents. Les perſonnes qui habitent des endroits humides, aquatiques ou marécageux, ou qui boivent des eaux trop crues, ont rarement les dents ſaines, ou ſont ſans fluxions.

CHAPITRE II.

Précautions à prendre pour empêcher que les dents ne se gâtent par quelqu'une des causes qu'on vient d'exposer.

IL faut d'abord tous les matins enlever le limon qui s'est déposé pendant le sommeil sur les dents & l'ôter assez exactement, pour qu'il ne se forme point de tartre au bord des gencives. Après le repas, on aura soin d'ôter tout ce que les alimens peuvent avoir laissé dans les interstices des dents.

On doit être fort réservé dans l'usage des sucreries, & lorsqu'on en a mangé, pour enlever le suc visqueux qui s'attache aux dents & dont l'acidité les gâte, il s'agit de bien se rincer la bouche avec de l'eau tiède.

Il faut encore absolument s'abstenir de casser avec les dents rien de trop dur. Mais ce qu'on ne peut trop recommander, c'est de ne se servir jamais ni d'encens, ni d'aucune liqueur caustique, sous quelque prétexte que ce soit, non plus que d'aucune des drogues que débitent les charlatans, soit pour se nettoyer les dents, soit pour affermir les gencives, soit pour calmer les douleurs qu'elles peuvent produire. Je mets au nombre de ces drogues plusieurs vinaigres pour les dents qui se distribuent à Paris. Ces vinaigres dessechent les

dents, les jauniſſent à la longue, produiſent ſouvent des obſtructions aux gencives, font criſper les vaiſſeaux & les racorniſſent. Il faut donc être bien en garde contre tous ces différens vinaigres & conſulter ſon dentiſte, pour ſavoir ſi la nature des dents ou celle des gencives permet d'en faire quelque uſage.

Il y a d'ailleurs, pour éviter la perte au l'altération des dents, certaines précautions à prendre qu'on ne peut trop inculquer.

Il s'agit premièrement de ne point s'expoſer en ſortant d'un lieu chaud à un air trop froid, ſans avoir la tête bien garnie; il eſt bon même de ſe mettre un peu de coton dans les oreilles. 2°. De ne point s'expoſer au ſerein, de ne pas dormir la tête nue ou trop peu garnie, & d'éviter les vents coulis, ainſi que les lieux humides ou marécageux. 3°. Quand on ſéjourne dans un endroit où les eaux ſont crues, & qu'on ne peut en avoir d'autres, il faut faire chauffer l'eau qu'on boit juſques à un certain degré, afin qu'elle ſoit moins préjudiciable aux dents. Voilà les ſoins qu'on peut preſcrire pour ſe garantir des cauſes extérieures qui gâtent les dents: paſſons aux moyens de prévenir les cauſes intérieures de leurs maladies.

La première choſe à obſerver pour la conſervation des dents, ainſi que pour la ſanté du corps, eſt un bon régime; de la ſobriété, des alimens ſains & de facile digeſtion, ſont la baſe de ce régime. C'eſt la maſtication qui prépare la digeſtion des alimens; il faut donc

les bien moudre & les bien broyer avant que de les confier à l'estomac, afin qu'il s'en forme un chile doux, fluide, & qui passe dans le sang sans obstacle, pour nourrir & vivifier toutes les parties du corps.

Quand les alimens ne sont pas suffisamment broyés, l'estomac ne saurait les cuire ni les digérer convenablement.

Il faut éviter sur-tout de le surcharger d'alimens & de lui rien donner d'indigeste; autrement le chile qui en résulte est imparfait, & chargé plus ou moins de parties sales: il devient par conséquent la source de différentes maladies. Or les dents ne tardent pas à s'en ressentir, soit par la corruption du fluide qui circule dans leurs vaisseaux, soit par l'effet des vapeurs qui s'élèvent de l'estomac & des poumons, soit par l'âcreté de la pituite, ou par la viscosité & l'épaississement de la salive; toutes dispositions vicieuses dont se forme un limon acide qui gâte & qui ébranle les dents.

Le moyen de les éviter est de faire un exercice modéré, de ne point trop veiller ni trop dormir, de modérer ses passions, de ne point surcharger son estomac, de bien mâcher les alimens, afin que la salive ait le tems de les pénétrer, de ne point prendre de difficile digestion; enfin de ne point user avec excès de laitage, de légumes, ni de poissons salés, parce que ces sortes d'alimens ne produisent pas un bon chile.

Ceux qui se trouvent attaqués de quelques

affections ſcorbutiques ou de quelque autre vice particulier, doivent promptement travailler à les détruire. Certaines perſonnes dont l'eſtomac ne fait qu'imparſaitement ſes fonctions & dont la ſanté eſt fort chancelante, ont ordinairement les dents & les gencives en mauvais état. Dans tous ces cas, il ne faut point différer à ſe mettre entre les mains d'habiles gens dont on ne manque point à Paris.

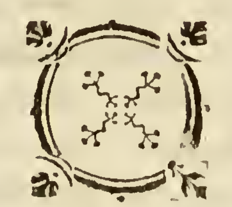
Les perſonnes ou répletes, ou cacochymes ne doivent point négliger les remèdes que demande la nature de leurs indiſpoſitions. La ſaignée, par exemple, eſt de tems en tems néceſſaire aux femmes enceintes, tant pour la conſervation de leur fruit, que pour leur faire ſupporter plus aiſément le poids de la groſſeſſe, & pour empêcher que le ſang menſtruel qui ſe dépuroit avant la groſſeſſe & ſe trouve retenu chez elles, ne ſe porte aux dents & ne les gâte.

Les femmes dont après leurs couches le lait n'a pas bien pris ſon cours, doivent conſulter un bon médecin ou un habile chirurgien pour ſe débarraſſer de cette partie laiteuſe qui altère à la fois & la ſanté & les dents.

Celles qui ceſſent d'être réglées, étant parvenues à ce tems critique, doivent auſſi de tems en tems ſe faire ſaigner & purger, pour empêcher que le ſang ne ſe porte aux dents ou aux gencives, n'y cauſe des fluxions & n'ébranle les premieres. Dans les petites véroles malignes & autres maladies humorales, auſſi-

tôt que la ſanté le permet, même avant qu'elles cauſent aucune douleur, il faut faire viſiter ſes dents, pour arrêter certains ravages que ces ſortes de maladies y font.

Lorſque, pour n'avoir pas voulu s'aſſujettir à aucun régime, ni prendre la moindre précaution, ce qui n'eſt que trop ordinaire, le déſordre qu'on pouvoit éviter s'eſt mis dans la bouche, il n'y a plus qu'un moyen pour conſerver ſes dents, c'eſt d'y apporter un prompt remède, avant que la carie ne découvre le canal dentaire qui eſt occupé par le nerf: car pour peu qu'on néglige cette maladie, elle fait des progrès ſi rapides, qu'après avoir cauſé bien des maux la dent périt ſans reſſource. Il faut donc faire viſiter ſouvent ſa bouche par ſon dentiſte, pour le mettre à portée de remédier aux moindre déſordres qui peuvent ſurvenir, ſoit aux dents, ſoit aux gencives.



CHAPITRE III.

Des maladies & autres causes qui altèrent la blancheur des dents.

PLusieurs causes altèrent la blancheur des dents & en ternissent l'émail: telles sont principalement toutes les maladies violentes où il y a de la malignité & de la putréfaction. C'est pourquoi dans ces maladies les dents deviennent ordinairement noires ou jaunes; mais après la guérison elles reviennent dans leur blancheur naturelle, si l'on a soin de les faire nettoyer.

Les différens remèdes dont on use intérieurement dans quelque maladie que ce soit, toutes les eaux ferrugineuses ou minérales, & sur-tout les sels qu'on y mêle ternissent les dents; mais on en rétablit aisément la blancheur avec de bonne poudre. Certains élixirs, ou certaines essences dont se servent quelques personnes, soit pour raffermir leurs dents ou pour fortifier leurs gencives, soit pour en calmer la douleur, contribuent aussi plus ou moins à ternir les dents, suivant la nature de leur composition. Cependant lorsqu'il n'y est point entré d'ingrédiens caustiques ou corrosifs, on ôte pareillement sans peine avec la poudre ou l'opiat la crasse qu'ils ont laissée sur les dents.

L'usage

L'usage de certains alimens, altère plus ou moins la blancheur des dents, suivant leurs qualités.

Les personnes qui ont l'habitude de se rincer la bouche avec du vin rouge pur, ou avec quelque liqueur spiritueuse, s'exposent aux mêmes inconvéniens. C'est pourquoi lorsqu'on se sert de vin, ou de quelque liqueur forte pour les gencives, il faut ensuite se bien essuyer les dents, & avoir recours a la poudre ou à l'opiat, quand la crasse ne peut être enlevée par le frottement.

Ceux qui fument ou qui mâchent du tabac pour leur santé, ou par simple habitude, ont ordinairement les dents noires ou jaunes ; & l'on ne peut gueres recouvrer leur blancheur, qu'en renonçant à la pipe ou au mâchicatoire.

Une habitude infiniment plus dangereuse, c'est d'user de certaines poudres, ou de certains opiat composés de purs corrosifs, tels qu'en débitent les charlatans. Ces pernicieuses drogues, après avoir donné quelque éclat peu durable aux dents, non seulement leur ôtent ensuite sans ressource leur blancheur naturelle, mais encore les détruisent infailliblement.

Le blanc que l'on met sur le visage gâte aussi les dents de plusieurs façons. Il se forme sur la dent, au bord des gencives, une noirceur qui commence par la ternir, qui ensuite la dessèche & en brûle l'émail, si on n'a l'attention de la faire ôter à mesure qu'on en voit le moindre vestige.

Au reste, quelque soin qu'on prenne pour

conserver ses dents blanches, il faut observer que leur blancheur dure plus ou moins suivant leur qualité naturelle, & la santé dont on jouit. Il y a d'ailleurs plusieurs degrés de blancheur qui sont l'ouvrage de la nature, & que l'art peut changer. L'émail des dents, à un certain âge, perd nécessairement de sa blancheur.

De toutes les causes qui ternissent les dents, les plus communes sont le limon, & le tartre qui en est formé. Ce tartre les couvre souvent d'une espece de vernis ou de croûte épaisse qui est dégoûtante: pour faire reparoître la blancheur de la dent cachée sous cet enduit jaune ou noir, il faut avoir recours à la main du dentiste.

Les dents, malgré leur utilité, si sensible, & dont chaque instant marque l'évidence, occupent peu notre attention. On les laisse communément aller au gré de la nature, sans penser aux inconvéniens sans nombre qui suivent ou accompagnent leur perte. Si l'on a quelquefois recours au dentiste, c'est presque toujours à l'extrêmité, lorsqu'il n'y a plus de remede, ou qu'on peut tout au plus éluder pour très-peu de tems le sacrifice de ces dents; ensorte que malgré lui le dentiste est bien moins occupé de leur conservation, qu'à en débarrasser promptement ceux qu'elles font souffrir.

Le plus prompt effet de cette négligence, est la formation du tartre, qu'on a autrement nommé *chancre*, parce qu'il ronge non seulement les gencives, mais encore les alveoles, & la membrane qui recouvre la racine des dents,

Or, comme ce ſont toutes ces parties qui les maintiennent fermes & ſolides, lorſqu'elles ſont détruites conjointement ou ſéparément, les dents deviennent chancelantes, & tombent bientôt, faute de ſoutien, quand on néglige d'y apporter les ſoins convenables.

Le tartre ſe forme par couches du limon gras & viſqueux qui s'attache ſur les dents, quand on néglige de l'enlever tous les matins. Ce limon provient de pluſieurs cauſes: de certains alimens qui s'attachent aux dents, d'une ſalive épaiſſe ou viciée, de mauvaiſes digeſtions, de certaines pituites, des maladies & quelquefois des remedes memes dont on uſe. A meſure que ce limon ſe durcit, il ſe change en tartre; il augmente peu-à-peu de volume par de nouvelles couches qui ſe dépoſent ſur la premiere; il s'incruſte enſuite, & il ſe maſtique à un tel point ſur les dents, qu'il s'en trouve quelquefois d'un volume énorme.

A un certain âge & dans la vieilleſſe, on eſt ordinairement plus ſujet à contracter du tartre. Il n'eſt pourtant point rare de voir au jeunes gens des dents qui ſe couvrent de tartre à meſure qu'elles ſortent des gencives; mais alors il provient des diſpoſitions, & des vices dont nous venons de parler.

Par quelque cauſe qu'il ſoit produit, & dans quelque cas que ce ſoit, auſſi-tôt que ce corps étranger s'eſt accumulé ſur les dents, il faut promptement l'enlever; autrement il fait ſur les gencives une telle impreſſion, qu'il empêche le retour des liqueurs, qui par leur ſéjour

ſe corrompent & détruiſent tôt ou tard, comme nous l'avons dit, les gencives, l'alveole, & le périoſte qui couvrent la racine de la dent. En effet à meſure que le tartre augmente de volume, il gagne de plus en plus les gencives, qui s'engorgent par ſa préſence, & ſe gonflent enſuite peu-à-peu. Alors le ſang ou la limphe ſéreuſe qui les abreuve, s'épanchant par la rupture des vaiſſeaux, la membrane de la racine de la dent ſe gonfle, dilate l'alveole, & le fluide qui s'y répand y croupi; ainſi tout ſe détruit à la fois. Les gencives auparavant fermes & ſolides, deviennent flaſques, ſongueuſes, & charnues; les alveoles s'amoliſſent; les dents deviennent douloureuſes & branlantes. Cependant tant que ces parties ne ſont pas entièrement appauvries ou détruites, en ôtant parfaitement le tartre, & en évacuant le fluide dont les gencives & les alveoles ſont également ſubmergés, on peut raffermir les dents. Mais ſi on le diffère trop, le tartre s'attache tellement de jour en jour, & fait de tels ravages, que ſouvent il n'y a plus moyen de ſauver la dent; parce que tout ce qui la ſoutient ſe trouve détruit ſans reſſource, & que nous ne ſommes point créateurs.

Les dents ainſi déchauſſées ou déracinées, non-ſeulement ſon difformes par leur ſeul allongement, mais refuſent mème le ſervice.

CHAPITRE IV.

Des maladies des gencives, & des alveoles.

Toutes les maladies des gencives font produites par des caufes internes, ou externes, qui leur font communes avec les dents. Les caufes externes, font un limon âcre & corrofif, l'abondance du tartre, une falive viciée, certaines drogues dont on fe fert, les coups, & les chutes. On peut y ajouter toutes les maladies des dents qui influent plus ou moins fur les gencives.

Les caufes internes, font auffi les mêmes que celles qui font périr les dents; un mauvais chile, le vice ou la trop grande abondance du fang ou de la limphe, une plénitude d'humeurs, le fcorbut, ou quelque autre vice intérieur.

Ces différentes maladies ont reçu différens noms, fuivant les divers fymptômes fous lefquels elles fe manifeftent. De-là, le gonflement, l'excroiffance, & les fungofités des gencives; de-là *l'Epoulis*, ainfi qu'on appelle leur excroiffance extraordinaire, le *Paroulis*, ou abcès d'un certain volume, les fiftules, ou autres ulcères, les bubes, ou petits boutons qui s'élèvent fur les gencives des dents gâtées, ou fur celles où l'on aura reçu quelque coup dans fa jeuneffe, enfin les petits chancres, & les aphtes.

La ſolidité des dents ne dépend pas ſeulément des gencives, mais encore des alveoles, ou des gaînes oſſeuſes où ſont encaſtrées les racines des dents. Car quand les alveoles ſont détruits, quoique la gencive ſubſiſte, la dent eſt ſi ébranlée, qu'elle eſt très-incommode & même douloureuſe. On ne ſauroit donc travailler à la conſervation des gencives, ou l'on ne pourvoye en même tems à celle des alveoles.

Les gencives ne peuvent guères être malades, que les alveoles ne s'en reſſentent; & quand les alveoles ſont détruits, les gencives ne reſtent pas long-tems dans leur état naturel: elles ſe retirent, elles ſuppurent, & les racines des dents qui ſe trouvent dénuées de leur gaîne oſſeuſe, & dépouillées de leur perioſte, deviennent alors un corps étranger à la gencive, elles ne peuvent plus s'y attacher. Ainſi un déſordre en entraîne une autre: quand l'alveole eſt dégradé, la racine eſt bientôt deſſéchée, & la gencive dégarnie eſt flaſque & ne ſertit plus la dent.

C'eſt ici l'endroit de dire quelque choſe des maladies des alveoles, & des cauſes qui les produiſent.

Les alveoles ſont les contours, ou les lames oſſeuſes, qui forment les cavités pratiquées dans chaque mâchoire, pour y enchaſſer les dents. Ce ſont comme autant de chatons qui reçoivent les racines des dents, qui les recouvrent & par conſéquent qui les maintiennent fermes & ſolides. Ces contours oſſeux ſont

à leur tour recouvert par les gencives qui vont à leurs extrêmités s'attacher au collet des dents, endroit où finit la racine, & où le corps de la dent commence. Ainsi la gencive s'applique, & par le moyen des petits vaiſſeaux ſe colle ſur les alveoles, à-peu-près comme une peau de chagrin s'applique ſur l'étui de boi qui ſert de gaîne à un inſtrument.

Les alveoles ſont ſuſceptibles de carie comme les dents mêmes, mais plus rarement. Les cauſes ordinaires de cette maladie ſont, ou un vice ſcorbutique, ou un vice particulier fort commun, ou quelque dépôt produit d'ordinaire par une dent gâtée, dont la matière viciée a ſéjourné trop long-tems dans cette partie.

Les alveoles ſont encore fort ſujets à ſe conſumer & à ſe détruire, à-peu-près comme les racines des dents de lait, ſans qu'on ſache ce qu'en deviennent les veſtiges. C'eſt ce qu'on peut ſur-tout obſerver, quand les racines ſe déchauſſent, & dans la ſuppuration des gencives. Leur ſuintement, qui eſt très-commun, et ordinairement cauſé par l'engorgement de ces gencives, où le ſang par ſon ſéjour ſe corrompt, ou par une limphe âcre & corroſive qui en abreuvant ces parties les mine peu-à-peu, ou par un limon très-acide, ou par la ſeule préſence du tartre.

Ces différentes cauſes font plus ou moins de ravage, ſelon la qualité des alveoles, & les diſpoſitions du ſujet. Les alveoles, & les cloiſons intermédiaires qui occupent les intervalles des racines s'amolliſſent quelquefois, & de-

viennent d'une ſubſtance charnue; ce qui arrive dans certaines affections ſcorbutiques. Cet amolliſſement provient de la ſtagnation du ſang, ou de la limphe ſéreuſe qui ſe trouve infiltrée dans les gencives. Aux perſonnes réplètes & pituiteuſes, l'ébranlement des dents commence par le défaut des gaînes oſſeuſes qui ont été affectées par quelques-unes des cauſes, que je viens de décrire, & qui périſſent ſi on ne veille continuellement à leur conſervation.

Les vieillards perdent d'ordinaire par l'ébranlement, les dents qui ont échapé à la carie; & c'eſt preſque toujours ici l'alveole qui manque, parce que le fluide qui circule dans cete partie n'a plus la même qualité, ſoit que le cours en ſoit plus lent, ſoit qu'il n'y ait plus aſſez de ſuc nourricier, ou ſoit qu'il ſoit appauvri de quelque autre manière. Quelle qu'en puiſſe être la cauſe, il eſt certain que dans la vieilleſſe les racines des dents ſont communément dégarnies, tant du côté de l'alveole, que de celui des gencives, & qu'elles ſont par conſéquent peu ſolides. Je me diſpenſe d'entrer ici dans le traitement rigoureux de ces ſortes de maladies, attendu qu'elles ſont du reſſort des gens de l'art les plus expérimentés. Comme je n'écris point pour eux, je ne parlerai que des maladies où l'on peut remédier ſoi-même, ou faire remédier aiſément. Ceux qui voudront des inſtructions plus étendues que ſur les différentes maladies, tant des dents, que des gencives, pourront conſulter l'ouvrage que j'ai donné l'année dernière.

CHAPITRE V.

Soins que l'on peut apporter ſoi-même aux dents gâtées, tant pour les conſerver, que pour en éviter la mauvaiſe odeur, & pour avoir la bouche propre.

AUſſi-tôt que l'on s'apperçoit qu'une dent eſt gâtée, il faut y faire remédier avant qu'elle ſe faſſe ſentir. Lorſqu'elle l'eſt au point de faire mal, & d'incommoder en mengeant, on doit mettre tous les moyens en uſage pour tâcher de la conſerver; & je puis aſſurer qu'avec de la patience on en conſervera beaucoup.

Un dentiſte eſt toujours repréhenſible, quand il ſe preſſe d'ôter une dent, qui quoique gâtée n'eſt pas ſans reſſource. Il ne doit en venir là, qu'après avoir mis en uſage tous les moyens qui nous ſont connus pour détruire les nerfs qui ſont à découvert. Il y a bien plus de mérite à ſavoir conſerver une dent, qu'à la ſavoir bien ôter. Il eſt auſſi plus ſatisfaiſant d'être regardé comme conſervateur, que de paſſer pour deſtructeur d'un inſtrument précieux, dont rien ne peut racheter la perte. Perſonne ne s'eſt plus attaché à menager toutes ſortes de dents, & n'a mieux mérité le nom de *dentiſte conſervateur*, que le célèbre M. *Capperon.*

Les perſonnes incapables de patience, qui voudront plus promptement faire périr le nerf

de leurs dents, auront alors recours au dentiſte, & celui-ci détruira le nerf de la dent malade, ſoit en la luxant, ſoit en piquant le nerf même, ſoit par le moyen d'un petit morceau de coton, qu'il portera par gradation dans le canal où paſſe ce nerf pour le comprimer. Quant aux perſonnes qui ne ſont point à portée de recevoir aucun ſecours du dentiſte, elles peuvent, ſi elles en ont le courage, faire elles-mêmes l'opération, qui n'eſt pas difficile. Si pendant quelques jours, il en reſte un reſſentiment aſſez douloureux, il n'eſt pas de longue durée: la dent s'amortit peu-à-peu, de façon que quand elle eſt propre à retenir le plomb, & qu'elle eſt tombée comme il faut, elle ſe conſerve bien, ſans ſe gâter d'avantage.

Les nerfs des dents gatées ſe détruiſent encore avec le tems, ſans y rien faire. C'eſt alors la carie même qui ronge & la dent & le nerf, ce qui produit des douleurs plus ou moins durables, ainſi que des engorgemens au cordon qui eſt enflammé, & quelquefois un abcès. Si enſuite on a négligé de faire plomber ces ſortes de dents; elles ſe gâtent de plus en plus, s'en vont par petites parties, & n'ont bientôt plus que les racines qui ne font aucun mal, mais qui au contraire rendent encore de bons & de longs ſervices. Il eſt vrai que ces dents à la fin s'ébranlent, & qu'elles tombent ordinairement d'elles-mèmes, ou ſortent preſque ſans douleur; au lieu que ſi on les avoit fait plomber à tems, on auroit évité leur deſtruction. Il faut dire auſſi que des dents ainſi

négligées produiſent quelquefois des fluxions, des abſcès conſidérables, & d'autres accidens. Le ſeul parti qui reſte alors eſt d'ôter les dents qui ſont la ſource du mal.

Lorſqu'une dent gâtée eſt ſenſible au chaud & au froid, qu'elle incommode en mangeant, & qu'elle fait du mal, il faut avoir grand ſoin de ne rien laiſſer ſéjourner dans le creux que la carie y a fait, & d'y tenir continuellement un peu de coton trempé dans l'eſſence de cannelle, ou de girofle, ou dans l'eſprit de vin; on le renouvellera tous les jours, tant pour la propreté, que pour accélérer la guériſon de la dent. On continuera cet uſage juſqu'à ce qu'on mange bien ſur la dent, ſans nulle douleur, & enſuite on la fera plomber.

Il arrive quelquefois que, quand par ce moyen ſimple on amène la dent malade à la guériſon, elle cauſe des douleurs fort vives; mais ces douleurs ſont paſſagères, à moins qu'il n'y ait d'ailleurs quelque vice particulier. Lorſque la douleur eſt parvenue à un point que le malade eſt déterminé à ſe priver de ſa dent, on peut, ſans en venir à l'extraction, le guérir ſur le champ, en luxant la dent de la manière que j'ai décrite dans mes *recherches ſur toutes les parties de l'art, &c.*

Pendant qu'on fait mourir le nerf d'une dent gâtée, & encore quelque tems après qu'il eſt mort, on a preſque toujours de petits reſſentimens qui annonce toutes les variations de l'air, comme font certaines bleſſures ou certaines chutes, mais il ſont beaucoup moins durables.

Pour penſer ces ſortes de dents, il faut introduire du coton imbibé d'eſſence, ou d'eſprit de vin, dans le trou de la carie avec une éguille de tête, ou encore mieux avec une ſonde de dentiſte; & lorſqu'on veut accelérer la guériſon, il s'agit, comme je l'ai marqué, d'enfoncer peu à peu ce coton au fond du trou ſur le nerf pour le comprimer. Quand le trou de la dent eſt bien bourré, le nerf devient moins ſenſible; car la ſeule preſſion du coton contribue autant à le détruire que la liqueur dont il eſt trempé.

Il arrive quelquefois que le nerf de la dent eſt tellement à découvert & ſi emflammé, que l'eſſence ou l'eſprit de vin en mordant ſur lui augmente beaucoup la douleur, qui devient encore plus vive, ſi l'on enfonce trop le coton. Alors il faut mèler enſemble parties égales d'eſſence, & de teinture anodine, & introduire dans la dent le coton fort légèrement. Si les douleurs ne ſe calment pas, il faut ôter le coton pour en ſubſtituer un autre trempé ſeulement dans la teinture anodine, qu'on renouvellera d'heure en heure, juſqu'à ce que la douleur ſoit paſſée. Si ce dernier expédient ne fait point ceſſer le mal, on uſera de la *pâte calmante*, qui eſt décrite dans mon livre.



CHAPITRE VI.

Remarques sur les douleurs des dents.

LEs dents produiſent deux ſortes de douleurs, qui doivent être traitées différemment. La première dont je viens de parler provient toujours des nerfs dentaires. La deuxieme eſt cauſée par la membrane qui tapiſſe & l'alveole & la racine de la dent. Dans ce dernier cas, la dent n'eſt ſenſible ni au chaud ni au froid ; mais elle eſt fort douloureuſe au ſeul tact ; on ſent ſouvent dans la gencive & aux environs des battemens & des élancemens très-aigus ; ſouvent les parties voiſines ſe gonflent, & il ſe forme quelquefois un abcès dans la gencive même. Dans ces ſortes de douleurs les eſſences & tous les ingrédiens dont on peut uſer ne font d'aucun effet ; il faut bien ſe garder alors d'employer pour ſe rincer la bouche aucune liqueur ſpiritueuſe, parce que les élancemens qui ſe font ſentir ne provenant que de la préſence du ſang, & de la réſiſtance des altères, ces liqueurs les reſſerrent encore & y produiſent plus d'étranglement, plus d'engorgement, & plus de douleur. Les émolliens au contraire, tels que l'eau tiède, & le lait tiède, qu'il ſuffit quelquefois de tenir fréquemment dans ſa bouche, les figues graſſes bouillies dans le lait

qu'on porte ſur la gencive malade, les cataplaſmes de mie de pain & de lait arroſés d'huile de behem, quand la joue eſt dure & enflée, relâchent les parties tendues, & ſoulagent beaucoup le malade. Lorſque la douleur eſt conſidérable, que la fluxion ne diminue point, & que le malade ſouffre toujours, il faut faire, ſaigner: la ſaignée du pied quand on peut la faire, eſt préférable à celle du bras. Les douleurs par ce moyen s'appaiſent, & la fluxion ſe diſſipe. Quelquefois cette fluxion ne ſe termine que par un petit dépôt dans la gencive: alors ſi l'on veut être promptement ſoulagé, ou bientôt guéri, il ne faut pas différer à faire jour à la matière, en perçant l'abcès. La fluxion paſſée, on obſervera les premiers jours de manger ſur la dent qui a fait le mal, quoiqu'elle ſoit encore faible & ſenſible; autrement elle ſe couvrira de limon, la gencive s'engorgera, & la bouche contractera de l'odeur, quelques ſoins qu'on puiſſe y apporter. Ces ſortes de dents par l'inaction reſtent toujours foibles & douloureuſes lorſqu'on veut appuyer deſſus; en ſorte qu'au lieu de ſe raffermir, elles s'ébranlent de plus en plus, parce que la membrane ou le perioſte qui eſt commun à la racine & à l'alveole s'eſt gonflé dans la fluxion, & a dilaté celui-ci. C'eſt pourquoi la dent qui a produit le déſordre ſe trouve ébranlée, s'alonge même & devient incommode dans la rencontre des dents oppoſées. Or quand par ſenſibilité on abandonne ce côté-là, & qu'on s'accoutume à manger de l'autre, la membrane

commune à la racine & à l'alvéole reſte ſouvent gonflée ; l'humeur qui s'y trouve arrêtée devient âcre & tellement corroſive qu'elle ronge peu-à-peu cette membrane, la racine enfin ſe deſſèche & devient corps étranger ; d'où s'enſuivent des fluxions plus ou moins fréquentes, ainſi que pluſieurs autres accidens, ſelon les diſpoſitions du ſujet. On évitera ſes fâcheuſes ſuites, en ſe conduiſant, comme je l'ai marqué, dans le cours de la fluxion, c'eſt-à-dire, en faiſant évacuer la matière quand il s'en ſera formé, & en mangeant enſuite peu-à-peu ſur les dents malades. Les membranes des racines qui ſe trouvent alors gonflées étant comprimées de toute part, pendant la maſtication, cette compreſſion chaſſe le fluide qui croupit dans les gencives, l'alveole en même tems ſe reſſerre & contient la dent qui par ce moyen redevient ſolide, inſenſible, & d'auſſi bon ſervice que les autres.

Les dents creuſes dont le nerf eſt à découvert, & ſur leſquelles par cette raiſon on ne peut manger ſans douleur, ſe dégradent encore plus par l'inaction. Il faut donc obſerver tous les matins d'en bien enlever le limon, & quand on mange d'y faire paſſer les alimens qu'on a broyés du côté qui n'eſt pas ſenſible, afin qu'ils puiſſent emporter le limon qui peut reſter ſur ces dents, & que les gencives s'engorgent moins : car il eſt certain que les meilleures dents, quand on ne les fait point travailler, s'ébranlent & donnent de l'odeur.

Voilà les ſoins que l'on doit apporter ſoi-

même, lorſqu'on a des dents gâtées, ſoit pour les conſerver le plus qu'il eſt poſſible, ſoit pour éviter la mauvaiſe odeur, & pluſieurs autres inconvéniens. J'oſe aſſurer qu'avec cette conduite on conſervera les trois quarts des dents que l'on fait ôter, ou qu'on laiſſe perdre, faute de ſoins ou d'attention.

CHAPITRE VII.

Soins journaliers qu'il eſt néceſſaire de donner ſoi-même à ſes dents, quelques ſaines qu'elles puiſſent être, pour en conſerver la blancheur, les tenir propres, & les préſerver de mauvaiſes odeur.

LEs dents à tout âge exigent des ſoins, & ces ſoins ſe multiplient néceſſairement avec les années, ou ſelon la complexion de chacun.

On nous demande tous les jours ce qu'il faut faire à ſes dents, ſoit pour les préſerver de maladie, ſoit pour les entretenir propres, mais tout ce que nous pouvons dire eſt bientôt oublié, & nous ſommes obligés d'ailleurs de nous borner à des idées générales qu'une infinité de circonſtances rendent inſuffiſantes. Cependant, comme les exceptions ne détruiſent jamais la regle, j'ai cru devoir donner ici une pratique courte, aiſée, mais ſûre, dont dépend beaucoup la conſervation des dents.

§ I.

§ I.

Soins de tous les jours dans l'état ordinaire.

Lors même qu'on a les meilleures dents, & que les gencives ſont en bon état, il y a des ſoins inévitables qu'on ne peut trop recommander, & dont la négligence eſt punie par toutes ſortes d'inconvéniens.

Après que l'on a fait nettoyer ſes dents, & qu'elles ſont exactement débarraſſées du tartre, dont les moindres veſtiges rendent ſans effet les ſoins ordinaires, pour empêcher qu'il ne s'y en amaſſe de nouveau, il faut tous les matins commencer par bien ſe grater la langue.

Quand tout le limon eſt emporté, il faut paſſer un cure-dent de plume entre toutes les dents, ſans trop d'effort, pour enlever le ſédiment qui s'y forme pendant le ſommeil, & pour faire dégorger le ſang arrêté dans les pointes des gencives qui rempliſſent les intervalles des dents. L'ouvrage du cure-dent fini, on doit ſe nettoyer la bouche, c'eſt-à-dire, les gencives & les dents avec une petite éponge fine, qu'on a trempée dans de l'eau tiéde. On peut, ſi l'on veut, mettre dans cette eau quelques gouttes d'eau balſamique & ſpiritueuſe, telle qu'on peut en trouver chez tous les dentiſtes. Si les gencives ſaignent trop facilement, il faut qu'il y ait les deux tiers d'eau commune. On porte l'éponge ſur la gencive, & en appuyant un peu on la ramene chaque fois vers l'extrêmité des dents, & non en travers. Cette éponge ainſi preſſée

ſur la gencive & ſur la dent, fait ſortir le limon qui peut s'être gliſſé ſous la gencive & ſur la dent, quand les gencives ſont engorgées; elle oblige auſſi les petits vaiſſeaux qui ſont trop pleins de ſe rompre, ce qui dégorge les gencives, & empêche qu'en ſe relâchant, elles ne ſe détachent du collet de la dent.

L'éponge qu'on trempe à pluſieurs repriſes étant bien promenée ſur toutes les dents, tant en dedans qu'en déhors, ainſi que ſur les gencives, emporte tout ce qui a pu s'amaſſer ſur ces parties, & rend la bouche fraiche & ſans odeur. On finit cette opération par ſe bien rincer la bouche.

Il eſt bon tous les trois ou quatre jours de ſe ſervir d'une petite racine bien douce & bien préparée, pour emporter la craſſe qui ternit la dent. On trempe un inſtant le bout de cette racine dans de l'eau tiede; après quoi on la paſſe ſur toutes les dents, en commençant au bord des gencives, & en la ramenant juſques à l'extrêmité de la dent. Il faut de tems en tems retremper & agiter dans l'eau la racine, afin de la débarraſſer du limon qu'elle a enlevé ſur les dents. Quand on a parcouru toutes les dents de cette maniere, il faut y repaſſer l'éponge & rincer ſa bouche.

Tous les vingt jours, ou tous les mois, il faut employer la poudre, ſi on s'apperçoit que malgré les ſoins qu'on ait pris, les dents perdent de leur blancheur, & plus ſouvent ſi le cas le requiert. Comme les dents peuvent ſe ternir par l'uſage de certains alimens ou de certaines drogues,

pour leur redonner leur blancheur ; il eſt néceſſaire d'uſer un peu plus ſouvent de la poudre.

Certaines perſonnes, pour avoir les dents plus blanches, les frottent tous les matins, ſoit avec une racine, ſoit avec de la poudre, de l'opiat, ou d'autres drogues, pendant l'eſpace d'un quart d'heure; mais par ſucceſſion de tems elles en détruiſent l'émail, & par conſéquent la blancheur ; car tous frottemens faits avec les choſes mêmes les plus douces, lorſqu'ils ſont trop réitérés, dégradent à la longue le corps le plus dur. Les marches ou les degrés de pierre s'uſent par le ſeul frottement de la ſemelle du ſoulier ; l'eau qui tombe par gouttes d'un toit creuſe auſſi la pierre la plus dure ; il eſt donc aiſé de comprendre que les frottemens multipliés détruiſent l'émail des dents.

Il ne faut par cette raiſon ſe frotter tous les jours les dents, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour ôter la craſſe ou le limon qui peut s'y trouver, & ne pas aller plus loin. On conçoit que certaines perſonnes qui ont plus de diſpoſitions à contracter ce limon, doivent pour le détruire frotter leurs dents plus longtems, & ſe ſervir auſſi plus ſouvent de racine, de poudre & d'opiat. Mais le frottement ne doit durer qu'autant qu'il faut pour enlever cette pâte graſſe & viſqueuſe, qui dégénere en tartre : avec un peu de précaution on n'agira que ſur la partie qu'il eſt queſtion de nettoyer, & non ſur l'émail qu'on ne peut trop ménager.

Quand on veut mettre la poudre en uſage, après avoir trempé une racine dans un peu d'eau,

& enſuite dans de la poudre, on la paſſe ſur ſes dents, toujours dans le ſens que je recommande, on le frotte ſuffiſamment pour enlever le limon qui ternit l'émail, & l'on finit par ſe rincer la bouche.

Lorſqu'on veut employer l'opiat, on en prend au bout du doigt environ de la groſſeur d'un pois; on l'étend ſur la gencive & ſur la dent, toujours en allant vers l'extrêmité, & non en travers; on frotte avec l'opiat ces deux parties pendant l'eſpace d'une minute, ou plus, ſuivant que les gencives ou les dents peuvent le requerir, & l'on en reprend autant de fois qu'il eſt néceſſaire, pour en étendre ſur toutes les dents & les gencives. Quand cette opération eſt faite, tant en dedans qu'en déhors, on ſe lave enſuite la bouche.

La propreté demande encore quelque ſoin après les repas; l'affaire du cure-dent eſt de chercher les débris de la maſtication qui peuvent être reſtés entre les dents. On les eſſuye bien enſuite avec une ſerviette, ou avec une petite éponge trempée dans l'eau tiede, & l'on ſe rince bien la bouche. Cet uſage, qu'il eſt aiſé de faire paſſer en habitude, doit n'être jamais négligé.

§ II.

Soins journaliers que demandent les dents & les gencives malades.

Les dents qui ſe couvrent facilement de li-

mon, ſont celles des perſonnes dont l'eſtomac ne digère pas bien, ou pèche de quelqu'autre manière. Ceux qui ont une pituite viſqueuſe & la ſalive épaiſſe, ont les dents ſujettes à ſe couvrir de limon pendant le ſommeil, de façon qu'en s'éveillant ils ont toujours la bouche pâteuſe. Ces ſortes de perſonnes doivent donc avoir plus de ſoin de leur bouche que d'autres, & voici ce qu'elles ont à faire.

Tous les jours en ſe levant on grattera bien ſa langue, on paſſera une plume entre les dents, & on les frottera avec une racine douce & bien préparée. Enſuite on ſe lavera les dents & les gencives avec une éponge fine trempée comme je l'ai dit, dans de l'eau tiède, où l'on mettra d'une eau appropriée. Ce qui reſtera de cette eau ſervira à ſe rincer la bouche.

Après le repas, il ne faudra pas négliger de paſſer la plume entre toutes ſes dents, & de ſe rincer encore la bouche.

Les perſonnes qui ſont à portée d'avoir de bon vin blanc, s'en ſerviront après le repas, au lieu d'eau pour ſe laver la bouche; elles y porteront même le doigt pour en frotter leurs gencives, en allant toujours à l'extrêmité des dents. Ceci doit ſe faire après que le cure-dent a paſſé entre toutes les dents, & qu'elles ſont débarraſſées des reſtes de la maſtication qui ont pu s'y inſinuer. On finit par ſe bien eſſuyer les dents avec une ſerviette.

Comme le limon de cette eſpèce eſt ordinairement acide & ſi corroſif qu'il ronge non-ſeulement les dents, mais encore les gencives,

après s'être fervi de la racine de guimauve, & du cure-dent, il faut ufer tous les matins d'un opiat fait avec le fang de dragon & l'os deffé-ché en poudre bien mêlés enfemble, & incorporés avec le miel de Narbonne, jufques à ce qu'il foit d'une jufte confiftance. On en prendra fur le bout du doigt pour en frotter les gencives; & enfuite on fe lavera la bouche, comme il eft dit ci-deffus dans l'opération du matin. Si les gençives font dures, rouges, gonflées & douloureufes, il faut les détendre tout fimplement à force d'y paffer de l'eau tiède que l'on roulera dans la bouche; on les pique enfuite légèrement, on les preffe avec le doigt, & on les fait faigner le plus qu'il eft poffible. Il faut ufer de l'opiat ci-deffus deux ou trois fois le jour, jufques à ce que les gencives foient remifes dans leur état naturel. Les glandes des gencives qui font alors obftruées fe dégageront & filtreront la falive à l'ordinaire.

Quand les gencives font fongueufes, excroiffantes & molaffes, fans être douloureufes ni fort gonflées, il faut prendre une once de fang de dragon, deux gros de crême de tartre, & deux gros d'alun calciné : le tout réduit en poudre très-fine & bien mêlée, on en fait un opiat avec le miel de Narbonne. On s'en fert tous les matins jufques à ce que les gencives foient rétablies; puis on en ufe de deux jours l'un plus ou moins fouvent, felon que les gencives ont de la difpofition à pouffer, & que les dents font fujettes à fe falir. On s'en tiendra les autres jours à la racine de guimauve; mais

ſi, malgré l'uſage de cette racine, les dents ſe terniſſent & perdent leur éclat, on peut ſe ſervir de l'opiat même, ou de la poudre, & en un mot dans tous les cas où la blancheur des dents s'altère, pourvu que ce ſoit avec précaution, c'eſt-à-dire, qu'après avoir enlevé ce qui peut ternir la dent, on n'en frotte point trop l'émail à nu; car il en eſt de nos topiques comme de tous les médicamens, qui ſont ſalutaires ou pernicieux, ſuivant l'application qu'on en fait.

Pour détruire la ſource de ce limon, il faut attaquer les cauſes qui le produiſent, & ceci regarde les médecins ou les chirurgiens. Il faut auſſi, malgré tous les ſoins qu'on pratique, faire ſouvent viſiter ſes dents, pour mettre le dentiſte à portée d'arrêter le progrès du mal que le limon peut produire. Les perſonnes qui, ſans être ſujettes au tartre ni au limon, ont les gencives malades, c'eſt-à-dire, gonflées, douloureuſes ou excroiſſantes, & fongueuſes, doivent faire de même uſage de l'un ou l'autre opiat, & ils préféreront l'un à l'autre, ſuivant l'exigence du cas. Mais ſi après en avoir uſé pendant quelque tems, la maladie ſubſiſte encore, il faut conſulter les gens de l'art, pour s'aſſurer ſi la maladie n'eſt pas produite par quelque dent gâtée, par le défaut de l'alveole, par plénitude de ſang ou d'humeurs, par l'effet d'une limphe ſéreuſe qui peut ſe trouver infiltrée dans les gencives, & qui par ſon épanchement les détruit, par le vice de la ſalive ou de l'eſtomac, enfin par un vice ſcorbutique,

ou quelque autre vice intérieur. Un dentiſte expérimenté en découvrira bien la cauſe, & une maladie connue eſt à moitié guérie.

CHAPITRE VIII.

Des cauſes qui donnent de l'odeur à la bouche, & des moyens d'y remédier.

LEs cauſes qui donnent de l'odeur, ſont internes. Les premières proviennent ordinairement ou des vices de l'eſtomac, ou des mauvaiſes digeſtions, ou de la trop grande quantité de viande que l'on a mangée, ou de la plénitude des humeurs. Toutes ces diſpoſitions rendent la bouche pâteuſe, donnent une odeur forte ou cadavereuſe, telle qu'en exhalent certains malades. Il faut y ajouter encore les fluxions qui ſurviennent aux gencives, & les dépôts qui s'y forment par divers engorgemens provenans ſoit de plénitude, ſoit de quelque vice intérieur, l'obſtruction de leurs glandes, & les ſuintemens qui ſe font auſſi entre la gencive & la racine de la dent, enfin l'épaiſſiſſement, ou la viſcoſité de la ſalive & de la pituite.

Les cauſes externes ſont le limon qui s'attache aux dents & ſur la langue; le tartre qui provient du limon; le ſang qu'il fait ſéjourner & croupir dans les gencives; le ſéjour des alimens dans l'interſtice des dents gâtées ou

ébranlées qui empêchent de manger du côté malade ; les maladies qu'elles produiſent auſſi quelquefois dans les gencives ; & même les dents artificielles qui produiſent ici à-peu-près les mêmes inconvéniens que les dents naturelles, lorſqu'on ne les fait point travailler, ou qu'on n'y donne pas les ſoins que je preſcris dans cet ouvrage. On peut ajouter à ces cauſes un excès, dont, quoiqu'on diſe, les hommes aujourd'hui ne ſont pas plus exempts que les femmes : c'eſt de parler trop & trop long-tems. A force de parler en effet, la bouche s'échauffe, & la ſalive s'aigriſſant, l'haleine devient forte & déſagréable. Si j'ai un peu généraliſé cette dernière cauſe, il eſt aiſé de voir que j'ai principalement en vue les prédicateurs, les avocats, & tous ceux qui ſont obligés par état de parler en public.

Il me reſte à donner les moyens de remédier en particulier à chacune des cauſes internes que je viens ſeulement d'indiquer.

Premièrement, il faut obſerver de ne point trop manger de viande, ni de ſurcharger ſon eſtomac pour que la digeſtion ſe faſſe aiſément ; car ſi l'eſtomac eſt accablé d'alimens, le long ſéjour qu'ils ſont obligés d'y faire produit des rapports incommodes & ſouvent fétides. Si l'eſtomac eſt rempli d'humeurs ou vicié de quelque façon que ce ſoit, ce qu'il ne ſera pas difficile aux gens de l'art de reconnoître, il faut pour diſſiper la mauvaiſe odeur qui ſe fait ſentir dans la bouche, évacuer d'abord d'humeur & rétablir l'eſtomac par les remèdes convenables ; ceci

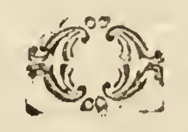
eſt l'affaire des médecins, & voici la nôtre. Pendant le cours des remèdes, il faut pluſieurs fois le jour, ou toutes les fois que l'on ſentira ſa bouche pâteuſe & déſagréable, ſe bien racler la langue, & laver ſa bouche avec une petite éponge trempée dans une eau balſamique. La bouche par le moyen de cette eau reſtera fraîche & ſans odeur une grande partie de la journée, ſauf à répéter une ou deux fois par jour. Quand l'odeur vient de la ſalive ou de la pituite, pendant l'uſage des remèdes qui vont à la ſource du mal, il faut auſſi de tems en tems ſe ratiſſer la langue, & ſe laver la bouche. Si l'odeur provient de quelque fluxion, ou de quelque engorgement aux gencives, il faut les dégorger & évacuer le ſang qui s'y eſt corrompu par ſon long ſéjour. Si la fluxion ou l'engorgement des gencives eſt produit par plénitude du ſang ou de l'humeur, il faut en diminuer le volume par la ſaignée & les purgatifs.

Si la fluxion eſt cauſée par quelque dent, on doit ôter cette dent malade, s'il n'y a pas d'autres moyens de guérir; mais ſi cette dent eſt inſenſible, pour en diſſiper la mauvaiſe odeur, il ſuffira de la plomber, & l'on obſervera de manger deſſus. Si les glandes des gencives ſont obſtruées, il faut travailler à les dégager tant par les remèdes intérieurs, que par les opiats convenables qu'on portera ſur ces parties. A meſure que les glandes ſe débarraſſeront, la filtration qui doit s'y faire reprendra ſon cours, & l'odeur cauſée par l'interruption des fluides ſe diſſipera.

Lorſque les gencives ſuintent & produiſent une matière blanchâtre & gluante, il faut faire arrêter ce ſuintement de bonne heure, par les moyens que j'ai marqués dans mon livre, tome I, pag. 276. Si la mauvaiſe odeur de la bouche provient de quelque fiſtule aux gencives, il faut ôter la dent qui la produit ; ſi elle eſt cauſée par quelque ulcère ſcorbutique, pour le diſſiper, il faut s'occuper efficacement à détruire la maladie, tant par les remèdes intérieurs que par les topiques de l'art : & dans tous ces différens cas, il faut avoir ſoin de tenir ſa bouche très-propre de la façon que je l'ai dit.

Quand l'odeur eſt produite par le tartre, ou par le ſéjour des alimens dans les interſtices des dents, il eſt aiſé d'en ôter la cauſe, ſoit par l'enlèvement du tartre, ſoit par l'uſage du cure-dent. Si enfin la mauvaiſe odeur provient de quelque dent gâtée ou trop ébranlée, ſur laquelle on ne mange plus, il faut la faire ôter plutôt que d'avoir une telle incommodité.

A l'égard des dents artificielles, en y apportant les ſoins que je preſcris dans le chapitre ſuivant, on ne doit pas craindre qu'elles puiſſent jamais cauſer aucune odeur.



CHAPITRE IX.

Soins qu'il faut donner aux dents artificielles, pour la propreté de la bouche.

LEs perſonnes qui ont des dents poſtiches, ne ſont pas plus diſpenſées d'y donner certains ſoins qui coûtent fort peu, ſoit pour les conſerver blanches, ſoit pour la propreté de leur bouche, que celles qui ont leurs dents naturelles. La matière des dents artificielles eſt la dent du cheval-marin, & non de l'ivoire comme bien des gens ſe l'imaginent, ou bien ce ſont des dents humaines. La dent du cheval-marin par elle-même n'eſt ſuſceptible d'aucune odeur : ſi par haſard elle en donne, c'eſt que les dents qui en ſont faites, ou ne ſont pas bien placées ou ſont fort négligées par ceux qui les portent. Il faut donc tous les matins enlever avec le cure-dent le limon qui eſt entre les dents, puis les bien frotter avec une éponge trempée dans de l'eau tiède, avec quelques gouttes d'eau ſouveraine, ou de quelque eau ſemblable. Tous les deux ou trois jours il eſt bon d'y paſſer de la poudre ou de l'opiat, comme ſur les dents naturelles.

Bien des perſonnes ſe figurent que, pour ſe faire mettre de fauſſes dents, il faut auparavant ſe faire ôter les chicots ou racines : c'eſt tout le contraire. Les chicots ſont de bonnes baſes

ſur leſquelles on aſſied l'édifice. On y ente auſſi avec un pivot ou un tenon d'or des dents naturelles, & ces dents ſont auſſi ſolides que nos propres dents, ſans qu'il ſoit néceſſaire de les attacher aux dents voiſines, en ſorte qu'il n'eſt pas rare d'en voir durer pendant ſix ans & plus ſans le ſecours du dentiſte. Ces dents mortes, quand elles ſont bien placées, imitent ſi parfaitement les dents vives, qu'il n'eſt preſque pas poſſible qu'un dentiſte les reconnoiſſe. On y mange auſſi bien que ſur ſes propres dents, elles ſont bientôt naturaliſées au point d'être diſtinguées à peine des perſonnes mêmes qui les portent.

On fait très-bien tenir une pièce de dents artificielles plus ou moins étendue, que l'on fixe avec des fils d'or ſur les dents voiſines qui les maintiennent en place pendant pluſieurs années. Il y a même des perſonnes qui, après avoir appris de nous la manière de les attacher (ce qui eſt fort aiſé, fort ſimple), ſe les attachent elles-mêmes fort bien avec des fils ordinaires qu'elles renouvellent à leur gré, & c'eſt alors qu'il eſt néceſſaire pour la propreté de les renouveller ſouvent.

C'eſt une erreur de croire que quand on n'a plus de dents, il n'eſt plus poſſible d'en faire tenir d'artificielles. Il y a un grand nombre de perſonnes qui en ont les deux mâchoires garnies, ſans qu'il leur reſte une ſeule dent naturelle pour les tenir. Nous avons ſurmonté cette difficulté, & nous avons trouvé les moyens de faire tenir ces ſortes de dents avec des reſ-

ſorts. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas aiſé de bien exécuter cette opération, & que tous les dentiſtes ne réuſſiſſent pas : mais quand on aura bien étudié M. *Fauchard* ſur cette matière ; & qu'on y joindra les obſervations que j'ai faites dans mes *Recherches*, on y parviendra ſûrement.

Quand ces ſortes de pièces ſont bien priſes dans leurs dimenſions & qu'elles ſont bien placées, que les reſſorts en ſont bien faits & jouent bien, on a l'avantage non-ſeulement d'avoir un ornement de plus qui aide à la prononciation, mais encore de manger bien plus aiſément que ſi l'on n'avoit point de dents.

Les perſonnes qui portent de ces ſortes de pièces, avec un peu de propreté, ne ſont nullement ſujettes à avoir de l'odeur, comme on l'eſt à un certain âge, quand les dents ſont ébranlées ; parce qu'ordinairement alors les gencives ne ceſſent de ſuinter juſqu'à ce que les dents ſoient toutes tombées. Les ſoins qu'il faut apporter à ces ſortes de pièces, conſiſtent à les ôter tous les matins, ce qui eſt auſſi facile que de les remettre ; à les bien nettoyer avec une petite broſſe, & à les frotter de tems en tems avec un peu de poudre pour les tenir blanches. Il faut auſſi tous les ſept ou huit jours regarnir les reſſorts de la façon que le dentiſte l'aura montré. C'eſt ainſi que les dents artificielles bien faites & bien miſes, pour qu'on ait ſoin de les tenir propres, ne ſont non plus ſuſceptibles d'odeur que nos propres dents. Mais il faut, comme je l'ai dit, obſerver de manger deſſus. Les perſonnes auxquelles il peut reſter

des dents foibles, ou qui auront les gencives molles, ce qui les gêneroit en mangeant, auront l'attention de mâcher les alimens plus ou moins sur les autres dents, & de les ramener ensuite sur les dents factices, afin d'enlever le limon qui pourroit s'y être attaché, & d'empêcher les gencives de s'engorger par leur inaction. Après le repas, il faut encore observer d'ôter les alimens qui peuvent être restés dans ces dents, & de les bien laver avec une éponge, ou du moins de les essuyer avec sa serviette.

CHAPITRE X.

§. I.

Instructions nécessaires pour les pères & mères de famille, & pour ceux qui élèvent des enfans.

Il est très-important de donner quelques instructions aux personnes qui par état ont besoin d'être éclairées sur les principales circonstances de la dentition, pour pouvoir procurer aux enfans les secours de l'art qui sont toujours négligés, quand la nécessité n'en est pas connue.

Quoique j'aie parlé dans mon livre des désordres & des accidens qui devancent ou accompagnent la sortie des dents, ainsi que des moyens de les éviter; quoique la matière y soit traitée amplement, pour rendre ce petit

ouvrage plus utile, je vais dire un mot des soins qu'il faut donner aux enfans dans le tems que leurs dents croissent & veulent percer.

Le ptialisme ou la salivation annonce que la dent pousse & est arrivée à la gencive. Alors il faut la frotter de tems en tems avec du jus de citron, dont on a le doigt bien trempé, jusqu'à ce que la dent soit découverte, & la gencive divisée : on fait la même chose à chaque dent qui perce. Il faut mettre de bonne heure en usage ce jus de citron, & ne point attendre que la gencive soit enflammée.

Quand les dents causent le dévoiement en se formant ou en perçant, c'est d'ordinaire un bien pour l'enfant, que ce dévoiement garantit souvent d'autres accidens plus fâcheux. Cependant il faut observer de ne pas lui donner de bouillie, ou de lui en donner peu & légère, & de ne point non plus surcharger son estomac de trop de lait, jusqu'à ce que le dévoiement soit passé. Car si vous ne lui retranchez point une partie de cette nourriture, comme il se trouve alors dans son estomac certains acides qui font aigrir & cailler le lait ou la bouillie, il aura des indigestions continuelles ; le dévoiement augmentera & deviendra dangereux. Dans ce cas l'enfant qui est altéré prendra facilement du bouillon qui le soutiendra, & qui se digérera mieux que la farine & le lait. Il ne faut pas manquer d'appeller alors un médecin, ou un chirurgien, pour travailler plus efficacement à arrêter le progrès de la maladie par le moyen de quelques petits remèdes.

Si

Si malgré cela la fièvre devient considérable ; & si l'enfant a des convulsions, il ne faut pas hésiter à appeller un dentiste pour qu'il découvre les dents qui veulent percer. Si la dent qui est parvenue à la gencive n'est point assez élevée, il faut faire emporter la gencive, afin d'éviter qu'elle ne se réunisse & ne reproduise quelque autre accident. Cette petite opération est bien plus effrayante pour les parens, que douloureuse pour l'enfant même. J'ai décrit dans mon livre la manière de la faire avec succès.

Les dents de lait sorties, l'enfant à quatre ans, quatre & demi, ou cinq ans, se trouve encore tourmenté par les premières grosses molaires, qui font le nombre des vingt-quatre dents, quand elles sont venues.

A mesure qu'elles s'ossifient & s'élèvent, elles dilatent les parois des alvéoles, & distendent les membranes qui les couvrent.

Souvent l'enfant est triste, perd l'appétit, maigrit à vue d'œil, & se trouve tourmenté d'une fièvre lente, sans qu'on sache à quoi en attribuer la cause ; & cet état dure plus ou moins de tems, suivant les dispositions du sujet. Quoique à cet âge-là, les molaires produisent ces sortes d'accidens, elles ne paroissent ordinairement qu'un ou deux ans après. J'ai même remarqué que la plupart des enfans qui étoient malades pendant l'accroissement de leurs dents, ne l'étoient pas de même quand elles perçoient.

Mais pour être certain si c'est l'accroissement des dents qui produit le mal, il faut faire examiner les gencives par des gens de l'art, qui reconnoîtront aisément si les parois des alvéoles sont

écartées par l'élévation de la dent. Quand les accidents ſubſiſtent trop long-tems, & que malgré tous les remèdes l'enfant dépérit de jour en jour, quoique la dent ne faſſe point encore d'éminence à la gencive, ſi l'on veut promptement tirer l'enfant de ce fâcheux état, il faut débrider le péri-maxillaire d'où vient tout le mal : c'eſt ce qu'on fait en ouvrant la gencive, & en diviſant cette membrane. Cette opération ſuffit, ſans qu'il ſoit beſoin d'emporter la gencive, attendu que la dent n'eſt pas encore prête à y arriver, & je l'ai faite ſouvent avec beaucoup de ſuccès. J'ai auſſi guéri des enfans dans un cas pareil, en leur ôtant ſimplement la dernière molaire de lait. Comme cette opération eſt toute nouvelle, en voici les motifs & le réſultat.

Il faut remarquer qu'à la ſortie de cette dent, la mâchoire de l'enfant a ſi peu d'étendue qu'elle eſt forcée de s'élargir par les efforts que fait en pouſſant la molaire, parce qu'elle eſt gênée d'un côté par la dent de lait voiſine, & de l'autre par l'apophyſe coronoïde, ſituée à l'extrêmité de la mâchoire : car cette dent prend d'abord en s'oſſifiant toute la groſſeur qu'elle doit avoir, pour ſe garnir enſuite intérieurement ; après quoi la racine ſe forme. Or la préſence de la dent encore renfermée dans la mâchoire, comprime & dilate avec force & l'alvéole & le périoſte qui l'environne, ce qui irrite ces parties & occaſionne tous les accidens dont j'ai parlé. Dans ces circonſtances, ſi on ôte la dent de lait qui eſt à côté, on débride en partie par l'extraction le périoſte ; on fait place à la dent qui

s'accroît, & ainſi les accidens doivent ſe calmer. Il en eſt ici comme des dents de ſageſſe, qui ne trouvant pas de place, cauſent beaucoup de douleur; il s'en trouve même qui ne peuvent ſortir, & le malade ne guérit qu'en ôtant l'avant-dernière.

Vers l'âge de dix à onze ans, on voit quelquefois arriver les mêmes accidens, & il y a tout lieu de croire qu'ils ſont produits par les dents.

Quand ce ſont des filles, on attribue ſouvent cet état aux règles qui veulent s'établir, tandis qu'il provient des dents qui percent vers l'âge de treize ans. Maintenant que l'on eſt inſtruit des ravages que les dents font long-tems avant que de percer, ainſi qu'en perçant, lorſqu'à ces âges les enfans ſeront incommodés, il ne faut pas négliger d'appeller les habiles gens de l'art, qui décideront après un mûr examen, de l'état des dents du ſujet.

§. II.

Façon de conduire ou de gouverner la bouche des enfans, pour procurer un bel arrangement aux dents, à meſure qu'elles ſe renouvellent.

Bien des perſonnes qui s'imaginent que pour procurer un bel ordre aux ſecondes dents, il ne s'agit que de leur donner beaucoup de place, & que l'on ne riſque rien d'ôter pluſieurs dents de lait du même côté, quoiqu'elles ne ſoient point ébranlées. Il y a même des dentiſtes de réputation qui penſent de même. Pour

moi je ne démeuble point la bouche des enfans sans néceſſité, & je penſe ſur cela comme M. *Capperon*, avec qui j'ai conféré ſouvent ſur notre art. Je n'ignore pas qu'il faut donner une place ſuffiſante aux dents qui ſe renouvellent, pour leur faciliter un arrangement convenable, je ſais que l'on pèche en ménageant trop le terrein, comme en voulant trop le prodiguer : & je penſe que l'habileté conſiſte à éviter l'une & l'autre de ces extrêmités qui ſont fort pernicieuſes. On me diſpenſera de rapporter toutes les raiſons pour leſquelles il ne faut pas ôter indiſcrétement trop de dents de lait; les bornes que je me ſuis preſcrites ne me permettent point de m'étendre ſur cette matière. J'obſerverai ſeulement que je vois ſouvent des perſonnes d'un certain âge qui ont encore pluſieurs dents de lait, & que ces dents ne leur ſont reſtées que parce que les ſecondes ont manqué, & n'ont point pris d'accroiſſement. Si malheureuſement ces perſonnes étoient tombées dans les mains de certains dentiſtes, qui ôtent les dents de lait ſans néceſſité, elles ſeroient dépourvues de dents aux endroits où ces dents de lait ſubſiſtent même dans un âge avancé. Je rencontre tous les jours des bouches qui ont été démantelées par cette pratique. Ce n'eſt jamais la dent de lait qui empèche la ſeconde dent de paroître, ou de ſe développer ; ce n'eſt jamais non plus cette dent de lait qui eſt cauſe que celle qui vient lui ſuccéder ſe place mal : c'eſt toujours faute de terrein. Ce ſont les dents voiſines qui gênent la nouvelle dent, parce qu'elle elle eſt plus large que celle qu'elle vient remplacer.

Quand la mâchoire a une étendue ſuffiſante, & que les dents de lait ne gênent point les dents qui ſe renouvellent, il faut laiſſer tomber les premières d'elles-mêmes, ou lorſqu'elles ſont fort ébranlées, les ôter avec les doigts, ou avec un fil; on peut alors ſe paſſer de la main du dentiſte. Mais pourquoi faire ſouffrir inutilement de pauvres enfans ? Pourquoi leur ôter ſans néceſſité des dents, dont l'extraction, quand elles ne branlent point, leur fait à-peu-près autant de mal que celles des dents renouvellées, parce qu'alors elles ont encore des racines fort longues.

Voilà plus de raiſon qu'il n'en faut pour ne point ôter les dents de lait ſans une grande néceſſité. Il reſte à preſcrire la façon dont il faut conduire & gouverner la bouche des enfans.

Quand les dents de devant commencent à branler, que celles qui leur ſuccèdent trouvent aſſez de place, & qu'elles ne ſont point gênées par les dents de lait voiſines, il eſt bon alors d'ôter ces dents branlantes, lorſqu'elles ne tiennent preſque plus, de la façon que je l'ai dit, avec les doigts ou avec un fil. Quand les deux nouvelles dents ne trouvent pas une place ſuffiſante, parce qu'elles ſont toujours plus larges que leurs devancières, il faut avoir recours au dentiſte, & faire ôter la dent de lait voiſine, quoiqu'elle ne branle pas, parce qu'elle gêne la nouvelle dent, & l'empêche de ſe bien placer. Cette dent par ce moyen s'alonge ſans peine, ſe redreſſe naturellement, & ſe place bien.

Lorſque la ſeconde dent vient remplacer la dent de lait qu'on a ôtée, pour favoriſer l'arrangement de la première, cette ſeconde dent à ſon tour ne trouve plus une place ſuffiſante pour ſe bien aligner; il faut donc ici faire encore la même opération que pour la première, & ôter la dent de lait voiſine qui gêne la nouvelle. On fait ſucceſſivement la même choſe à toutes les dents de lait qui gênent leurs voiſines, à meſure qu'elles ſe renouvellent.

Il eſt bon de faire obſerver que pendant ce renouvellement, qui commence vers l'âge de ſix ou ſept ans, juſques à quatorze ou quinze ans, la mâchoire s'étend plus ou moins, ce qui donne de la place aux ſecondes dents, toujours plus larges que les premières, à l'exception de deux molaires de lait de chaque côté de la mâchoire. Car les dents qui viennent les remplacer ſont ordinairement moins larges d'un tiers que celles-ci; de façon que quand on a conduit le renouvellement des dents juſqu'à ces molaires de lait, que l'on ôte alors, leur abſence met à l'aiſe les dents voiſines, & celles qui les remplacent étant beaucoup plus étroites s'arrangent bien.

Nous avons à chaque mâchoire dix dents, qui pour l'ordinaire ſe renouvellent. Or comme on ne doit ôter les dents de lait que pour faire place aux dents voiſines, qui ſans cela ne pourroient pas bien s'aligner, il peut arriver qu'une dent de lait qu'on aura ôtée ne ſe renouvelle point, parce qu'il ne ſe trouve point de germe pour une ſeconde dent; mais il en réſulte un bien. Les dents qui alors ſont tou-

jours gênées par l'insuffisance de la place, se mettront à l'aise, & la brèche se trouvera bouchée par les dents voisines. Au reste quand on ôte les dents de lait avec les précautions que j'ai recommandées, on ne craindra jamais qu'une bouche soit un jour dégarnie de dents, puisque pour mettre les secondes dents à leur aise, on est tous les jours obligé d'ôter même de ces dernières.

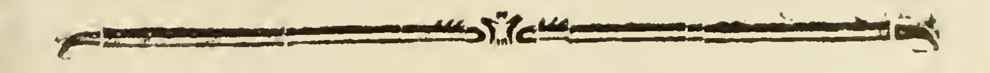
Quand les dents toutes renouvellées se trouvent trop pressées, pour les mettre à l'aise, pour leur donner un plus bel arrangement, & pour empêcher qu'elles ne se gâtent, il faut ôter à chaque mâchoire des deux côtés une des petites molaires.

Lorsque la dent canine qui est pointue se renouvelle la dernière, souvent elle ne trouve plus de place & perce en dehors; mais en ôtant alors la petite molaire voisine, cette canine se glissera d'elle-même dans la brèche & la remplira en s'arrangeant bien. Il faut faire cette opération de bonne heure, & dès que l'on voit cette canine percer en-dessus. Il faut encore observer d'ôter la petite molaire de l'autre côté, afin que le demi-cercle de la mâchoire soit uniforme des deux côtés de la bouche: ce demi-cercle sans cela sera plus bombé du côté de la mâchoire où l'on aura laissé subsister la petite molaire, que du côté opposé, ce qui défigure cette partie, & rend la mâchoire irrégulière.

Quand les machoires sont trop évasées, & que le demi-cercle de la mâchoire a une forme désagréable, il faut de même de bonne heure

ôter de chaque côté la petite molaire; la mâchoire par ce moyen prend une forme plus agréable, & le demi-cercle devient régulier.

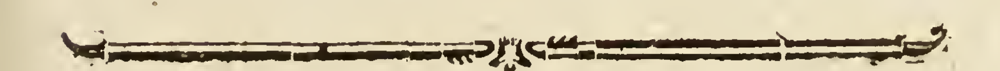
Quand la mâchoire inférieure avance & dépasse la supérieure, le menton alors fait une saillie dont la difformité très-commune s'appelle trivialement *menton de galloche*. On peut corriger cette difformité par le moyen des plaques qui sont gravées dans mon livre; mais si à l'âge de sept ans on a l'attention de faire ôter à l'enfant de chaque côté, seulement à la mâchoire inférieure, (& jamais à la supérieure) la première grosse molaire qui alors ne fait que de paroître, la mâchoire inférieure prendra un plus petit volume, tandis que la supérieure, conservant le sien, s'élargira même par le moyen des grosses dents qui viennent environ à 13 ans. Or ces grosses dents remplissant la brèche que les dents ôtées depuis long-tems ont laissée, elles ne feront point, comme à la mâchoire supérieure, étendre le demi-cercle de l'inférieure; celle-ci peu-à-peu avancera moins, & la saillie du menton se trouvera corrigée. Ce procédé tout nouveau, que je ne fais qu'indiquer, pourra suggérer aux dentistes différens moyens pour réformer en plusieurs cas les désagrémens du visage. Le plan où je me suis borné, ne me permet pas d'ajouter rien de plus sur cet objet. Mais M. *Capperon*, qui dans nos fréquens entretiens m'en a fait naître l'heureuse idée, doit publier incessamment un ouvrage, où cette intéressante matière sera traitée de main de maître, & ne laissera rien à desirer.

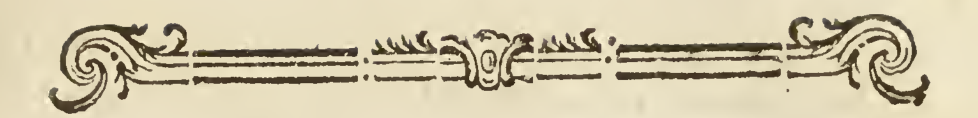


L'ART

DE

SOIGNER LES PIEDS.





L'ART DE SOIGNER LES PIEDS.

INTRODUCTION.

C'Est à feu M. Rouſſelot, mon prédéceſſeur à la Cour, que le public eſt redevable des premiers élémens de l'art de ſoigner les pieds. Avant lui, *Miton*, *Duval*, *Auvray*, *Pouſſe* & quelques autres avoient donné des ſpécifiques pour les cors, & avoient acquis une certaine confiance; mais à peine ces praticiens étoient-ils connus.

M. Rouſſelot fit imprimer en 1762 un ouvrage intitulé : *nouvelles obſervations ſur le traitement des cors*; & en 1769, un autre, intitulé : *toilette des pieds, ou traité de la guériſon des cors, verrues & autres maladies de la peau.*

Quoique ces deux ouvrages ne continſſent pas tous les détails néceſſaires ſur cet objet, ils ne laiſſèrent pas de faire connoître leur auteur, & de le mettre en réputation. Ils firent

aussi connoître qu'il étoit possible d'obtenir des soulagemens, qui, par la suite, pourroient procurer la guérison radicale des cors & des autres incommodités qui surviennent aux pieds, ou, au moins, une cure palliative.

L'ouvrage imprimé en 1762, ne contenoit que des détails peu satisfaisans; mais celui que M. Rousselot publia en 1769, faisoit le détail de ce dont le premier ne donnoit que l'idée; aussi fut-il enlevé dès qu'il parut. Le projet de l'auteur étoit de faire une nouvelle édition de ce traité si bien accueilli du public; mais il mourut trop tôt pour l'exécuter. Devenu son successeur pour le service de la Cour, & ayant traité avec sa veuve, pour lui laisser, sa vie durant, le moyen d'élever sa famille, je demeurai possesseur de ses manuscrits, notes & observations. Je formai alors le projet de faire imprimer ce qu'une pratique constante du soin des pieds & les remarques de mon prédécesseur m'avoient appris, pour les communiquer au public, dans l'ouvrage que je lui présente.

Une chose cependant m'arrêtoit dans l'exécution de ce projet, le défaut de qualité en public. Monsieur, frère du Roi, m'honora, en 1778, d'un brévet de chirurgien *pédicure*, attaché au service de sa personne; & le premier avril de cette année 1780, Monseigneur le Comte d'Artois m'a honoré du même titre. L'obstacle levé, j'ai mis la dernière main à cet ouvrage. S'il n'a pas le mérite de la diction, il aura certainement celui de l'observation la plus scrupuleuse, & de la plus exacte vérité.

Au mois d'octobre dernier, le roi m'a honoré de sa confiance; & ce nouvel emploi auprès de Sa Majesté, n'a fait qu'augmenter le desir que j'ai toujours eu de me rendre utile au public.

1°. Il ne faut pas confondre le soin des pieds, avec les spécifiques propres à la guérison des cors. La toilette & l'entretien des pieds consistent simplement à se les faire soigner méthodiquement, & de manière à prévenir ou détruire tous les accidens qui les affectent; ce qui ne tient en rien au charlatanisme.

2°. Comme c'est une des premieres jouissances de la vie, que de pouvoir se transporter librement où la volonté conduit; si l'on sent de la douleur aux pieds, l'on néglige de marcher, & la santé par contre-coup, en reçoit un dommage réel.

La méthode de soigner les pieds ne peut que s'accréditer de jour en jour, puisque son but est de maintenir les pieds dans une aisance & dans une liberté continuelles, & que l'on doit regarder comme le plus grand des accidens qui puissent leur arriver, celui d'être privé de quelques mouvemens aux articulations.

Deux causes contribuent aux accidens qui affectent les pieds, la marche forcée & les chaussures; une troisième que l'on pourroit y joindre, est le peu d'attention que l'on apporte à les soigner. On doit cependant rapporter le tout à la chaussure; car, en supposant la plus grande fatigue, les pieds, malgré leur délicatesse, la supporteroient & s'endurciroient, si l'on n'en portoit pas.

Les chauſſures, en effet, expoſent à des frottemens continuels, qui donnent lieu à des cors, des durillons & des oignons : elles gênent les ongles dans leur accroiſſement; elles concentrent la tranſpiration naturelle, & la changent ſouvent en une ſueur âcre & corroſive ; la peau s'excorie : de là réſultent divers petits accidens, qui, faute de ſoins, donnent naiſſance à une infinité d'autres beaucoup plus fâcheux.

Le rapport & la connexité des différentes parties qui compoſent le pied, devroient bien engager à lui conſerver la liberté dans tous ſes mouvemens, qui déja ſont gênés par la chauſſure ; cependant c'eſt la choſe à laquelle on penſe le moins.

Obligé, par état, de chercher la cauſe de ces accidens, j'ai examiné de près le travail que font les doigts ou orteils dans la marche, & j'ai remarqué que ces mêmes orteils étoient, non-ſeulement toujours en action pour maintenir l'équilibre & le poids du corps, mais encore qu'ils ſervoient infiniment au mouvement de progreſſion ; ce qui ſouvent occaſionne les douleurs momentanées, qui arrivent dans ces parties.

Nous apportons tous en naiſſant une manière de marcher qui nous eſt donnée par la nature, & qui tient beaucoup à notre conſtitution première : un rien peut déranger cette marche ; ce dérangement cauſe des douleurs auxquelles on ne fait d'abord point d'attention : l'on ſoulage la partie douloureuſe, en fatiguant le côté oppoſé, l'on perd inſenſiblement ſa marche ;

&, comme il y a beaucoup d'articulations, il en reſte d'immobiles : la liqueur ſynoviale s'épaiſſit & ſe durcit au point de ſouder exactement deux os dans l'articulation ; l'on marche alors comme ſi l'on avoit des pieds poſtiches. C'eſt bien, je le répète, le plus grand des accidens, parce qu'il eſt abſolument incurable.

J'ai vu pluſieurs perſonnes à qui il auroit abſolument été impoſſible d'écarter un de leurs orteils, pour s'être miſes dans le cas dont je viens de parler, ou pour les avoir forcés dans des chauſſures trop courtes ou trop étroites. Les orteils n'étoient plus rangés comme ils devoient l'être naturellement, ce qui occaſionnoit des durillons fâcheux au talon & à la plante du pied.

Les cors, qu'il ne faut pas confondre avec pluſieurs excroiſſances cutanées, occupent toutes les parties du pied, mais principalement la tête des os qui entrent dans ſa compoſition, les jointures des phalanges, dans leurs parties latérales, à leurs extrêmités, ou la plante du pied. Ils ſont très-douloureux, lorſqu'ils ont acquis une certaine groſſeur, & qu'ils ſont forcés, ou dans les changemens de tems. Ils ſont tous d'une même nature, formés par la même cauſe, mais plus ou moins compliqués. Leur guériſon n'eſt pas impoſſible; mais il eſt imprudent de l'aſſurer.

Les verrues ſont ordinairement placées à la plante du pied. Elles ſont très-douloureuſes à cette partie, parce que tout le poids du corps porte deſſus; mais il s'en trouve peu. Leur ſiè-

ge le plus ordinaire eſt aux mains; elles en occupent indiſtinctement toutes les parties : elles proviennent d'une humeur lente & craſſe, durcie dans les pores de la peau. Leur nature eſt abſolument différente de celle des cors, en ce qu'elles jettent leurs racines en-dehors, au lieu que les cors ont les leurs en-dedans. Il y a beaucoup plus d'erreurs populaires ſur leur traitement, que de moyens certains pour les guérir; cependant je puis aſſurer leur guériſon avec les cauſtiques, mais cela demande des ſoins & la préſence d'un praticien inſtruit.

Le durillon, en général, eſt une ſuite des divers frottemens qui macèrent & détachent l'épiderme, ou ſurpeau. Comme elle ſe régénère avec beaucoup de facilité, il s'en détache une grande quantité, qui, ſe réuniſſant, forme une eſpèce de carton.

Le durillon ſe détruit, en détruiſant la cauſe qui y a donné lieu. Le moyen de lui procurer une guériſon palliative, eſt de le diminuer avec un inſtrument commode.

Les oignons ont leur ſiège ſur la tête de l'un des os du métatarſe, & à ſon articulation avec le pouce; ils ſont ſouvent la ſuite de la dépreſſion des lames oſſeuſes de la tête de cet os; cauſée par une chauſſure trop courte. Les femmes y ſont plus ſujettes que les hommes, parce que leur chauſſure leur jette toujours le pied en devant, & comprime l'articulation de cet orteil.

La preſſion des oignons contre la chauſſures arrête la circulation, & cauſe la ſtagnation des

des liqueurs; elles entrent alors en fermentation, & souvent elles s'abcèdent avec douleur : il ne faut pas en ce cas s'efforcer de marcher. J'indiquerai ci-après les moyens de les soulager, ou de les guérir.

Les maux qui surviennent aux ongles sont de deux espèces. Ils proviennent, ou d'un vice de première conformation, ou d'accidens inattendus, comme lorsqu'il tombe dessus quelque corps pesant, ou qu'ils éprouvent un choc violent. Je détaillerai cet objet à son article. Je dirai seulement ici, qu'à l'égard des accidens qui leur arrivent, il faut, le plutôt possible, y remédier, si l'on veut éviter leurs mauvaises conformations.

Il est une espèce d'incommodité, qui souvent affecte les pieds, & qu'on nomme engelures ou mules, suivant l'endroit auquel elles s'attachent. Cette incommodité a pour principe la stagnation du sang, causée par le resserrement des vaisseaux capillaires de la peau, ce qui n'est occasionné que par la rigueur du froid. Les humeurs, ainsi fixées, déchirent & ulcèrent les parties, & leur séjour les rendant plus âcres, occasionne la douleur qu'on y éprouve.

La transpiration naturelle, interceptée par les chaussures, ne demande que des soins. La sueur perd le pied; la peau s'excorie, se brûle, blanchit, & il devient très-douloureux. On trouvera ci-après les moyens de parer à cet inconvénient.

Il n'est point de petits maux aux pieds, parce qu'ils donnent naissance à une infinité d'au-

tres, beaucoup plus fâcheux, comme je viens de le dire; mais c'eſt particulièrement dans la jeuneſſe que l'on y doit faire attention, parce que, dans ce tems, il eſt toujours poſſible de remédier aux accidens.

Ce ſont ces conſidérations qui me font haſarder d'écrire ſur une partie qu'il faut tirer de l'aviliſſement. Mon déſintéreſſement ſera bien prouvé, quand le public connoîtra, par les détails exacts de ma manière d'opérer & de ſoigner les pieds, que je n'ai d'autres vues que de lui être utile. Je ſuis même perſuadé que mon exemple encouragera nombre de praticiens en cette partie, à tâcher de mériter ſa confiance, & j'aurai alors le bonheur d'avoir contribué à délivrer, ou préſerver l'humanité de maux, qui, légers en apparence, vont ſouvent juſqu'à conduire au tombeau; ce qui n'eſt pas ſans exemple.



CHAPITRE PREMIER.

DES CORS.

ARTICLE PREMIER.

Définition des cors.

LE cor a pris différentes dénominations, suivant les différens auteurs. Avicenne (*a*) le définit une excroissance à peu près de la nature des ongles, laquelle vient près des jointures & vers les extrêmités des doigts des pieds: il le nomme *corne de pieds.* Cette définition ne paroît pas conforme à la nature des cors.

Les Latins ont appellé le cor, *verrue blanche* ou *clou*, par la ressemblance qu'il a avec la tête du clou. Quelques-uns l'ont encore nommé *œil de pie* ou *de coq*, à cause d'une certaine tâche noire que l'on apperçoit au centre, & que l'on diroit être la prunelle d'un œil.

Plusieurs auteurs, dans leurs Traités complets sur l'art de guérir, ont dit un mot de cette partie. Celse (*b*), traitant des maladies

(*a*) Lib. 14.
(*b*) Lib. 5. cap. 28. n°. 14.

de la peau, diſtingue les cors qui abondent moins en ſang, que les autres excroiſſances de la peau. Bernard Valentin (*a*) en fait mention dans ſa grande chirurgie, & rappelle des exemples de malheurs arrivés par la ſection imprudente des cors. Juncker (*b*) en fait un article détaillé, dans lequel il cite divers moyens propres à leur guériſon. Verduc (*c*) touche auſſi cet objet dans ſa pathologie. Heiſter (*d*) en donne un chapitre entier, qu'il diviſe en deux articles. Dolœus (*e*) dans ſon Encyclopédie, Pigray (*f*) dans ſon Epitome, Lavauguion (*g*) dans ſon Traité des opérations, Col-de-Villars (*h*) dans ſon cours de chirurgie, & nombre d'autres, traitent des cors des pieds; mais après avoir parcouru tous ces auteurs, on a le déſagrément de voir qu'ils ſe ſont preſque tous copiés, ſans entrer dans aucuns détails ſatisfaiſans ſur cette partie.

En général on pourroit définir le cor, un tubercule rond, ou excroiſſance cutanée, qui approche de la nature de la verrue ou durillon, parce que, dans ce cas, il paroît une éminence ſur la peau.

(*a*) Sect. 4. §. 3.
(*b*) Cap. 176.
(*c*) Tom. 2. cap. 51. art. 2.
(*d*) Cap. 176.
(*e*) Lib. 7.
(*f*) Cap. 13.
(*g*) Chap. 45.
(*h*) Des tumeurs, chap. 5. art. 12.

M. Wiſemann (*i*) penſe qu'il y a une différence eſſentielle entre le cor & la verrue, en ce que celle-ci pouſſe la peau en dehors, & que l'autre commençant à la cuticule, jette ſes racines en dedans.

La pratique m'a confirmé cette vérité; je puis même ajouter qu'il y a encore une très-grande différence entre le cor & le durillon, en ce que celui-ci n'occupe que la ſuperficie de la peau, & que jamais il ne pénètre plus avant, tandis que le cor & la verrue ont leur ſiège dans la partie intérieure de la peau, nommée *le cuir*.

Je vais, ſans m'arrêter à de plus amples détails, paſſer au développement des cauſes de cette infirmité.

ARTICLE II.

Des cauſes & de la nature des cors.

On attribue la cauſe du cor à une humeur épaiſſe & viſqueuſe, durcie dans les pores de la peau par une preſſion conſtante, qui forme enfin une ſubſtance calleuſe.

(*a*) Platérus prétend que ces excroiſſances ſont produites par le ſuc nourricier, deſtiné à l'uſage de la peau, arrêté & durci dans les pores par une preſſion conſtante.

Selon le ſyſtême de Lavauguion, il ſemble

(*i*) Chirurg. lib. I. c. 20.

(*a*) Troiſieme titre de l'Extubérance, page 393.

que la cauſe du cor provienne de la rupture des filamens nerveux du rézeau, ou *plexus* de la peau, & qu'alors le ſuc nourricier qui ſe diſtille continuellement de leurs extrêmités, ſe coagule ſous l'épiderme, & forme, par ſon épaiſſiſſement la ſubſtance du cor.

Ce ſyſtême eſt non ſeulement vraiſemblable, mais encore il ſe rapporte à tout ce que j'ai pu examiner dans la pratique; car je n'ai jamais trouvé un vrai cor qui ne ſoit ou ſur l'articulation des phalanges, ou à l'extrêmité de l'une d'elles.

Je conclus de-là que la cauſe du cor & celle du durillon ſont la même. C'eſt une preſſion, ou un frottement qui leur a donné lieu; à la différence cependant que la preſſion conſtante donne plus ſouvent des cors, comme les frottemens donnent des durillons, parce qu'ils attaquent plus particulièrement l'épiderme, ou ſurpeau, & que ſon ſiège eſt dans cette partie, tandis que la preſſion conſtante fait éprouver au plus profond de la peau un ſerrement contre la tête des os; ſerrement qui cauſe enſuite le déchirement. Ce qui ſuit va le prouver.

En découvrant légèrement la ſuperficie d'un cor avec un inſtrument tranchant, on apperçoit quelquefois deux & même trois points blancs, que le vulgaire appelle *racines* du cor; ce ſont autant de points de rupture où la circulation de la lymphe s'eſt arrêtée & épaiſſie.

J'ai trouvé la ſubſtance calleuſe du cor quelquefois ſi ferme & ſi ſèche, que ceux qui en étoient incommodés, bruſquant la douleur, oc-

caſionnoient bientôt des meurtriſſures qui formoient des tumeurs & des abcès; &, dans ce cas, le foyer de la ſuppuration, ſe trouvant au plus profond, & le pus ne pouvant ſe faire jour à travers le cal, il occaſionnoit des ravages affreux, qui, par un caprice de la nature, ont opéré la guériſon radicale, parce que la préſence du pus avoit détruit les adhérences du cor, & que, lors de la cicatrice, les liqueurs avoient pris d'autres routes; mais c'eſt un moyen bien dangereux.

Quelquefois cette ſubſtance eſt comme de la glu, par trochique aſſez conſidérable; mais cela n'arrive qu'aux perſonnes avancées en âge, & dont les cors ſont anciens, parce qu'il y a longtems que la nature s'eſt frayée cette route, qu'elle s'y dégage en abondance, & que les liqueurs ſont dans un plus grand degré d'atténuation.

Je l'ai vue (rarement à la vérité) fermenter, au point de ſe diſſoudre en eau, renfermée dans une eſpèce de kiſte, que l'on trouvoit après avoir découvert la premiere ſuperficie.

Il ſe trouve nombre de cors, en deſſous deſquels il y a une petite poche pleine d'un ſang vermeil, qui, dans l'inſtant où il entre en fermentation, cauſe de grandes douleurs.

Il eſt une eſpèce de cor qui ſe place aux articulations des phalanges des orteils, particulièrement au petit doigt, & qui cauſe des douleurs cruelles. Je l'ai examiné de près, & j'ai cru reconnoître que ce cor provenoit, comme les autres, de la rupture, ou du déchirement des filamens nerveux de la peau; mais que ces

déchiremens s'étant faits dans un tems où les capſules des articulations ont été tuméfiées, il s'eſt fait une adhérence de la peau avec ces capſules ligamenteuſes; & cela eſt d'autant plus douloureux, qu'au moindre frottement, la peau, faute de jouiſſance, s'en trouve vivement affectée.

Ordinairement ces cors abondent moins en matière excrémenteuſe à leur ſuperficie; mais, au moyen de l'adhérence, les liqueurs étant les mêmes, il n'eſt pas étonnant qu'elles ſe ſoient ouvert des paſſages, & qu'elle ſe pompent mutuellement.

Je ne dois pas oublier de dire que tous les vrais cors ne viennent pas ſeulement aux orteils. J'ai dit que le frottement ſur les parties oſſeuſes, ou la preſſion extérieure, cauſoit les déchiremens qui donnent naiſſance aux cors; la plante du pied, ſes parties latérales même en ſont quelquefois attaquées: alors ces cors ſont environnés d'un fort durillon qui augmente leur volume, qui les fatigue beaucoup, & qui les rend très-douloureux.

ARTICLE III.

De la douleur occaſionnée par les cors.

Pluſieurs cauſes contribuent à la douleur occaſionnée par les cors. J'ai déja fait voir que ceux qui avoient des adhérences aux membranes, étoient très-douloureux.

Quant aux cors ordinaires, qui ont à leurs extrêmités une forme calleuſe, il ſe fait une fil-

tration continuelle. La ſource étant au fond, il faut qu'elle faſſe effort pour ſe faire jour, & elle occaſionne par-là des tiraillemens affreux & inſupportables ; ce qui cauſe quelquefois une inflammation très-douloureuſe.

Le cor eſt abſolument inſenſible en lui-même ; la douleur n'eſt occaſionnée que par l'intimité & l'adhérence qu'il a avec la peau. La preuve en réſulte de la quantité que l'on peut en emporter avec l'inſtrument, ſans cauſer aucune douleur.

L'on pourroit comparer l'humeur excrémenteuſe qui forme la ſubſtance du cor, à de la corde à boyau, laquelle ſe reſſerre dans la ſéchereſſe, & ſe gonfle dans l'humidité. Dans l'un & l'autre cas, elle cauſe de la douleur, & ſouvent de l'inflammation ; *ce qui*, comme le prétend *Dionis* (*a*), *fait dire à tous ceux qui en ſont incommodés, qu'ils ont aux pieds un almanach qui leur annonce le changement de tems.*

Avant d'indiquer les moyens de guériſon palliative, ou radicale des cors, je crois devoir indiquer ceux de faire ceſſer & diſparoître certaines excroiſſances cutanées, qu'il ne faut pas confondre avec les cors. C'eſt ce que je vais faire dans l'article ſuivant, pour mettre ceux qui en ſont incommodés, en état de les diſtinguer & d'être en garde contre les charlatans, qui, ayant pu guérir ces ſortes d'excroiſſances, ſe flattent de guérir également toute eſpèce de cors.

(*a*) Opération de chirurgie, page 656.

ARTICLE IV.

De quelques excroiſſances cutanées, auxquelles on donne vulgairement le nom de cors.

Il ſurvient aux pieds nombre d'excroiſſances cutanées dont le détail ſeroit ici hors de place. On peut conſulter les auteurs qui ont traité des maladies de la peau, principalement le docteur *Turner* (*a*) & autres. Comme je n'ai pris pour ſujet de ce Traité que ceux des accidens qui ſont cauſés, ſoit par la fatigue de la marche, ſoit par les chauſſures, je me borne à cet objet.

Il ſe fait entre les orteils des frottemens en marchant. Si ces frottemens ſont continus, ils brûlent la peau ; elle devient blanche de la largeur d'une lentille, parce que la ſueur ou la tranſpiration interceptées, occaſionnent une inflammation dans ces parties.

Le moyen d'être ſoulagé, c'eſt de faire emporter avec un inſtrument la partie blanche & brûlée, de ſe repoſer, & de mettre entre les orteils affectés un morceau de mouſſeline unie, qui deſſèche cette partie. Il ne faut pas craindre que le coton cauſe d'accident, parce que ces parties ne ſont jamais au vif.

Entre le petit orteil & le voiſin, près de leur articulation avec les os du métatarſe, la peau ſe trouve continuellement comprimée & pincée en marchant, ce qui détache l'épider-

(*a*) Traité des maladies de la peau, art. 2. chap. 5.

me; &, par la facilité qu'elle a de ſe régénérer, elle jette continuellement à l'extérieur des ſuperfluités que j'ai vu quelquefois égaler la groſſeur d'une noiſette.

Le moyen le plus certain de ſe délivrer de cette incommodité, c'eſt de faire emporter avec un inſtrument tranchant ce ſuperflu. Le fond ſe trouve vif & vermeil, c'eſt ce qui cauſe de la douleur, parce que ces excroiſſances, imbues d'une ſueur âcre & corroſive, irritent perpétuellement ces parties.

Après cette opération, il faut fortifier l'eſpèce de plaie avec de l'eau-de-vie de lavande, ou autre infuſion de ſimples à froid dans l'eau-de-vie. On garnit enſuite l'entre-d'eux des doigts avec du coton cardé, que l'on a ſoin de changer tous les jours, parce qu'il ſe pelote, & l'on ſe repoſe autant qu'il eſt poſſible.

On peut traiter ces incommodités comme les brûlures, parce que ce ſont en effet des eſpèces de brûlures, cauſées par le frottement que ſouffrent les orteils dans le marcher. L'onguent qui ſuit m'a ſouvent réuſſi :

Deux blancs d'œufs, deux onces de tutie d'Alexandrie, deux onces de chaux vive, lavée dans neuf eaux, une once de cire neuve; ajoutez-y autant d'huile roſat qu'il en faudra pour en faire un onguent de moyenne conſiſtance.

Pour l'employer, on prend de la laine graſſe; on en forme un peloton que l'on enduit de

cet onguent, & on l'aſſujettit avec une petite bande entre les deux doigts.

J'obſerverai que ces excroiſſances ſe trouvent plus particulièrement aux pieds des femmes. Elles ſont occaſionnées par leurs chauſſures, qui contiennent leurs pieds comme dans une eſpèce d'entonnoir, où ils s'efforcent toujours d'entrer, au moyen de la hauteur de leurs talons.

Enfin, à divers endroits du pied, par un deſſéchement des fibrilles nerveuſes de la peau, il ſe forme à la ſuperficie de petits nœuds qui ne laiſſent pas de gêner les parties voiſines, & qui, d'ailleurs, prennent de l'accroiſſement; ce qui eſt auſſi gênant que ſi l'on avoit des grains de ſable dans ſes chauſſures. Il faut les emporter au plus profond de la peau, cela lui redonne ſon élaſticité première; &, comme il eſt poſſible de les emporter entièrement, & qu'il ne reſte aucune végétation, une ou deux opérations délivrent pour toujours de cette incommodité.

ARTICLE V.

De la cure palliative des cors.

La cure des cors ſe diviſe en *palliative*, & en *radicale*. Souvent celle-ci eſt la ſuite de l'autre; mais elle ne peut jamais ſe tenter, que l'on n'ait mis la première en uſage.

La cure palliative conſiſte à emporter & extraire, autant qu'il eſt poſſible, le cal des cors,

avec un inſtrument tranchant, car il eſt certain que les cors ſe reproduiſent des racines du cal que l'on n'a pu extraire.

Pluſieurs perſonnes ſont dans l'uſage de mettre leurs pieds dans l'eau une demi-heure, ou environ, avant de procéder à cette opération; mais il eſt bien plus avantageux de les faire couper & extraire à ſec, lors, toutefois, que l'on confie ſes pieds à un praticien prudent.

Celui qui opère peut & doit découvrir, ſans douleur, la ſuperficie des cors: cela lui fait appercevoir les différens couloirs de la matière excrémenteuſe, qui s'annonce par autant de points blancs ou noirs, que vulgairement on nomme *racines du cor*. On les cerne au plus profond, ce qui eſt d'autant plus facile, que ces parties, n'étant pas ramollies par l'eau, paroiſſent fort diſtinctes.

Il ne faut employer aucune force pour couper les cors, mais ſeulement contenir l'inſtrument, & en élever le tranchant, afin qu'il ne s'engage pas dans le cal. L'inſtrument qui ſert à découvrir la ſuperficie du cor doit être plat; & ceux qui doivent ſervir à cerner les racines doivent être pointus & concaves, afin de les extraire au plus profond. Si cependant la ſuperficie du cor étoit ſi ferme & ſi ſèche, que l'on ne pût l'emporter ſans courir le riſque d'émouſſer le tranchant de l'inſtrument, ou cauſer des tiraillemens douloureux, il faudroit bien l'humecter avec de l'eau tiède ſimple, ou avec des ſpiritueux.

Les cors qui, après avoir été découverts à

leur ſuperficie, ne laiſſent appercevoir aucun point blanc ou noir, ne doivent pas être coupés fort avant, autrement ils ſaigneroient. Il faut, quand on apperçoit au fond une couleur de chair aſſez naturelle, tondre les environs, & l'opération eſt faite. S'il exiſte au deſſous du cal une eſpèce de kiſte rempli d'eau, il faut lui donner iſſue; & s'il y a du ſang prêt à s'extravaſer, ce qui s'apperçoit à une tache rouge & vermeille qui occupe le centre, il faut enlever tout ce qui eſt cal, & ne laiſſer qu'une pellicule ſur la poche de ſang qui ſe deſſéchera, ou, ce qui eſt mieux, lui donner iſſue.

Cette première opération bien finie, l'on met les pieds dans l'eau environ un quart-d'heure; les adhérences à la partie calleuſe que l'on vient d'extraire, ſe gonflent; il paroît, où étoit le cal, une élévation très-blanche & ſpongieuſe, que l'on emporte de nouveau au ſortir de l'eau. C'eſt alors que l'on peut être aſſuré d'avoir obtenu une guériſon palliative aſſez durable; ſouvent même, par ce moyen, j'ai détruit pluſieurs cors. Je vais à préſent détailler les inconvéniens qui ſuivent la méthode de mettre ſes pieds dans l'eau avant de faire couper ſes cors, & indiquer les vrais moyens de les ſoigner ſoi-même avec ſûreté.

Mettre ſes pieds dans l'eau, c'eſt donner lieu à un ramolliſſement de toutes les parties calleuſes; c'eſt mettre & le cal, & les chairs qui l'avoiſinent, dans un même état, de manière qu'il n'eſt plus poſſible à celui qui opère de diſtinguer ce qui eſt cal d'avec les chairs, &

il a bien plus de peine à conduire l'inftrument. Il fe contente alors de cerner le cor au plus profond, & de tondre les environs.

Mais quelque habileté, quelque connoiffance que l'on ait dans cette partie, il eft impoffible de ne pas laiffer exifter quelque portion calleufe, qui ne feroit pas reftée en fuivant la méthode que j'ai précédemment indiquée.

Cependant cet ufage ne doit pas être profcrit entièrement; car, fi l'on coupe fes cors foi-même, il eft bon de mettre fes pieds dans l'eau demi-heure avant: la raifon de cette précaution eft, que l'on eft toujours mal à l'aife pour opérer, & que fi, malheureufement en coupant un cor, l'inftrument venoit à s'engager dans le cal avant que l'on eût fenti de la douleur, on pourroit avoir attaqué une partie nerveufe ou tendineufe, ouvert les membranes de l'articulation & féparé les ligamens, ce qui peut caufer des ravages affreux, & même la mort.

Il ne faut pas croire qu'en coupant un cor, & le faifant faigner, il peut s'enfuivre la mort, c'eft une erreur: s'il arrive des accidens fâcheux, ils ne peuvent être que les fuites de la négligence & du peu de foin que l'on apporte à ces coupures; car fouvent, en coupant un cor foi-même & à fec, l'inftrument s'engage dans le cal jufqu'au vif; on retire l'inftrument & le cal, venant à fe rejoindre, enferme ou du fang qui s'extravafe, ou de la mal-propreté, ce qui caufe une fuppuration fouvent dangereufe, particulièrement fi le fang eft attaqué de

quelque vice ou si les personnes sont fort âgées, & ont par conséquent les extrêmités foibles & débiles.

Cette cure, que je nomme palliative, pourroit s'appeller de préparation pour parvenir à la radicale ; car il seroit impossible d'espérer cette dernière, si l'on n'avoit primitivement mis celle-ci en usage.

ARTICLE VI.

De la cure radicale des cors.

Il faut toute la hardiesse possible pour assurer la guérison radicale de toute espèce de cors, & une confiance aveugle & téméraire pour se livrer aux épreuves dangereuses que l'on met en usage, & dont on est souvent la victime.

J'ai fait voir la nature des cors, & prouvé le peu d'assurance que l'on pouvoit donner de leur guérison ; mais, d'ailleurs, il est facile de juger soi-même que lorsque la nature s'est frayé la route d'un écoulement quelconque, il est extrêmement difficile de la changer. Tout ce que l'on peut faire, c'est d'essayer avec circonspection de la détourner ; mais on ne peut jamais en assurer la réussite positive.

J'ai fait quantité d'épreuves sur nombre de personnes qui auroient tout risqué pour en obtenir la guérison : elles m'ont souvent réussi ; mais j'ai employé divers moyens, & souvent je n'ai réussi que contre mon attente, tandis

tandis que celles qui me paroissoient infaillibles n'avoient aucun succès.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la recherche d'un spécifique pour les cors en général, a été reconnue infructueuse. Le docteur *Turner* (*a*) dit d'après *Sydenham*, l'Hippocrate Anglois, que si quelqu'un employoit toute sa vie à découvrir un spécifique pour les cors, il mériteroit bien de la postérité, & auroit suffisamment servi le genre humain.

D'après des autorités de cette espèce, ne seroit-ce pas une folie que de se vanter de posséder un spécifique radical pour la guérison de toute espèce de cors ? n'est-ce pas une absurdité incroyable d'imaginer que le même spécifique agira avec la même force sur les qualités différentes des peaux? Il faut n'avoir jamais vu ni suivi l'accroissement & la destruction des cors, pour tenir un pareil langage.

Les gommes sont un des meilleurs spécifiques pour la guérison des cors; j'ai particulierement éprouvé cet effet du *galbanum*. Il échauffe, attire & résout : avec ces qualités, il opère souvent la guérison des cors; mais il est d'une odeur si fétide, qu'il faut en quelque sorte se séquestrer de la société pendant que l'on en fait usage. On le fait dissoudre dans le vinaigre, & l'on en met gros comme un pois sur les cors, après les avoir bien préparés; on les couvre ensuite de peau, & l'on a soin de changer cet opiat toutes les vingt-quatre heu-

(*a*) Traité des maladies de la peau, Tom. II. chap. 5.

res, & de racler la petite ſurpeau. La poix navale dont ſe ſervent les cordonniers, eſt fort bonne pour les détruire; on l'emploie comme le galbanum.

La gomme ammoniac ramollit, attire & réſout les tumeurs & duretés, ce qui la rend bien efficace pour guérir les cors. En général, tout ce qui amollit, fond & réſout, a la même propriété, mais principalement toute eſpèce de gomme. Je vais donner quelques recettes d'emplâtres qui m'ont également bien réuſſi.

Emplâtre composé par Sennert.

Une once de poix navale.
Une demi-once de galbanum diſſous dans le vinaigre.
Un ſcrupule de ſel ammoniac;
Un gros & demi de grand diachylum.
Mêler le tout ſelon l'art.

Du recueil des méthodes de M. Helvetius.

Une demi-once d'antimoine cru, pulvériſé;
Deux dragmes de mercure doux;
Et ſix grains de ſublimé corroſif.

Broyez le tout pendant long-tems ſur le porphyre, & l'incorporez exactement avec l'huile d'œuf, pour en faire un onguent de moyenne conſiſtance. L'on en applique ſur le cor, gros comme une lentille, après qu'il a été bien préparé; l'on réitère toutes les vingt-quatre heures ce même panſement; il m'a ſouvent réuſſi.

Je joindrai, d'après M. Rouſſelot (*a*), la recette d'un onguent que feu Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Comte de Clermont, Prince du Sang, fit pluſieurs fois compoſer en ſa préſence, pour le diſtribuer *gratis*.

Prenez de la céruſe lavée à l'eau roſe, de la litharge broyée à l'eau de muguet, du minium purgé à l'eau de morelle, de chacun trois onces : d'huile de roſe par infuſion, vingt-deux onces ; de la cire vierge, jaune, une livre ; mettez le tout dans une terrine verniſſée, joignez-y quatre onces d'eau de morelle ; faites cuire le tout à petit feu, juſqu'à ce que l'eau ſoit évaporée, en remuant toujours avec une ſpatule de bois, pour empêcher la litharge de brûler, & pour qu'elle ſe communique : quand vous appercevrez que le tout enſemble prendra conſiſtance, vous retirerez la terrine du feu pour y ajouter ſept gros de camphre raffiné & broyé dans ſix à ſept gouttes d'eſprit d'eau-de-vie de lavande, & ſix gros de térébenthine ; alors vous remuerez le tout juſqu'à ce qu'il ait pris une conſiſtance d'emplâtre ; vous l'étendrez ſur un marbre pour en faire des magdaléons. Il faut, pour s'en ſervir, employer de la peau de gant.

J'ai éprouvé tous ces emplâtres, dans leſquels, s'il y entre des cauſtiques, il entre auſſi aſſez de correctifs pour que l'on n'ait rien à craindre ; & je puis aſſurer que les peaux les

---

(*a*) Chap. 7 de ſon ſixième Traité.

plus délicates ne riſquent point d'en faire uſage; au contraire, l'uſage réitéré de leur application peut amener la deſtruction des cors, en ne gênant plus la circulation. L'on peut employer avec beaucoup d'efficacité les emplâtres qui ſuivent :

L'Emplâtre de Vigo avec ou ſans le mercure.
Celui de grenouille avec le mercure.

Celui de *ranis* de Mynſicht, le mucilage, le diapalme, &c.; & l'on en recevra de grands ſoulagemens, même la guériſon, ſi les cors ont été bien préparés, & pourvu que l'on ſoit conſtant dans l'application du remède.

Je vais encore indiquer quelques moyens plus ſimples, mais deſquels il ne faut attendre que des ſoulagemens momentanés, parce qu'il faut toujours en venir à faire extirper le cal.

La cire verte à criſtaux, ou la cire molle dont ſe ſervent les Notaires, le ſavon de toute eſpèce, la peau d'empois que l'on trouve chez les chandeliers, la joubarbe pilée, les feuilles de ſouci, celles de roſe, la vermiculaire qui croît le long des murailles, la feuille de lierre & autres adouciſſans & émolliens, qui maintiennent le cal des cors dans un état de molleſſe & de diſſolution, peuvent s'employer.

Les remèdes cauſtiques ſont ſans contredit les plus ſpécifiques pour la deſtruction radicale des cors, après qu'ils ſont bien préparés; mais les inconvéniens de l'emploi ſont très-dangereux, parce que ces cauſtiques venant à ſe

fondre, peuvent attaquer le genre nerveux, les tendons, & faire des ravages affreux. J'aimerois mieux me ſervir des cautères actuels pour cautériſer les différens couloirs de la matiere excrémenteuſe; car c'eſt tout ce que l'on peut deſirer que de diviſer la matiere, & lui faire enfiler d'autres routes que celle qui produit la formation du cor.

Avicenne (*lib.* 4.) conſeille de deſſécher par degré le cor avec un morceau de bois enflammé, qu'on approchera du mal le plus qu'on pourra: il faut, ſelon lui, réitérer cette opération juſqu'à ce que le cor ſoit emporté, & appliquer enſuite du beurre cuit, pour achever de deſſécher la racine du cor.

Chauliac (*a*) indique un autre remede dont l'effet me paroît auſſi incertain que celui du précédent. Il faut, dit-il, racler la partie du cor qui excède, & l'applanir le plus qu'il ſera poſſible; enſuite appliquer une platine de fer-blanc, ou un emplâtre, au milieu de laquelle ſera percé un trou de la grandeur du cor, & verſer une goutte de ſoufre brûlant, qu'on laiſſe éteindre ſur la partie du cor; après quoi le frotter avec du cérat, & prendre du repos.

M. Rouſſelot (*b*) rapporte l'hiſtoire d'une perſonne de conſidération, renfermée depuis dix ans au Château de la Baſtille. Il dit que cette perſonne, après avoir guéri des verrues qui

(*a*) Chap. 7 de ſon ſixieme Traité.
(*b*) Toilette des pieds, page 63.

lui défiguraient les mains, employa avec autant de ſuccès le même moyen pour ſes cors. Elle faiſait un peloton de la toile d'une araignée, le poſait ſur le cor, & y mettoit le feu ; la toile, ainſi pelotée, ne ſe conſumant que par degrés, lui faiſait reſſentir les plus vives douleurs ; mais elle parvint par ce moyen à faire diſparaître ſes verrues, & enſuite ſes cors.

J'ai indiqué ces trois remèdes violens, parce que, s'il ſe trouve quelqu'un aſſez téméraire pour les mettre en uſage, la douleur cruelle qu'ils feront éprouver, avertira qu'on ne doit pas pouſſer la tentative plus loin. Le dernier de ces moyens m'a cependant réuſſi ; mais il ne faut pas l'employer indiſtinctement ſur tous les cors.

J'avoue qu'une perſonne qui ſouffre, oſe quelquefois tout entreprendre pour obtenir du ſoulagement, & que dans ce cas on emploie ſans répugnance les remedes les plus forts, croyant en éprouver de plus prompts & de meilleurs effets ; mais il ſerait fort imprudent de courir les riſques de s'eſtropier ; ce qui arriverait, ſi les cors avaient de fortes adhérences aux parties nerveuſes ou tendineuſes de la plante du pied ou des orteils ; &, dans le cas où l'on ſe déterminerait à employer ces moyens, il ne faudrait jamais les riſquer de ſon chef, mais appeller ceux qui ſont en état de juger & du mal & du remède.

Une derniere réflexion qui mérite que l'on y faſſe attention, c'eſt de ne jamais employer que des palliatifs dans le cas où les cors ſont

douloureux & lorfqu'il y a inflammation : fi l'on veut tenter la cure radicale, i faut attendre que l'inflammation foit diffip(e, pour ne point rifquer d'augmenter le mal.

Lorfqu'un cor eft douloureux & qu'il y a inflammation, il n'y a plus à balarcer ; il faut prendre du repos, pour tâcher d'otenir la réfolution de l'inflammation, qui pe|t n'avoir été caufée que par une marche forcée ou par des chauffures gênantes. Mais, dans lecas où l'inflammation ne diminueroit pas, c'e| une preuve qu'il y aura abcès aux environs ou a-deffous du cal ; il faut alors appliquer fur le cc un emplâtre d'onguent de la mère, que l'on tend fur un morceau de peau de gant de la l:geur d'une pièce de vingt-quatre fous, & couvr: le pied d'un cataplafme compofé de mie de pai & de lait, auxquels on ajoutera deux jaunes 'œufs. L'on peut même, fi l'inflammation eft onfidérable, faire fur toute la partie une embrcation d'huile rofat, avant d'appliquer le cat?lafme.

Cet accident bien foigné eft l'aire de deux fois vingt-quatre heures, fans lai:r à craindre d'autres accidens. Le pus fe faitjour aux environs du cal, où l'on donne iie à la matière ; on lave la partie avec du n chaud, & l'on applique deffus un emplâtr de grand diachylum, qui achève de cicatrir.

En coupant un cor foi-mêm, on peut s'il eft fur les parties latérales deorteils, ouvrir une petite artériole, ce qui dmeroit du fang en abondance : il ne faut pas'effrayer, mais appliquer fur l'ouverture un orceau d'agariç

de chêne qre l'on trouve chez les apothicaires, & le conteiir avec une petite bande. A défaut d'agaric, oı met ſur l'ouverture un petit morceau de pa]ier brouillard & deſſus une petite compreſſe: la réunion ne tarde pas à ſe faire, parce que es parties ne ſont point charnues, & qu'il y ꞔ un point d'appui.

On peut encore piquer un nerf ou un tendon; la dcıleur alors ſeroit horrible & même convulſive.

Dans ce cas, il faut employer les remèdes balſamique purs, tels que l'huile de térébenthine, cellede cire, ou celle des Philoſophes: les baumesle Fioraventi, du Pérou, de mille-pertuis, oı l'eſprit de vin.

Souventrop de crédulité, ou d'inexpérience, fait que l'a applique ſur les cors des emplâtres compoés de cantharides, ou de cauſtiques violens, qı occaſionnent des ravages conſidérables; il ſrvient inflammation, la peau s'excorie, les tıdons ſe trouvent quelquefois découverts. Ilıe faut pas, dans ce cas, employer les onguengras & onctueux; il faut y appliquer les ſpitueux & deſſéchans, & avoir attention d'apiquer ſur toute la partie un cataplaſme émlient, pour diſſiper l'inflammation.

S'il s'étoitormé eſcarre, il faudroit en procurer la chut par un digeſtif fait avec le beurre frais, l'hıe d'amandes douces, un jaune d'œuf & le ſran, ou ſe ſervir de baſilicum avec un peuie baume de térébenthine, & lever ce digeſ lorſque l'eſcarre viendra lâche & mouvante pour y ſubſtituer les remèdes

balſamiques que j'ai indiqués pour la piquure des tendons & des nerfs.

Tant de précautions paroîtront minutieuſes pour des maux ſi légers en apparence; mais il ne faut pas perdre de vue qu'il n'eſt pas de petits maux aux pieds.

D'ailleurs, il faut remarquer que les os des phalanges des orteils ſont ſpongieux, & nullement crouteux, par conſéquent faciles à ſe carier; que les cors ſont près des gaînes des tendons, ſouvent adhérens, & capables de communiquer leur douleur dans tout le corps muſculeux auquel ils appartiennent; & que la pente des humeurs & le vice des liqueurs peut ſe communiquer par ce moyen à l'habitude du corps: c'eſt pourquoi il faut, autant qu'il eſt poſſible, remédier promptement à ces accidens.

Je paſſe maintenant à ce qui concerne les verrues & la manière de les traiter.



CHAPITRE II.

DES VERRUES.

ARTICLE PREMIER.

Des causes & de la nature des verrues.

SUivant *Galien* (*a*) les verrues sont une matière hétérogène & contre nature, qui se trouve poussée avec violence vers la peau, par la force des facultés internes; d'où il faut conclure qu'elles sont de la nature de tous les autres boutons ou pustules qui paroissent sur la peau.

Suivant *Juncker*, les verrues sont des excroissances extraordinaires des fibrilles nerveuses de la peau, qui s'attachent sur-tout au visage & aux mains. Les principes de toutes ces excroissances procèdent d'une humeur grossière, mélancolique ou flegmatique salée, & convertie en mélancolie, qui, destituée de circulation, s'épaissit insensiblement, & forme ces callosités qu'on appelle verrues. Cette sorte d'incommodité ne produit aucune douleur, en lui laissant

(*a*) Lib. 2. de Morb.

un libre cours, elle défigure ſeulement la partie affectée.

Ce qui diſtingue les verrues des cors, c'eſt que ceux-ci ont leur baſe beaucoup plus large au fond de la peau, & très-petite à ſon extrémité, tandis que les verrues ont une ſurface plus ou moins large au niveau de l'épiderme, & qu'elles forment une eſpèce de pivot. J'ai dit qu'elles ne cauſoient aucune douleur; mais celles ſituées à la plante du pied ſont très-douloureuſes, parce qu'elles ſont continuellement macérées dans la marche.

On compte pluſieurs ſortes de verrues, qui toutes procèdent du même principe; il n'y a de différence que dans l'eſpèce, ce que je vais faire en ſorte de développer le plus clairement qu'il me ſera poſſible.

Les verrues ſont différenciées quant à l'eſpèce, & le ſont également quant aux effets. Les anciens ne s'accordent pas avec les modernes ſur leur nom, leur nature & leur cauſe: c'eſt pourquoi je ne parlerai ici que des plus connues.

Les verrues proprement dites ſont de trois eſpèces; ſavoir, les rondes, les plates & les pendantes. Elles s'attachent plus aux mains & au viſage qu'aux pieds.

Les rondes, qui ſont les plus ordinaires, ont une tête ſemblable à celle d'un petit porreau; c'eſt auſſi la raiſon pour laquelle on leur donne le nom de cette plante, & parce qu'elles s'attachent à la peau par de petits filamens.

Les plates ont une baſe moins élevée que

les précédentes, mais ſont beaucoup plus larges : on les nomme en latin *verrucæ formicariæ*, verrues de fourmis, ou verrues baſſes; parce qu'en coupant leur ſuperficie, on éprouve une douleur ſemblable à celle que cauſent ordinairement ces ſortes d'inſectes. *Celſe* prétend qu'elles s'attachent plus volontiers à la paume de la main & à la plante des pieds, comme je l'ai remarqué, ayant ſouvent trouvé de ces verrues à la plante des pieds, où elles cauſent de très-grandes douleurs.

Les pendantes ont une élévation ſur la peau; on les nomme par cette raiſon verrues pendantes, *verrucæ penſiles*, ou *achrocorda :* celles-ci naiſſent ordinairement ſur les mains des enfans & tombent d'elles-mêmes.

On met encore au rang des verrues différentes eſpèces de condylômes, tels que le fic, le mariſca, les crêtes & les thymus; on y met auſſi différens tubercules, comme le charbon, le furoncle & les bourgeons, le *noli-me-tangere*, le ptérigion; & enfin des taches de la peau, comme les alphos, le melas & la leucée : mais je m'en tiendrai ſeulement aux verrues proprement dites.



ARTICLE II.

Du traitement des Verrues.

On connoît deux manières de traiter les verrues; ſavoir, l'extirpation, ou l'application des remèdes extérieurs. Le Docteur Turner en diſtingue trois, le cautère actuel ou potentiel, l'inciſion, & la ligature.

Ces différens traitemens ont lieu ſuivant les différentes eſpèces de verrues; mais il faut, avant tout, examiner ſi l'excroiſſance n'eſt point accompagnée de quelque vice malin qui puiſſe la faire devenir cancéreuſe. Dans ce dernier cas, les ſignes diagnoſtics ſont un picotement continuel & une douleur extraordinaire dans la partie affligée. Il faut examiner en ſecond lieu ſur quelle partie la tumeur eſt ſituée, afin de pouvoir déterminer le genre de remède ou de traitement que l'on peut employer, autrement on expoſeroit le malade aux accidens dont j'ai parlé dans le chapitre des cors.

Les verrues rondes & pendantes étant à peu près ſemblables, ſe traitent également, lorſqu'elles ſont ſituées avantageuſement, c'eſt-à-dire, lorſqu'elles ne ſe trouvent point placées ſur les jointures des phalanges: on peut employer la ligature, & l'extirpation peut s'en faire ſans laiſſer à craindre de fluxion. Pour y parvenir, il faut lier la verrue dans ſa racine avec un crin, ou du fil ciré, & ſerrer par degrés, autant que le malade peut le ſupporter. Alors,

les ſucs qui ſe portoient dans cette partie, étant interceptés au moyen de la ligature, il eſt ſans difficulté que les verrues doivent ſe deſſécher & tomber d'elles-mêmes. Pour opérer une chute plus prompte, il feroit extrêmement dangereux de les frotter avec de l'arſenic ou du ſublimé. On peut, lorſque la verrue eſt tombée, toucher la racine avec quelque eſcarotique, ou ſimplement avec une aiguille rougie au feu; ou bien ſe ſervir de la toile d'araignée, comme je l'ai indiqué à l'article de la guériſon des cors.

On peut employer l'inciſion pour traiter les verrues de la même eſpèce. Cette opération ſe pratique en la coupant au niveau de la peau; mais alors il eſt néceſſaire de cautériſer, pour deſſécher radicalement la racine, au lieu que la ligature peut ſouvent l'emporter toute entière.

On peut encore les enlever de la même manière que les cors, en les cernant légèrement tout autour avec le biſtouri; mais cette opération ne ſe doit confier qu'à une perſonne expérimentée, ſi l'on ne veut pas s'expoſer au danger qui pourroit réſulter de l'inexpérience du praticien.

Les verrues baſſes, ou verrues de fourmis, qu'on nomme *myrmecia*, ſont encore plus difficiles à emporter que les précédentes, par la raiſon qu'étant moins élevées ſur la ſurface de la peau, les racines ont plus de profondeur.

Sur cela pluſieurs auteurs ſont d'avis de cautériſer, & emploient en effet les eſcarotiques les plus violens, tels que le ſoufre, la pierre

infernale ou le ſublimé; mais c'eſt un genre de traitement trop dangereux pour pouvoir être conſeillé : je vais en citer un exemple rapporté par *Turner*.

(*a*) " Une fille fort incommodée de verrues, " ſenſible aux reproches de mal-propreté qui " lui furent faits à cet égard, s'adreſſa, pour " s'en délivrer, à un barbier, qui, pour un " demi-écu, en entreprit la cure. Pour y réuſ- " ſir, il en entoura d'abord pluſieurs de terre " glaiſe, couvrit leurs têtes avec du ſoufre, " auquel il mit le feu avec une allumette. La " courageuſe fille, remplie du deſir de ſe voir " délivrée de cette difformité, ſupporta la dou- " leur en héroïne, & dit même au barbier de " continuer à brûler ces excroiſſances, s'il le " croyoit néceſſaire; mais cet empirique l'ayant " aſſurée que celles-là étoient ſuffiſamment brû- " lées, il lui ordonna ſeulement de mettre à " la place de la terre glaiſe un peu de beurre " frais, & de revenir le lendemain pour en en- " treprendre d'autres. Elle fut tourmentée par " la ſoif & la chaleur durant toute la nuit, " qu'elle paſſa fort inquiète; elle trouva le ma- " tin la main & le bras enflés juſqu'à l'épaule, " avec douleur & inflammation. Dans cet état " elle envoya chercher le barbier, qui, fort " ſurpris de l'accident, fut chercher un chirur- " gien, qui, un peu moins ignorant que lui,

(*a*) Turner, chap. V. ſeconde partie, pag. 26 & 27. des maladies de la peau.

„ fit une embrocation ſur le bras avec l'huile „ roſat, & appliqua le cataplaſme de mie de „ pain & de lait ſur le dos de la main. La dou- „ leur fut adoucie & la tumeur déſenflée par „ cette méthode; mais continuant, après la „ chute des eſcarres, les applications graiſſeu- „ ſes, les tendons découverts dans deux des „ articulations des phalanges ſe corrompirent, „ comme l'auroient fait les ligamens & les „ cartilages, ſi une perſonne plus expérimen- „ tée n'eût été appellée; mais, malgré tous ſes „ efforts une des articulations reſta gênée, & „ une autre preſque ſans mouvement ".

Il paroît aſſez clair que la tumeur & l'inflammation du bras furent occaſionnées par la grande ſenſibilité des jointures des doigts, que l'opérateur ne diſtingua point des parties charnues & moins ſenſibles, ni à l'égard de la doſe du ſoufre, ni à l'égard du panſement.

ARTICLE III.

Des différens moyens de guérir les verrues.

Rhazis prétend que pour réſoudre & deſſécher les verrues, il faut les frotter avec des feuilles de caprier, ou des carobes humides, juſqu'à parfaite guériſon.

D'autres conſeillent d'appliquer deſſus des feuilles pilées de millefeuille, d'herbe à Robert, de pourpier des Indes, de grande ſcrophulaire, de la verrucaire ou herbe aux verrues, dont on diſtingue la grande & la petite, qui naiſſent

ſent toutes deux le long des chemins & des lieux incultes & ſablonneux. Chacune de ces herbes pilées peut s'appliquer ſéparément ou enſemble. Leur vertu eſt de relâcher les parties, & de réſoudre l'humeur épaiſſie : elles peuvent s'employer ſans aucun danger.

Le ſuc d'alleluia, ou *trifolium acetoſum*, qui croît dans les forêts, celui de tithymale, ou le lait de figuier, peuvent auſſi s'employer. Ils ont cependant une vertu corroſive qui peut attaquer les peaux délicates ; mais l'inconvénient ſe bornera à très-peu de choſe.

On preſcrit auſſi un cataplaſme compoſé de fiente de chèvre, de vinaigre ; de nielle pilée, qu'on applique ſur la verrue.

Différens auteurs conſeillent de les frotter avec du vieux levain de ſeigle, délayé dans du lait de figuier & de tithymale.

On ſe ſert encore d'un liniment compoſé de la maniere ſuivante :

℞. *Trois dragmes d'huile de tartre.*
Une dragme d'onguent blanc camphré,
Un ſcrupule de chaux vive ;

ou bien encore

℞ *Cire neuve, Réſine, Huile de Camomille, de chaque un gros, Tacamahaca deux dragmes ; Orpiment une dragme ; dont vous faites un emplâtre :*

Ou bien employez l'emplâtre de *Vigo*, avec le quadruple de mercure.

La méthode des anciens s'exécute par les cauſtiques & par les acides, & c'eſt celle qui m'a toujours réuſſi. Elle demande des connoiſſances ſur l'état de la verrue; mais il s'en trouve peu qui ne puiſſent être guéries par ces moyens. La verrue étant, comme je l'ai dit, l'aſſemblage de pluſieurs fibrilles de la peau, il ne faut que corroder ces fibrilles, les déſunir; & lorſque l'on eſt parvenu à ce point, la verrue périt & tombe en pouſſière.

L'eau-forte m'a toujours réuſſi ſans inconvénient, étant appliquée prudemment. Pour l'employer, on trempe la pointe d'un curedent dans l'eau-forte la meilleure poſſible, l'on en laiſſe tomber la premiere goutte qui ſeroit trop conſidérable, l'on poſe enſuite la pointe du curedent au milieu de la verrue; le peu d'eau-forte qui s'y trouve fermente & déſunit toutes les parties de la verrue; on réitère cette opération deux fois par jour, & lorſqu'on apperçoit que la verrue ſe déſunit, il faut quitter l'uſage de l'eau-forte; la verrue tombera d'elle-même. L'huile de tartre par défaillance opère la même choſe; mais l'effet en eſt plus long. Il faut obſerver de ne toucher que les plus groſſes verrues ſi les mains ſont remplies, les petites ſuivront la chute des autres.

Galien parle d'un homme qui ne les guériſſoit qu'en les ſuçant avec les lèvres, ce qui les rendoit aſſez éminentes & lâches pour pouvoir être arrachées avec les dents. Cette manière de les guérir eſt beaucoup moins douloureuſe, & n'eſt ſuſceptible d'aucun des inconvéniens

auxquels on s'expose par l'usage imprudent que l'on peut faire des caustiques.

Il ne suffit pas d'employer simplement les remèdes indiqués, pour obtenir la guérison qu'ils doivent opérer; il faut encore mettre en usage différens moyens que l'intelligence seule de l'opérateur peut déterminer, soit pour hâter la guérison, soit pour éviter la douleur. Par exemple, en touchant avec l'eau-forte les verrues basses à la plante du pied, au moment de la désunion des fibrilles, on éprouveroit de la douleur, ou il faudroit ne point marcher; alors on met dans le soulier une semelle de chapeau ou de buffle, à laquelle on fait un trou à l'endroit de la verrue, & assez grand pour la contenir. Par ce moyen on a le double avantage, & d'éviter la douleur, & d'empêcher la verrue de prendre de l'accroissement. Le même moyen peut s'employer pour soulager les durillons douloureux de la plante du pied.

En parlant des verrues, j'ai dit qu'il y avoit plus d'erreurs populaires sur leur destruction, que de moyens assurés de les guérir. En effet, chacun a son remède, ou pour mieux dire chacun a son erreur, & il ne faut que les examiner pour s'en convaincre.

Que le vulgaire ait adopté des erreurs, qu'elles se soient répandues dans le public, que l'on en adopte l'usage, cela paroit possible; mais que des auteurs respectables ayent donné les leurs, cela paroît étonnant.

Etmuller dit avoir fait usage de *l'usnée* humaine, espèce de mousse verdâtre qui croît sur les

crânes des perſonnes mortes d'une mort violente, & expoſés à l'air. Il prétend qu'en appliquant cette mouſſe ſur la verrue, elle doit ſe guérir en peu de tems.

Mais le remède le plus extraordinaire eſt celui que preſcrit *Juncker*, page 241. Il faut, dit-il, prendre un fil de la chemiſe d'un patient ou d'un mourant, & le prendre dans un endroit imbu de ſueur, par exemple, ſous les aiſſelles; faire à ce fil autant de nœuds que le malade a de verrues; frotter une de ces verrues avec un des nœuds, enſuite enterrer le fil dans un endroit humide, par exemple ſous une gouttière; & les verrues tombent à meſure que les nœuds ſe pourriſſent. *Juncker* aſſure que ce remède lui a parfaitement réuſſi, de même qu'à tous ceux qui ont, comme lui, été dans le cas d'en faire uſage. Je veux le croire; mais il ſemble qu'il faut une grande foi pour ſe le perſuader. Au reſte, l'expérience n'eſt ni coûteuſe, ni difficile à faire; toute la difficulté conſiſte à ſavoir quel rapport il peut y avoir entre un pendu & une verrue.

Je pourrois rapporter une infinité d'autres remèdes indiqués par différens auteurs, & qui reviennent tous à peu près au même; mais j'en ai déja trop cité. J'obſerverai ſeulement que les remèdes les plus doux ſont les meilleurs, ſi l'on veut les employer ſoi même; ſi au contraire on met ſa confiance en ceux qui connoiſſent cette partie, les cauſtiques opéreront bien plus promptement leur guériſon, & ne feront aucun dommage à la peau.

CHAPITRE III.

Des Durillons, de leurs causes, & des moyens de les guérir.

LES durillons ont pour causes ou des frottemens, ou des compressions constantes : c'est une macération de l'épiderme ou surpeau, qui, étant continuellement exposée à des frottemens, est plus particulièrement affectée.

La facilité avec laquelle l'épiderme se régénère, fait qu'aussi-tôt qu'il est détaché du corps muqueux, il ne peut plus s'y rejoindre, parce qu'il y en a déja un autre de formé. Alors cette première peau, desséchée, ne reçoit aucun suc nourricier ni accroissement; les frottemens réitérés en détachent plusieurs qui s'unissent ensemble, & forment cette espèce de carton que figurent si bien les durillons.

Les durillons occupent toutes les parties du pied qui éprouvent un frottement ou une pression constante : les jardiniers & les gens de la campagne qui marchent pieds nus, en ont un seul qui leur occupe toute la plante du pied ; il leur sert de semelle, au point qu'ils marchent habituellement sur les pierres, sans éprouver aucune sensation douloureuse ; il faudrait, pour les piquer, qu'ils rencontrassent

un corps pointu qui aurait percé la ſemelle d'un ſoulier.

Les Religieux déchauſſés, & tous ceux qui portent des ſandales, ont autour de la plante des pieds un bourrelet de durillons, parce que les chairs de ces parties n'étant pas contenues, elles ſe trouvent macérées & pincées autour de la ſandale, ce qui interrompt la circulation & cauſe ce deſſéchement.

Les perſonnes de cabinet, les Dames qui portent ſouvent des pantouffles, ſont dans le même cas, mais ſeulement autour du talon; parce qu'il n'y a que cette partie qui n'eſt pas contenue, & qui eſt expoſée à cette macération.

Quand les durillons ont acquis une certaine épaiſſeur & qu'ils ſont deſſéchés, ils deviennent durs comme de la corne; & c'eſt l'inſtant où ils cauſent de la douleur, parce que, ſoit en marchant, ou en faiſant tout autre exercice, ils gênent extrêmement & meurtriſſent les chairs qui les avoiſinent, & de ces meurtriſſures naiſſent des fluxions accompagnées de tumeurs, de rougeur, & quelquefois d'abcès; cela arrive plus particulièrement ſous l'articulation du gros orteil avec le premier os du métatarſe, endroit où ces durillons ſe placent le plus ſouvent, ainſi qu'aux talons.

En général les durillons ne ſont point douloureux, s'ils ne ſont compliqués d'aucuns accidens; ils éprouvent ſeulement le même inconvénient que les cors, c'eſt-à-dire, de ſe gonfler par l'humidité, & de ſe contracter dans

la féchereffe, ce qui caufe des tiraillemens fenfibles.

Le durillon fe détruit de lui-même en détruifant la caufe qui y a donné lieu, fans être obligé d'appliquer rien deffus; mais comme il eft impoffible de faire ceffer la caufe de ceux qui viennent aux pieds, & qu'il faudroit renoncer à marcher, il n'y a qu'un moyen de les foulager, c'eft de les faire diminuer lorfqu'ils ont acquis une certaine épaiffeur; par ce moyen on évitera les meurtriffures, les gerçures des talons, & les autres accidens dont ils font fouvent compliqués.

Cette opération fe fait, fans douleur, avec un inftrument tranchant; on enlève le cal feuille à feuille au fortir de l'eau, à peu près comme il s'eft formé; ce qu'on ne doit pas faire trop avant, parce qu'outre la douleur que l'on éprouveroit en marchant, il pourroit en réfulter des fuites fâcheufes.

On peut, en cas d'accident & à la première douleur, appliquer deffus un cérat compofé de partie égale de farine de nielle, de farine de froment & de cire neuve, que l'on incorporera enfemble; ou l'emplâtre de mucilage. L'huile de chaux eft auffi fort bonne pour ramolir les durillons, & avec cette précaution on évitera les accidens les plus fâcheux; mais le plus certain eft de les enlever prudemment avec l'inftrument.

On peut encore, après s'être mis les pieds dans l'eau pour ramollir les durillons, les frotter fortement avec une pierre-ponce, ou avec de la peau de chien de mer.

S'il ſurvenoit meurtriſſure au talon, ou à l'articulation du gros orteil avec l'os du métatarſe, & que l'on ſentît une douleur exceſſive dans le fort du durillon, avec chaleur & inflammation aux environs, il faudroit appliquer deſſus ce que je viens d'indiquer pour le ramollir, particulièrement le mucilage; &, lorſqu'il eſt ramolli, on enlève le cal feuille à feuille légèrement; & ſi l'on s'apperçoit qu'il veuille s'abcéder, il faut promptement donner iſſue à la matière, corroborer la partie avec quelque ſpiritueux ou du vin chaud, & appliquer enſuite du diachylum gommé qui achèvera de cicatriſer.

Il ne faut pas ouvrir les poches ou ampoules qui avoiſinent les durillons, il n'en réſulteroit rien de fâcheux, mais beaucoup de douleur.

C'eſt à quoi ſe borne le traitement de cette incommodité.



CHAPITRE IV.

De la nature & des causes des Oignons, avec les moyens de s'en garantir.

LES oignons sont une tumeur contre nature, qui, à proprement parler, est une espèce d'œdème froid, laxe & mou, de couleur blanchâtre: sans douleur par eux-mêmes, leur mollesse est telle, qu'en les comprimant avec le doigt, ils en conservent l'empreinte, pourvu que les mamelons du centre ne soient point desséchés.

Ce qui a donné lieu de les nommer ainsi, c'est la parfaite ressemblance de cette tumeur avec un oignon de jacinthe, dont le centre est d'un rouge brun, environné de petites pellicules blanchâtres, détachées les unes des autres en forme de rosace. Leur siège est ordinairement à la partie latérale intérieure du pied, sur l'articulation du métatarse avec le gros orteil; les femmes en sont plus ordinairement incommodées que les hommes.

Leur cause diffère totalement de celle des cors & des durillons; c'est une trop grande & continuelle trituration de l'humeur synoviale qui leur donne lieu: cette trituration de la synovie l'appauvrit, l'atténue & la divise souvent, en l'obligeant de sortir de ses capsules,

pour ſe porter, en ſe coagulant, au centre de la tumeur.

Les cartilages qui garniſſent intérieurement la tète ou la cavité des os, privés du rafraîchiſſement que leur fourniſſoit la ſynovie, ſe deſſèchent & ſe tuméfient; il ſurvient même gonflement à la tête des os de cette articulation, cauſé par l'échauffement & la dépreſſion des lames oſſeuſes; ils occupent alors plus de place; les tendons qui ſervent au mouvement de l'orteil, ſe trouvent contraints & ſubitement tendus les uns contre les autres; ils obligent ſouvent même cet orteil à ſe courber & à ſe placer deſſus ou deſſous ceux qui l'avoiſinent: alors le pied devient d'une difformité qui paroît malgré la chauſſure la mieux faite.

Deux cauſes contribuent à la trituration de l'humeur ſynoviale de cette articulation.

La première, eſt la chauſſure trop élevée des talons, à l'égard des femmes ſurtout. En effet, le pied étant élevé du talon ſur un pivot qui a peu de ſurface, il faut deux autres points pour rendre la marche aſſurée; l'un ſe trouve au petit orteil, & l'autre à l'articulation du gros orteil avec l'os du métatarſe; & c'eſt cette compreſſion qui donne lieu aux oignons.

Il eſt de toute impoſſibilité que de cette poſition il ne réſulte pas beaucoup de frottemens intérieurs à cette articulation, parce qu'elle eſt briſée & contre nature, vu qu'il n'y a que le gros orteil qui ſoit étendu, que la pointe du pied forme une p ente, & qu'il faudrait que

le pied fût horizontalement placé à la ligne de terre pour être à l'aiſe en marchant.

L'autre cauſe vient des chauſſures trop courtes. Le pied étant contraint entre l'extrêmité du gros orteil & le talon, il ſe briſe près cette articulation, & forme une éminence extérieure ſujette à des frottemens continuels.

L'éminence cauſée, ſoit par le gonflement des cartilages, ſoit par celui des os de cette articulation, étant continuellement preſſée par la chauſſure, arrête la circulation de la lymphe, & cauſe la ſtagnation du ſang; ou, ſi l'humeur ſynoviale ſe porte au centre & s'y deſſèche, l'on éprouve de la douleur, comme ſi un grain de ſable était dans un endroit très-vif. Si elle ſe joint au ſang coagulé, il en réſulte une fermentation; &, juſqu'à ce que la partie ſoit abcédée, on éprouve une douleur horrible. Ainſi, de quelque accident que les oignons ſoient compliqués, ils ſont extrêmement douloureux.

Ce que je viens de dire des oignons, qui attaquent plus particulièrement les femmes que les hommes, m'amène naturellement à une obſervation que je ne puis placer qu'en cet endroit.

Si l'on conſidère que le talon eſt beaucoup plus élevé que les deux autres points d'appui dans le marcher des femmes, on appercevra facilement que les points qui ſont près des articulations doivent beaucoup fatiguer; ce qui, comme je l'ai déja dit, occaſionne des oignons, ou cauſe des macérations de la peau entre les

deux derniers orteils; accidens qui ne ſe rencontrent que chez les femmes.

D'où l'on peut conclure que, ſi la chauſſure des femmes eſt avantageuſe à leur taille, elle les fatigue extraordinairement à ces deux points d'appui, puiſqu'elle leur cauſe des accidens très-douloureux.

Les jeunes gens qui marchent en équilibre ſur la pointe du pied, ſont dans le même cas que les femmes : cependant ils ſont moins incommodés qu'elles, parce qu'ils ont des inſtans de délaſſement, & qu'ils ont encore dans cette façon de marcher un mouvement élaſtique, dont les femmes ſont privées par la hauteur de leurs talons.

Le ſeul moyen de ſe garantir d'oignons, & même de toute incommodité aux pieds, c'eſt d'être abſolument en garde contre les chauſſures trop courtes; car elles ſont, comme je l'ai déja dit, la cauſe de preſque tous les accidens qui arrivent aux pieds.

Lorſque les oignons ſont encore dans un état de molleſſe, que les mamelons du centre ne ſont point encore deſſéchés & durcis, on peut ſe contenter de faire des frictions; pour cet effet, on met de la ſalive, à jeun, dans le creux de la main, & l'on en frotte la partie affligée juſqu'à ce qu'il ne reſte plus de ſalive, ce qu'il faut réitérer pluſieurs jours de ſuite; on applique après, en ſe couchant, un petit ſachet de ſel ammoniac, trempé dans de l'eau roſe, on l'aſſujettit pour la nuit, & on l'ôte tous les matins.

On y peut encore appliquer l'emplâtre de fiel de porc, qui ſe fait ainſi : prendre un fiel de porc mâle, le ſuſpendre dans la cheminée pour le deſſécher à moitié, de manière que le fiel ſe réduiſe à une eſpèce de pommade compacte; en prendre de la groſſeur d'un pois, l'étendre ſur du vieux gant, & l'appliquer ſur l'oignon, en réitérant toutes les vingt-quatre heures.

Lorſque le centre eſt dur & calleux par l'amas de la ſynovie qui s'y eſt deſſéchée, il faut extirper cette partie calleuſe, & appliquer deſſus des émolliens & fondans, pour l'adoucir & empêcher qu'elle ne s'irrite.

Si une trop grande & continuelle preſſion a fait coaguler & deſſécher dans le centre de la tumeur une humeur gypſeuſe; il faut alors en faire l'extirpation avec l'inſtrument; & lorſqu'enſuite il ſort de la cavité une humeur ſynoviale glutineuſe, il faut appliquer un emplâtre de diachylum gommé, qui diſſipera entièrement le mal.

On ne peut pas trop preſcrire ce qu'il faut faire aux oignons lorſqu'ils ſont compliqués d'accidens, parce que c'eſt la nature de ces accidens qui détermine le traitement. Il faut toujours y faire attention de bonne heure, & ſe fier à quelqu'un de prudent & d'expérimenté, afin d'arrêter le mal dans ſon principe, & de l'empêcher de faire des progrès : c'eſt ſouvent du ſoin du pied que l'on obtient la guériſon des accidens qui lui arrivent, comme je l'ai dit plus haut.

CHAPITRE V.

Des Engelures & des Mules.

LES engelures ont pour principe la ſtagnation du ſang, cauſée par le reſſerrement des vaiſſeaux capillaires de la peau, ce qui n'eſt occaſionné que par la rigueur du froid: les humeurs étant ainſi fixées, déchirent & ulcèrent les parties.

Les ſignes caractériſtiques de ce genre de mal, ſe manifeſtent ordinairement par une rougeur dans la partie affligée, accompagnée d'une enflure inégale dans la peau, d'une chaleur exceſſive & d'une démangeaiſon qui rendent cette incommodité inſupportable. Leur ſiège eſt ordinairement aux mains, aux doigts des pieds, aux talons, aux coudes, au nez, aux oreilles, on les nomme mules lorſqu'elles s'attachent aux talons.

Les engelures ne ſont pas dangereuſes; cependant, quand on n'y porte pas remède de bonne heure, elles deviennent très-difficiles à guérir; elles peuvent même quelquefois attirer la ſuppuration & la gangrène dans la partie.

Lorſque cette incommodité ſe déclare, & que les démangeaiſons commencent à ſe faire ſentir, il faut faire uſage d'une décoction de l'herbe appellée *pied-d'oie*, dans laquelle on mêlera

une quantité ſuffiſante d'eau végéto-minérale, s'en laver les pieds pluſieurs jours de ſuite, & réſoudre les humeurs par quelques fomentations, pour ouvrir les pores de la peau, avant qu'elle ſoit ulcérée.

On emploie à cet effet différens remèdes, tels que la ſaumure de bœuf, l'eau ſalée, les bains froids ou la neige, dont on frotte la partie malade. Mais ces remèdes ne feraient pas ſuffiſans ſi le mal étoit parvenu à un plus haut degré; dans ce cas, on preſcrit différens remèdes, tels que la décoction de navets gelés, le vin bouilli avec le ſel & de l'alun, réduits en cataplaſme avec la farine de ſeigle, du miel, du ſoufre, de l'encens, réduits en liniment avec de la graiſſe de porc. *Turner* indique encore les ſuivans :

℞ *Du vin blanc, une pinte; de l'alun, une once.*
Faire bouillir le tout un moment, laver la partie malade.

ou bien

℞ *De l'huile de Laurier, deux onces;*
du miel ordinaire, une once;
de la Térébenthine, demi-once.
Mêlez le tout, & frottez la partie.

Ce que je preſcris ici pour les pieds, convient & peut s'employer également pour les mains. Ceux qui ſont ſujets aux mules, ou engelures aux talons, doivent ſuivre la même méthode

pour préſervatif, ou faire uſage de l'emplâtre de *Turner* ; il eſt compoſé de diapalme, de bol d'Arménie, d'huile roſat & de vinaigre ; il ſert en même tems à garantir de la congeſtion ou ſtagnation des humeurs. Il faut avoir la précaution de le renouveller, ſitôt qu'il commence à devenir lâche, & continuer ainſi tant que le froid ſe fait ſentir.

Lorſque les engelures, ſoit des pieds, ſoit des mains, ſont ouvertes, on peut encore employer avec ſuccès le remède ſuivant : Prendre un vieux ſoulier, le faire brûler juſqu'à calcination, le mettre en poudre, le mêler avec de l'huile roſat, & l'appliquer ſur la partie. Pour former cette pommade, on prend une demi-once de ſavate calcinée, deux gros de litharge ; broyer long-tems le tout dans un mortier de plomb, enſuite y ajouter ſuffiſamment d'huile roſat pour réduire le tout en pommade, & l'appliquer ſur les parties ouvertes & ulcérées.

On doit obſerver de ne pas ſe préſenter tout-à-coup à un grand feu, lorſqu'on ſe ſent les extrêmités affectées, d'un grand froid, parce que cela peut augmenter l'engorgement des humeurs & occaſionner de l'inflammation : il faut réchauffer les parties froides par degré, les laver d'abord avec de l'eau tiède, & augmenter enſuite la chaleur.

CHAPITRE VI.

DES ONGLES.

ARTICLE PREMIER.

De leur nature.

LES ongles ſont des corps durs & ſolides, de figure ovale, tranſparente, ſitués à l'extrêmité des doigts, tant des mains que des pieds; leur ſubſtance eſt ſemblable à de la corne, étant, comme elle, compoſée de plusieurs fibres longitudinales qui ſe lient à meſure qu'elles ſe détachent de l'épiderme, & qui ſuivent la courbure de l'extrêmité des doigts qu'elles recouvrent.

Dans leur épaiſſeur, ils ſont à-peu-près ſemblables au carton compoſé de pluſieurs feuilles collées les unes ſur les autres; enſorte que les fibres de la premiere couche extérieure étant plus anciennes, ſont auſſi plus longues; & les intérieures diminuent par degrés, tellement que, depuis ſon union avec l'épiderme où l'ongle eſt plus mince, il augmente en épaiſſeur juſqu'au bout des doigts.

Les ongles ſont cependant diaphanes, de ma-

nière qu'ils laiſſent appercevoir les qualités de l'humeur qui domine au corps. Ils ſont ordinairement pourprins aux hommes ſanguins, bruns, obſcurs aux vieillards & aux mélancoliques, pâles aux perſonnes délicates; ils changent de couleur aux approches des accès de fièvre tierce ou quarte, & l'on tire des indications de leur couleur aux perſonnes attaquées de poiſon.

Les Anatomiſtes anciens ne ſont pas d'accord avec les modernes ſur la ſubſtance premiere qui leur donne l'accroiſſement. Les uns prétendent qu'ils ſont produits par les mamelons de la peau & l'extrêmité des nerfs, & les autres croient qu'ils ne ſont qu'une continuation de l'épiderme. En effet, ſi, après la macération, on tire adroitement l'épiderme de la main, les ongles ſe détachent pour le ſuivre; ce qui ſemble prouver le dernier ſentiment.

Ce qu'on peut encore remarquer, c'eſt que ſi, par un accident imprévu, un inſtrument tranchant entame la peau aux environs des racines de l'ongle, la cicatrice ſera fixée en cet endroit, & ineffaçable. Au contraire, ſi une légère écorchure n'attaque que l'épiderme au même endroit, avant la guériſon, on la verra ſe porter vers la racine de l'ongle, en ſuivant à peu près ſa marche & ſon accroiſſement : ce qui porte à croire que la ſubſtance eſt fournie par l'épiderme.

Lorſque l'épiderme eſt parvenu à ſon extrêmité, il ſe forme un repli ſémilunaire, dans lequel s'enveloppe la racine de l'ongle.

L'épiderme, à ce repli, eſt ſujet à ſe cor-

rompre par l'affluence des sucs nutritifs qui agissent continuellement. De-là provient la rupture de cette surpeau, qui occasionne en partie ce qu'on nomme *envies*, si douloureuses & si dangereuses lorsqu'on les arrache, parce qu'elles tiennent à la chair vive.

Les ongles bien conformés se renouvellent tous les quatre mois environ : il y a cependant des personnes qui perdent entièrement les ongles de leurs pieds tous les ans à certaine époque; il leur en vient sans douleur de nouveaux, qui, ayant acquis assez de consistance, repoussent entièrement ceux dont ils prennent la place.

Les ongles des mains & ceux des pieds ont bien la même consistance & le même accroissement; mais les vices de conformation & les accidens qui leur arrivent sont très-différens. Je vais détailler dans l'article suivant les accidens dont ceux des mains sont le plus affectés, avec les moyens de les prévenir ou de les guérir. Je passerai ensuite à ceux des pieds.

ARTICLE II.

Des moyens de bien conserver les ongles des mains; des vices de première conformation; & des accidens qui leur arrivent, avec les moyens d'y remédier.

Une belle main ajoute à un beau corps. Si elle ne répond pas aux autres agrémens, il semble qu'il y ait une difformité ou défectuosité

qui choque au premier coup d'œil, parce que cette partie eſt une de celles qui ſe préſentent le plus naturellement à la vue.

C'eſt à l'inſpection de la main que l'on juge ſouvent d'une perſonne bien née : c'eſt ce qui la diſtingue du commun; & c'eſt à la manière dont les ongles ſont ſoignés, que l'on juge de la propreté de la perſonne.

On ne peut diſconvenir que des ongles bien faits, bien rangés, de figure ovale, tranſparens, ſans aucune tache ni cannelure, animés d'une certaine couleur de chair, n'ajoutent beaucoup à la beauté de la main, mais tout le monde n'eſt pas doué de cet avantage. Il faut alors, pour y remédier, ſe confier à ceux qui, par état, peuvent juger des moyens qu'il faut employer.

Si les ongles ſont viciés dès la première conformation, il eſt preſque toujours impoſſible d'y remédier, c'eſt-à-dire, s'ils ſont ſcabreux, raboteux ou cannelés; mais s'ils n'ont que de l'inclination à ſe porter plus d'un côté que de l'autre, s'ils ſont trop couverts vers la racine, ſi, ayant été coupés long-tems trop courts, ils ne peuvent plus atteindre le niveau de la peau, il eſt très-poſſible d'y remédier.

Pluſieurs Charlatans ont annoncé qu'au moyen d'un emplâtre appliqué ſur les ongles viciés dans leur conformation, ils les feroient tomber & qu'enſuite ils reviendroient beaux & bien faits. J'aſſure au contraire, que l'on eſt fort heureux quand ils ne reviennent pas plus mal conformés; mais comme il eſt des cas où il

faut procurer la chute des ongles des pieds, j'aurai occaſion, à leur article, d'indiquer les moyens de les faire tomber.

Les accidens qui ne ſont pas vices de conformation, & qui ſont les plus fâcheux, ſont les panaris de pluſieurs eſpèces, parce que ſouvent le foyer de la ſuppuration détruit les adhérences de l'ongle dans ſa racine, par le ſéjour du pus, & qu'il tombe enſuite; celui qui lui ſuccède eſt ſouvent mal conformé, & peut ſe mettre au rang de ceux viciés dans la première conformation : il ſe jette en croiſſant tout d'un côté, ou ne croît plus en longueur; ſouvent même il n'a aucune forme déterminée; c'eſt une maſſe calleuſe dont on ne peut tirer aucun parti.

Quelque accident qui arrive à un ongle bien conformé, s'il eſt ſoigné à l'inſtant, & que la racine ne ſoit point endommagée, il reviendra beau & bien fait; quand même un inſtrument tranchant auroit abattu la totalité de l'ongle découvert, il en reſteroit aſſez dans le repli ſémi-lunaire pour qu'il revînt tel que l'on peut le deſirer.

Dans ce cas, il faudroit appliquer deſſus de la charpie imbue de quelque liqueur ſpiritueuſe, telle que de l'eau-de-vie de lavande par infuſion, l'eau-de-vie camphrée, ou autres capables de modifier la plaie; & lorſque l'ongle a pris une certaine croiſſance, & que la partie retranchée eſt devenue croûteuſe, il faut appliquer deſſus le cataplaſme ſuivant, qu'il convien-

dra d'employer toutes les fois que l'on voudra aider à la renaiſſance de l'ongle.

℞. *Deux ou trois poignées de Quinte-feuilles, pilées avec de la panne de Porc mâle, & l'appliquer deſſus.*

Dans une chutte violente, ou lorſqu'on reçoit un coup de quelque inſtrument contondant ſur les ongles, il faut à l'inſtant mettre la main dans l'eau froide; c'eſt un des meilleurs répercuſſifs; & s'il ſe fait extravaſation de ſang ſous l'ongle, il faut l'en tirer, ce qui s'opère ſans douleur en perçant l'ongle à l'endroit du dépôt; par ce moyen, ſouvent on évite la chute de l'ongle, parce que le ſang extravaſé ne ſe deſſèche pas toujours, il entre quelquefois en fermentation & cauſe ſuppuration. Après avoir fait évacuer ce ſang, il faut appliquer deſſus l'ongle un peu de charpie imbue de baume d'Arcæus.

Si l'ongle ſe trouvoit ſoulevé & en partie détaché de ſes adhérences, il faudrait emporter, avec un inſtrument tranchant & commode, la partie de l'ongle ſoulevée & détachée des chairs, le plus près poſſible de ſes racines; enſuite appliquer deſſus un plumaceau imbu d'un digeſtif ſimple, tel que la térébenthine, le jaune d'œuf & l'huile d'hypéricum bien mêlés enſemble.

Dans le cas où un corps piquant aurait percé l'ongle, ou ſe ſerait introduit deſſous ou dans ſes

parties latérales, il faudrait bien ſaigner, & enſuite tremper le doigt dans l'huile d'olive, l'envelopper bien exactement, pour le défendre des injures de l'air ou de la mal-propreté, & il n'arrivera aucun inconvénient.

Toutes les fois qu'il renaît un ongle, il faut tenir le doigt enveloppé dans un doigtier : cela facilite la régénération, enſuite appliquer le cataplaſme ci-deſſus; autrement il ſe pourrait que l'air extérieur durcît la partie croûteuſe & s'opposât à ſa nutrition; alors il pourrait s'arrêter avant d'avoir pris toute ſa croiſſance.

Les taches blanches qui paraiſſent aux ongles, ſont cauſées par la ſéchereſſe des lames dont ils ſont compoſés, & de ce qu'elles ne ſont pas intimément liées enſemble. C'eſt faute de liaiſon qu'elles paraiſſent; elles ſuivent la croiſſance des ongles juſqu'à leur extrêmité.

Pour les prévenir, il faut faire diſſoudre de l'alun dans de l'eau de rivière & s'y tremper ſouvent les mains.

Je n'indiquerai aucun moyen de ſe conſerver les mains en bon état; il y a aſſez de pâtes & de linimens qui produiſent tout l'effet que l'on en peut eſpérer.

La manière de ſoigner les ongles bien faits, eſt des plus faciles. Il faut les couper en rondeur & ſuivant la configuration des doigts, ſans qu'ils ſurpaſſent la chair, ni que la chair les ſurpaſſe, enſuite détacher avec la pointe des ciſeaux, ou un inſtrument commode, la pellicule de l'extrêmité de l'épiderme à l'endroit de la racine de l'ongle, qui ſouvent le recouvre

en partie, & cependant il ne faut point la couper de trop près; ensuite on ouvre un citron, & on les plonge dedans en triturant, ce qui achève de les nettoyer & de les animer; & avec une éponge imbue de la liqueur suivante, on les maintient toujours nets & luisans; elle débarrasse d'ailleurs ces surpeaux, que l'on nomme communément *envies*.

℞. *Une once d'huile d'Amandes amères;*
une dragme d'huile de Tartre par défaillance;
une demi-once d'yeux d'Ecrevisses, préparés,
Mêlez-y l'Essence de Citron, pour aromatiser.

ARTICLE III.

Des vices de conformation des Ongles des pieds, & des accidens qui leur arrivent.

Les ongles des pieds ont absolument le même accroissement & la même conformation que ceux des mains, si ce n'est que ceux des pieds ont ordinairement plus d'épaisseur; ce qui contribue beaucoup à affermir le pied en marchant, & à le garantir des rencontres fâcheuses.

L'ongle du pied a beaucoup plus de facilité à s'épaissir que celui de la main, parce que les liqueurs qui lui donnent l'accroissement, s'y portent avec plus d'abondance.

Un des principaux vices de conformation des ongles des pieds, c'eſt d'entrer dans les chairs par leurs angles. Il eſt des ongles qui croiſſent naturellement en limaçon, ou ſe replient, & vont piquer l'orteil voiſin ou celui auquel ils appartiennent : d'autres s'élèvent extraordinairement, au lieu de ſuivre le niveau de la peau ; d'autres, quoique bien conformés, acquièrent une épaiſſeur extraordinaire, en ſorte qu'il eſt impoſſible de les couper avec des ciſeaux ; d'autres n'ont aucune forme déterminée, & ne ſont qu'un corps calleux. Souvent l'affluence des ſucs nutritifs ne pouvant être employée à la conformation de l'ongle, ils ſe dépoſent dans les angles ou à l'extrêmité, & s'y corrompent au point de faire tomber l'ongle en pourriture, de manière qu'il ſe trouve deſſous une pouſſiere griſâtre ou une matière gélatineuſe qui hâte leur deſtruction. Tels ſont les principaux vices de conformation qui affectent les ongles.

Les accidens qui arrivent aux ongles des pieds & qui ne ſont pas vices de conformation, ſont de deux ſortes ; lorſqu'il tombe deſſus quelque corps peſant, ou lorſqu'en marchant ou courant on éprouve un choc contre un corps ſolide.

Dans le premier cas, il eſt rare que le coup reçu ne cauſe la chute de l'ongle, parce qu'il ſe fait en-deſſous une extravaſation de ſang qui entre en fermentation avec douleur : ſouvent l'orteil eſt attaqué d'une inflammation conſidérable, d'un gonflement extraordinaire ; la douleur devient alors abſolument inſuportable. Mais ſi le coup n'eſt pas conſidérable, il ſe for-

mera ſimplement une échymoſe ou un dépôt de ſang ſous la peau à la racine de l'ongle.

Dans le ſecond cas, lorſque l'on ſe heurte, il eſt rare que tous les orteils reçoivent le choc; il n'y a que le gros orteil qui ſoit dans ce cas. Si le coup étoit conſidérable, il pourrait cauſer la chute de l'ongle; mais il s'en produit un nouveau. Si l'ongle a peu de conſiſtance, il fera moins d'effort dans le choc; il ſe détachera ſeulement de ſa racine quelques-unes des lames qui entrent dans ſa compoſition: alors ces lames détachées du corps de l'ongle, ne croîtront plus avec lui, mais elles croîtront deſſous; &, au lieu de prendre la forme plate ordinaire, elles prendront la forme pyramidale en croiſſant avec effort ſous l'ongle, ce qui devient fort douloureux, quoiqu'il ne paraiſſe ſouvent rien extérieurement.

Il arrive auſſi qu'un choc violent peut déſunir toutes les lames de l'ongle, lors même qu'il eſt bien conſtitué. Cette dépreſſion changeant totalement la forme, il ne croît plus en longueur. J'en ai vu s'élever juſqu'à la hauteur d'une noiſette, ce qui gêne beaucoup dans la chauſſure.

En général, les accidens qui arrivent aux ongles ſont très-douloureux, demandent à être ſoignés promptement & avec connoiſſance; mais, avec du ſoin, il eſt poſſible de les guérir parfaitement.

ARTICLE IV.

Des moyens de remédier aux vices de conformation des Ongles.

Les moyens de remédier aux vices de premiere conformation, ſont en général de réformer leur premiere maniere de croître, pour leur donner la meilleure forme poſſible.

Il arrive très-ſouvent que l'ongle du gros orteil venant à s'engager dans les chairs par l'un ou par l'autre côté, produit dans cette partie des douleurs très-vives, de l'inflammation, & rend la marche très-difficile. Pour y remédier on fera tremper le pied dans l'eau tiède environ une demi-heure, & juſqu'à ce que l'ongle ſoit ramolli; enſuite on le ratiſſera, ſoit avec un inſtrument commode, ſoit avec du verre, afin de l'amincir; après on le ſoulèvera légèrement avec une ſonde convenable, & l'on pouſſera avec cette même ſonde un peu de charpie entre l'ongle & la chair, à l'endroit où l'on ſent de la douleur: on panſera avec du vin chaud; on réiterera ce panſement le lendemain, ſi la douleur étoit toujours la même, ce qui eſt rare.

Si cependant ces moyens étaient inſuffiſans, on en viendrait à l'opération, qu'on exécuterait de la manière ſuivante. Après avoir fait tremper le pied pour ramollir l'ongle, on introduit avec circonſpection une des branches des ciſeaux ſous la portion de l'ongle en-

gagée dans la chair, on la coupe, & on la tire après, doucement, avec des pinces. Si elle ne vient pas d'elle-même, on se sert avec plus d'avantage, pour cette opération, d'un instrument fait en forme de pince à ressort, dont les tranchans viennent perpendiculairement l'un sur l'autre, en divisant d'un seul coup la partie, ce qui épargne beaucoup de douleur. On applique ensuite sur cette partie de la charpie, ou des compresses trempées dans l'esprit de vin ou de l'eau de chaux, qu'on aura soin d'humecter pendant la journée, & l'on se repose.

Il n'arrive pas toujours qu'en emportant la partie de l'ongle avec des pinces ou des ciseaux, on parvient à l'empêcher de croître de cette manière; mais pour en prévenir le retour, on amincit l'ongle dans son milieu, soit avec du verre, jusqu'à ne laisser qu'une pellicule fort déliée; on soutient les ongles avec un peu de charpie, & on l'éconduit autant qu'il est possible.

Dans tous les accidens qui arrivent aux ongles du gros orteil, il y a à craindre l'alongement des chairs baveuses & des champignons très-difficiles à résoudre, parce que les humeurs se portent naturellement à cette partie. On emploie pour les manger de la charpie rapée que l'on saupoudre d'un peu d'alun calciné, des trochisques de minium, ou du précipité rouge ordinaire; mais cela demande une grande attention, tant pour l'emploi des caustiques, que pour conduire le traitement & dessécher ces parties, qui, souvent laissent après la suppuration des eaux rousses qu'il est impossible de tarir.

Il n'y a rien de meilleur, dit le Docteur *Turner* (*a*), que le précipité rouge ordinaire; il agit sans causer beaucoup de douleur, & fait des merveilles dans ce cas: " J'en couvre ordinairement le fungus; je mets ensuite un
„ plumaceau chargé de quelque lénitif, & je
„ laisse le tout sur la partie pendant deux jours;
„ il se fait durant ce tems-là une fonte considérable, & j'emporte avec mes ciseaux ce
„ qui ne suit pas l'appareil. J'applique encore
„ du même précipité, si je vois qu'il soit nécessaire. Je détruis par ces moyens, non-seulement l'excroissance dans trois ou quatre pansemens, mais je cicatrise même souvent la plaie,
„ sans le secours d'aucune autre application ".

Les vices de conformation des ongles viennent, comme je l'ai déja dit, de ce qu'il leur afflue plus de substance qu'ils ne peuvent en employer à leur accroissement. Ce superflu se dépose dessous les angles ou à leurs extrêmités, & les forces à bomber & à se recoquiller; alors ils deviennent scabreux. Le moyen le plus certain que je puisse indiquer, c'est de les diminuer dans toute leur superficie; cela les affame, & les oblige d'employer utilement toutes les substances qui se portent à leur accroissement: je puis même assurer que dans tous les cas on obtiendra de grands soulagemens des douleurs que l'on éprouve aux ongles, telles qu'elles soient, en les ratissant avec du verre.

(*a*) Page 5. chapitre V. seconde Partie des maladies de la peau.

Si le vice d'un ongle était de ſe porter tout d'un côté, il faudrait retrancher la partie excédente, qui pourrait piquer l'orteil voiſin; & enſuite, avec l'inſtrument tranchant, le découvrir du côté oppoſé à ſa croiſſance, parce qu'alors cette croiſſance ſe portera du côté retranché; & ſi l'on parvient à le mettre en force égale, il ſe tiendra au milieu de l'orteil.

Il eſt rare que l'on ſoit obligé de faire tomber les ongles, parce qu'ils ne reviennent pas mieux conformés: il n'y aurait que pour ceux qui tombent en pourriture, & ſous leſquels il ſe trouve une pouſſière griſâtre, ou une matière glutineuſe infectée, que l'on pourrait employer ces moyens pour faire ceſſer la pourriture, & obtenir un cal qui tiendrait lieu d'ongle. Après avoir bien examiné s'il n'y a pas de danger d'ouvrir une route à la nature, ſoit par l'âge, ou le vice des liqueurs, on s'y prendra de la manière ci-après.

Premierement, il faut amincir l'ongle avec un inſtrument commode, ou le ratiſſer avec du verre, ou le limer, s'il eſt aſſez ſec, avec une lime douce, & le rendre le plus mince poſſible; enſuite appliquer deſſus le remède ſuivant:

℞. *Oignons de lis & racines d'althæa, cuits enſemble avec de l'huile roſat; faites du tout une pulpe, & l'appliquez deſſus; & dans le cas où il ne ſe détacherait pas, un petit emplâtre véſicatoire achevera ſa chute.*

Ou, tout ſimplement, après l'avoir aminci, appliquez deſſus un onguent compoſé d'autant d'onguent Roſat que de cantharides.

Après la chute de l'ongle, il faut laver la partie avec du vin chaud, dans lequel on aura fait bouillir un gros de noix de cyprès, autant de noix de galle, & l'écorce de grenade, y ajouter un peu de ſuc pour corroborer la partie; &, auſſi-tôt que le nouvel ongle commence à paraître, il faut aider ſa croiſſance avec le cataplaſme de quinte-feuille, ci-devant indiqué.

ARTICLE V.

Des moyens de guérir les accidens qui arrivent aux Ongles.

Dans les accidens qui arrivent aux ongles, ſi une preſſion conſtante avait cauſé le gonflement & l'inflammation des chairs de l'orteil, il faudrait appliquer ſur l'ongle un emplâtre de mucilage, & ſur les parties enflammées le cataplaſme ſuivant.

℞. *Mie de pain blanc, du lait; faites cuire le tout en forme de cataplaſme; ajoutez-y jaune d'œufs & ſafran en poudre; enveloppez toute la partie enflammée, & même les environs; renouvellez le cataplaſme lorſqu'il ſera ſéché.*

Souvent l'ongle empêche la résolution ; alors on est obligé de l'extirper : c'est une opération cruelle, & jamais il ne revient bien fait. Pour y suppléer, j'ai fait exécuter un instrument en forme de bec de bécasse, tranchant sur les bords, tel qu'un emporte-pièce, avec lequel, d'un seul coup, & sans faire presque de douleur, on enlève la largeur d'une ligne au milieu de l'ongle, & cela jusqu'à la racine, qu'il est d'autant plus important de conserver, que ce n'est jamais elle qui empêche la résolution, parce qu'elle est extrêmement souple ; alors on peut élever les angles des chairs qu'ils gênaient, & on les soutient avec de la charpie. Après cette opération, on applique sur l'ongle un peu de charpie imbue de baume d'Arcæus, ou de tout autre détersif convenable.

S'il se fait un dépôt de sang extravasé, ou d'autre matière nuisible, sous la peau & aux racines de l'ongle, il faut l'ouvrir au plutôt, pour donner issue aux matières, dans la crainte qu'elles ne dérangent les racines & l'accroissement de l'ongle. On lave ensuite la partie avec du vin chaud, on y applique une compresse, & on l'enveloppe. Il se forme une croûte, qu'il faut laisser jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même ; ce qui ne tarde pas à s'opérer.

Fabrice de Hildan (*a*) rapporte la guérison d'un ulcère invétéré au gros orteil, causé par la pression d'une partie de l'ongle.

(*a*) Obs. 12. Lib. 3. des Ulcères.

" Un

« Un jeune-homme de Zurich, dit-il, eut le
» gros orteil meurtri : il y vint inflammation,
» & puis ulcère, lequel ne put être guéri par
» aucun remède. Le doigt était enflé & enflam-
» mé, avec une excroissance de chair qui était
» plus grosse qu'une fève, & couvrait quasi la
» moitié de l'ongle. On avait voulu ronger
» avec les caustiques ; mais ce qui avoit été
» consumé de jour, revenait la nuit comme
» un fungus. Après avoir cherché ce qui pou-
» vait empêcher la guérison, il apperçut que
» l'ongle était séparé de la chair dessous cette
» excroissance, & piquait sans cesse la chair
» saine vers la racine de l'ongle, ce qui cau-
» sait de la douleur & attirait la défluxion.
» Ayant donc reconnu la cause, & ayant pur-
» gé & saigné au bras du même côté, il mit
» sur l'excroissance de la poudre d'alun brûlé,
» & sur le doigt & tout le pied un cataplasme
» rafraîchissant pour appaiser la douleur ». Voi-
ci la composition de ce cataplasme.

℞. *Farine de fève, deux onces ;*
Poudre de rose rouge,
de Balauste,
de noix de Cyprès, de
chacune deux gros ;
Safran, deux dragmes ;

dans l'eau de plantain & de rose, & un peu de vinaigre : ajoutez, sur la fin, un jaune d'œuf & un peu d'huile rosat, & appliquez chaudement.

Ces moyens firent désenfler la partie & appaisèrent la douleur. L'excroissance diminua aussi un peu, de sorte que l'ongle qui était séparé de la chair, & que cette excroissance couvrait, commença à paraître ; & l'ayant coupé avec les ciseaux & le scalpel, & saupoudré d'une poudre dessicative, il appliqua dessus l'emplâtre de diapalme, & il fut bientôt guéri : ce qui doit apprendre, dit-il, à connaître & étudier principalement la cause de ce mal.

Toutes les fois qu'il sera tombé quelque chose de pesant sur les orteils, après avoir mis le pied dans l'eau froide, il faut appliquer sur la partie une pâte composée de la manière suivante :

℞. *Du gland nouvellement cueilli & du savon ; pilez le tout ensemble, en l'arrosant d'eau-de-vie, & l'appliquez.*

Dans le cas d'un choc, comme je l'ai dit, lorsqu'il se détache des superfluités qui prennent la forme pyramidale, & croissent au milieu de l'ongle avec effort & douleur, il n'y a pas de moyen plus certain de les guérir, que de les extraire avec un instrument.

C'est le plus commun des accidens qui arrivent aux ongles ; on lui donne le nom de cor sous l'ongle ; c'est le triomphe des Charlatans, parce que ces cors étrangers sont assez faciles à extraire, & qu'aussi-tôt qu'ils sont extraits la douleur cesse, s'ils sont bien emportés.

Il faut remarquer, comme je l'ai dit, que les ongles sont environ quatre mois à se renouveller; que ces corps étrangers se détachent de la racine de l'ongle & croissent dessous en végétant, en sorte que souvent la douleur ne se fait sentir qu'environ deux mois après le coup reçu, & qu'il est impossible de les extraire par l'extrêmité de l'ongle, sans couper dans la chair vive; alors on est obligé de percer l'ongle à l'endroit de ce cor étranger, & de l'extraire par ce moyen, ce qui n'est aucunement douloureux: on remplit le trou fait à l'ongle avec de la charpie rapée, imbibée de quelque spiritueux.

Avec les précautions indiquées, on préviendra beaucoup d'incommodités, qui, légères en apparence, ne laissent pas d'être très-gênantes & douloureuses, & l'on sera sûr de conserver ses ongles dans la meilleure forme possible.



CHAPITRE VII.

De la Toilette des Pieds.

UN Monarque éclairé, le Roi de Pruſſe régnant, inſtruit, par une expérience journalière, des accidens qui peuvent réſulter de la fatigue des marches, a introduit dans ces dernières guerres une méthode dont il ſerait à déſirer que l'on fît également uſage parmi nous. Ce Monarque avait propoſé dans ſes armées, des Chirurgiens deſtinés à viſiter les pieds des ſoldats, après & dans le cours même des marches, parce que le moindre échauffement occaſionné par un fréquent froiſſement ſuffit pour ôter les forces à un ſoldat, & l'empêcher de remplir ſes fonctions. Cette ſage prévoyance de la part de ce Monarque, eſt un exemple de l'attention que chaque Capitaine devrait apporter dans ſa compagnie, & de celle que toute perſonne quelconque devrait avoir. Les plus grandes incommodités de la vie n'ont ſouvent pour principe qu'une négligence à les prévenir.

Le premier des ſoins que l'on doit apporter à la conſervation de ſes pieds, eſt de faire en ſorte de ne point arrêter la circulation lymphatique par des chauſſures gênantes.

En ſecond lieu, de ſe tenir en garde contre

les effets de la mal-propreté ; car les perſonnes qui portent trop long-tems les mêmes chauſſons & les mêmes bas, particulièrement ceux qui ſont ſujets à la ſueur & qui marchent beaucoup, ſont expoſés à de fréquens échauffemens, occaſionnés par la mal-propreté des chauſſons ou des bas, dont le frottement devient vénimeux & fait gercer la peau ; d'où, quelquefois, il réſulte une ſuppuration, ſi l'on n'a ſoin d'y remédier.

Le premier moyen de parer à cet inconvénient, eſt de changer ſouvent les chauſſons, & de ne point les laiſſer s'encraſſer ſur la peau.

Le ſecond, eſt d'avoir l'attention de ſe laver les pieds ſouvent; il n'eſt pas néceſſaire de les laiſſer tremper, mais les laver comme on lave les mains.

Le bain des pieds ſe prépare de la manière ſuivante. On fait chauffer une quantité ſuffiſante d'eau de rivière ; quandelle eſt prête à bouillir, on y jette une bonne écuellée de ſon de froment ; on paſſe le tout à travers une toile ou un tamis ; on y ajoute autant d'eau froide qu'il eſt néceſſaire pour y pouvoir mettre les pieds, & l'on les y laiſſe environ demi-heure.

J'obſerverai que les perſonnes qui marchent beaucoup ne doivent point faire paſſer l'eau, parce que le ſon même aide beaucoup à décraſſer les jambes ; & il faut qu'elle ſoit beaucoup moins chaude, parce qu'alors, ne dilatant pas autant la peau, elle ne rend pas les pieds ſi ſenſibles aux impreſſions du froid & de la fatigue.

J'obſerverai encore, que, comme je l'ai in-

diqué au chapitre des Cors, il ne faut mettre ſes pieds dans l'eau qu'après s'être fait couper les cors, & laiſſer les ongles & les durillons à ſoigner au ſortir de l'eau, parce qu'alors on opère beaucoup plus avantageuſement.

Pluſieurs perſonnes, ſoit par un excès de propreté, ou pour ſe ſoulager de la douleur de leurs cors ou durillons, ſe mettent les pieds dans l'eau tous les jours ou tous les deux jours, eſpérant, ſans doute, que plus elles y reſteront, plus elles obtiendront de ſoulagement.

Mais il eſt facile de leur démontrer le contraire. En général, ſi ceux qui font uſage des bains n'ont une cauſe de mettre leurs pieds dans l'eau, & ſi cela ne leur eſt ordonné par leur Médecin, ils s'affaibliſſent beaucoup par cet uſage. En expulſant l'humide radical de la peau, qui entretient une certaine moiteur dans les parties calleuſes des cors ou des durillons, il en réſulte que ces parties ne ſont plus qu'un parchemin mouillé. Tant qu'elles ſont dans cet état, on obtient du ſoulagement; mais lorſque les cors viennent à ſe deſſécher, ils entrent en contraction, & cauſent par leur retréciſſement, des tiraillemens très-douloureux dans les parties vives & charnues auxquelles ils ſont adhérens.

J'ai fait voir plus haut, que la ſéchereſſe & l'humidité étaient la cauſe de la ſenſibilité qu'occaſionnent les cors: à plus forte raiſon, ſi on ſe met les pieds dans l'eau, les douleurs augmenteront.

On peut ſubſtituer au bain des pieds, le ſoin

de se les laver régulièrement tous les soirs en se couchant. On imbibe, pour cet effet, d'eau tiède, le coin d'une serviette, que l'on passe ensuite entre les doigts & derrière le talon. Cette opération faite, on essuie le tout avec un linge bien sec. Alors la crasse qui se fait journellement se trouve nettoyée.

Le matin en sortant du lit, lorsque les pieds sont encore dans un état de moiteur, il faut les essuyer avec un linge bien chaud & bien sec, ensuite on passe dessus de l'eau-de-vie de lavande par infusion; mais, comme nombre de personnes n'aiment pas cette odeur, on peut lui substituer partie égale d'eau & d'eau-de-vie, à quoi on ajoute un peu d'eau de senteur.

J'ai conseillé cette manière de soigner les pieds à des personnes très-sujettes à la sueur; elles l'ont mise en usage, & elles ont été délivrées de cette incommodité, sans que la suppression leur ait causé aucun accident.

Au retour de la chasse, ou quand on a monté à cheval, avant de mettre d'autres chaussures, il faut s'essuyer les pieds & les jambes avec des serviettes chaudes & séches, pour étancher la sueur; ensuite les arroser avec l'eau indiquée. Les pores absorbans pomperont à l'instant une partie de cette eau qui fortifiera beaucoup la peau.

En général les bains des pieds, dans lesquels il y a des odeurs, nuisent à la santé, & dans certains cas ils sont très-dangereux. Il ne faut en faire usage qu'avec précaution, sur-tout pour les femmes.

Il se fait des bains de pieds dans lesquels il entre des émolliens ou résolutifs ; mais ils doivent être conseillés par les Médecins. Quoiqu'ils ne soient pas dangereux, ils pourraient le devenir s'il n'étaient bien dirigés.

Il se fait pour les pieds des bains de propreté, qui réunissent tous les avantages possibles, sans courir aucun inconvénient. On délaie de la pâte d'amendes amères, séche, avec de l'eau ; l'on en fait une pâte liquide, dont on enduit les pieds & les jambes : on les met ensuite dans l'eau, & on les frotte avec la main ; on les essuie bien avec des serviettes chaudes ; on passe dessus de l'eau indiquée pour la toilette des pieds. Ce bain procure un grand bien à la peau.

Tout le soin des pieds ne consiste pas à les tenir dans un état de propreté, quoique cela y fasse beaucoup ; il faut encore soigner les ongles de la manière que je vais l'indiquer.

Les ongles, bien conformés, sont faciles à soigner, après que les pieds sont retirés de l'eau & essuyés, ce qui n'est pas absolument nécessaire (car on peut les couper sans avoir mis les pieds dans l'eau), on doit les couper en rondeur, suivant la configuration des doigts, sans qu'ils surpassent les chairs, ni que les chairs les surpassent, parce qu'alors les chairs croissant par dessus l'ongle, peuvent l'envelopper, le défigurer, & causer par la suite des douleurs très sensibles. Il faut couper ainsi les ongles, afin qu'ils ne piquent point, & cependant ne pas les couper trop avant, parce que toutes les fois que l'on rafraîchit un ongle, on porte sa

croiſſance de ce côté, & qu'il y aurait à craindre qu'ils ne pénétraſſent dans les chairs.

Il faut couper la ſurpeau qui borde la racine de l'ongle, & prendre garde en la détachant d'endommager ſes racines. On nettoie ſous les ongles, & généralement tous les environs de l'ongle ; on le diminue un peu en le ratiſſant dans ſa partie extérieure, & l'on fait ſur-tout attention à ce que rien ne pique ou n'accroche dans ſon extrêmité, ou dans ſes parties latérales.

La mauvaiſe conformation des ongles ne provient ſouvent que de la manière de les couper, ou de les conduire ; toutes les fois que l'on rafraîchit un ongle avec des ciſeaux, ou avec un inſtrument tranchant, on porte ſa croiſſance de ce côté, comme je viens de le dire : c'eſt donc à l'Opérateur à diriger cette croiſſance pour diminuer la difformité.

Quand un ongle eſt fort épais, mais bien conſtitué, c'eſt un des moindres vices de conformation. Il ne faut pas, parce qu'il eſt gênant dans les chauſſures, le diminuer avec l'inſtrument tranchant. Cette manière d'opérer découvre & tranche obliquement les lames ou couches extérieures de l'ongle, & leur accroiſſement ſe porte alors dans toute la partie retranchée qui ſe trouve comme avivée dans cette manière de les traiter.

Dans ce cas, il eſt bien plus avantageux de les diminuer avec du verre en ratiſſant. Il eſt vrai que cela demande de la patience ; mais l'opération eſt bien mieux faite, parce que le

duvet rebouche à l'inſtant les pores, & porte l'ongle à croître en longueur.

Ce n'eſt pas, cependant, que ſi un ongle était tellement défiguré, qu'il fallût employer un tems conſidérable à le diminuer, & que l'on ne pût le faire également, je veuille défendre de lui donner une bonne forme avec l'inſtrument: au contraire; mais dans la ſuite, pour les ſoigner, il vaudrait mieux le limer ou le ratiſſer, que de l'arranger avec l'inſtrument tranchant.

CHAPITRE VIII.

De la manière dont on doit ſe chauſſer; de quelques moyens employés pour ſoulager les Pieds.

ON doit apporter les plus grandes attentions à tout ce qui peut contraindre & gêner les pieds, puiſque tous les accidens ne ſont cauſés que par la gêne des chauſſures. C'eſt ce qui me fait entrer dans des détails ſur la manière dont on doit ſe chauſſer, parce que ceux qui ſont aſſez ſoigneux, pourront éviter ces accidens.

Il faut en général porter des chauſſures aiſées, ſouples & légères pour ôter aux pieds tous les inconvéniens poſſibles dans le marcher, & cette attention doit particulièrement s'exécuter dans la jeuneſſe.

Il faut toute la dextérité dont les femmes sont susceptibles, pour se servir utilement de leur chaussure. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles changent totalement la souplesse & la délicatesse du mouvement de leurs orteils, qu'elles marchent toujours en chancelant, & que souvent la hauteur de leurs talons leur jette tellement les genoux en-devant, que si elles gagnent un peu de hauteur, elles en perdent davantage de l'autre côté, & s'exposent à tous les accidens dont les pieds peuvent être affectés, cette marche étant contre nature.

Il ne faut pas cependant imaginer que la chaussure des femmes puisse être regardée comme une chose de convention. Certainement une femme en souliers plats a mauvaise grace ; mais il y a une certaine hauteur de talon, & une manière de donner de la grace aux chaussures des femmes, qui sied bien à toutes celles qui en font usage, & qui, en leur conservant tout l'avantage, les met à l'abri de la plus grande partie des accidens qui les affectent aux pieds.

Pour cet effet, il faut commander des chaussures, de manière, que, depuis l'extrêmité du talon, jusqu'au milieu de la plante du pied, elles soient absolument pareilles à la ligne de terre, & ensuite leur donner la pente. Par ce moyen, le pied sera pour ainsi dire arrêté à la voussure naturelle de la plante du pied. Dans ces chaussures, les orteils ne seront que peu ou point gênés. Le tout consistera à marcher avec un certain équilibre, dont le point d'appui sera au milieu de la plante du pied : ce qui n'est pas difficile.

Les jeunes gens doivent porter des chauſſures, dont l'empeigne & la ſemelle ſoient exactement ſouples, & des talons de cuir ou de liege, couverts, éviter les talons de bois, parce qu'ils font éprouver une commotion continuelle dans le marcher de viteſſe.

Les perſonnes d'un certain âge doivent porter des ſemelles de la moyenne épaiſſeur, & des empeignes de quelque étoffe douce, tel que le caſtor, le daim, ou autre, des talons de bois garnis de deux bouts de cuir au deſſous.

L'utilité de ces chauſſures eſt d'éviter, au moyen de la ſemelle de réſiſtance, les frottemens qui pourraient arriver aux orteils en marchant ; ce qui, dans un certain âge, devient très-douloureux, & l'empeigne, légère & douce, leur procurera la liberté des circulations.

Ceux qui ſont curieux d'être chauſſés bien juſtes, doivent avoir l'attention de commander leur chauſſure, pour l'été, plus grande que celle pour l'hiver ; car, par la ſéchereſſe de cette ſaiſon, les peaux dont ſont compoſées les chauſſures ſe retirent, & par la chaleur, le ſang étant plus raréfié, & ſe portant volontiers aux pieds, ils ſe trouveraient fort gênés ſans cette attention.

On doit faire porter aux enfans de l'un & de l'autre ſexe, des chauſſures dont l'empeigne ſoit extrêmement douce, ſans patons ni cuir fort au derrière du talon, parce que les enfans n'ont d'autre occupation que de ſortir les pieds de leur chauſſure. Ils briſent, par ce moyen, tous ces cuirs de réſiſtance, & lorſqu'ils ſont rom-

pus, par contre-coup, ils leur causent de la difformité aux pieds.

Il faut que l'empeigne de leur chaussure, quoique douce, ait assez de résistance pour leur maintenir le pied & le bien emboîter, afin qu'ils ne puissent le retirer avec facilité. L'on doit prendre garde sur-tout de ne point gêner les circulations.

On fait passer trop vîte les jeunes Demoiselles, des souliers plats aux souliers à talons hauts. On cède souvent à leur importunité, sans faire attention que la délicatesse de leurs pieds les expose à être difformes, toute la vie, par ces chaussures.

Les souliers plats vont bien aux jeunes Demoiselles, & l'on doit apporter toute l'attention possible à la manière dont elles contiennent leurs pieds, lorsqu'on leur donne des souliers à talons. Ce dernier parti une fois pris, il ne faut plus leur faire porter, tantôt des souliers plats, tantôt des souliers à talons. Puisqu'il est d'usage de leur briser les pieds à cette chaussure, il faut le faire par gradation. Je désirerais que l'on n'arrivât que par degrés à la hauteur totale que l'on donne aux chaussures des jeunes Demoiselles, & que l'on mît trois ou quatre ans de distance entre le premier & le dernier degré.

Les bas de laine occasionnent des frottemens qui peuvent excorier la peau. La preuve en résulte de ce qu'ils sont un des moyens que l'on met en usage pour épiler les jambes; ainsi je conseille de porter dessous des bas de fil ou des chaussons.

Les chauſſons tricotés ſont préférables aux chauſſons de toile, dont les coutures ſont groſſièrement faites. Il s'en fait cependant de toile à points noués, dont on apperçoit à peine les coutures; alors je les préfere à ceux tricotés, parce que la toile procure beaucoup de bien à la peau, en étanchant la ſueur, ce que ne fait pas toujours le tricot.

Ceux qui ſont dans l'uſage de chauſſer plusieurs paires de bas, doivent avoir l'attention de les retourner à l'envers, juſqu'au talon, avant de les mettre, enſuite de chauſſer le pied & de les relever le long de la jambe.

Cette précaution ne ſerait pas abſolument néceſſaire pour la première paire; mais il n'en eſt pas ainſi des autres; car, en les chauſſant tout ſimplement à l'endroit, ſi l'on a des chauſſons, ou une première paire de bas, cette première paire ſe retire vers le genou, de même qu'en mettant un habit, les manches de la chemiſe remontent vers le coude, ſi l'on n'y fait attention. Dans ce cas, les doigts du pied ſe trouvent dans une telle gêne que les ongles étant comprimés, ſont dans la néceſſité de ſe recoquiller, & fatiguent beaucoup les chairs voiſines.

Malgré toutes les attentions que l'on peut prendre à ſoigner ou à faire ſoigner ſes pieds, il arrive quelquefois que des chauſſures, ou la marche continuelle, particulièrement dans l'été, produiſent des échauffemens dans les parties comprimées, ſouvent même des écorchures, ce qui peut auſſi provenir d'une ſueur âcre &

abondante, qui excorie l'épiderme de la peau: voici ce que l'on doit faire pour y remédier.

℞. *Huile rosat deux onces, un jaune d'œuf frais; broyez ensemble dans un mortier de plomb, jusqu'à ce que le tout ait acquis une consistance de pommade, en mettre sur un linge & envelopper le pied, réitérer pendant quelques jours. L'effet est très-salutaire.*

Quelquefois aussi les sueurs & la continuité de compression des chaussures occasionnent une chaleur excessive à la plante du pied, & des douleurs si aiguës, que souvent elles empêchent le sommeil. Dans ce cas, il faut prendre:

Feuilles de sureau une poignée, autant de fleurs, une égale portion de sel commun; en faire une décoction, dans laquelle on fera tremper les pieds, & après les avoir retirés, on appliquera dessus le cataplasme suivant.

De la mousse verte qui se tient à fleur d'eau, ou celle qui s'amasse autour des bateaux: fricassez cette mousse avec de la graisse de porc; appliquez-la sous la plante du pied, il en résultera une guérison radicale.

Lorsqu'on a coupé ses ongles trop près de la chair, il arrive, sur-tout à celle des pieds, que les chairs se boursoufflent par dessus l'ongle, & se meurtrissent, d'où résulte une inflammation & une douleur excessive; souvent même elles sont entamées jusqu'au vif: on peut alors

y appliquer un morceau de poumon de porc, qui dissipera promptement la douleur & l'inflammation.

Le même remède peut s'employer pour toutes les écorchures ou échauffemens qui surviennent aux pieds.

CONCLUSION.

Si les intentions droites & la vérité sont faites pour mériter le suffrage du public, en lui indiquant des moyens de soulagement qu'il ne connaissait pas, je crois le mériter à ce titre ; c'est à quoi j'ai toujours borné mon attention : ce sont ces vues qui m'ont engagé à composer cet Ouvrage. J'aurais désiré m'étendre davantage ; mais j'ai cru que, pour mieux accréditer un état naissant, il valait mieux indiquer des moyens simples & à la portée de tout le monde, que d'en rendre le choix embarrassant. Je désire que mon Ouvrage fournisse matière à ceux qui, comme moi, voudront être utiles à l'humanité, & je verrai avec le plus sensible plaisir des personnes embrasser l'état de soigner les pieds, & gagner la confiance du public, jusqu'ici leurrée par les promesses des charlatans, qui se sont arrogé depuis long-tems le droit de débiter des remèdes, souvent plus nuisibles que salutaires.

FIN.

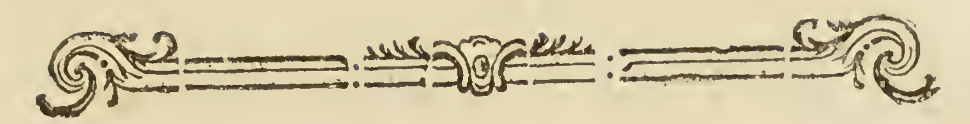


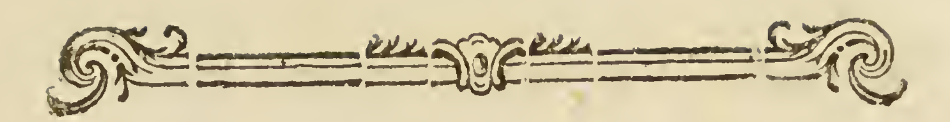
TABLE DES CHAPITRES

CONTENANT

LES SOINS FACILES POUR LA PROPRETÉ DE LA BOUCHE.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Fin de la Table pour les ſoins & la propreté de la Bouche.



TABLE

DES

MATIERES,

POUR L'ART

DE SOIGNER LES PIEDS.

FIN

DE LA TABLE DES MATIERES.

